

LA
BRÈCHE DANS LE MUR
PAR
O'NEVÈS



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS. XIV^e

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

c92723

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

“STELLA”

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 Pierre ALCIETIE : 246. *Lucile et le Mariage*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienna*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
 Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
 Marc AULES : 253. *Troigique méprise*.
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
 Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindros*.
 André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombr*. — 179. *Le Château des
 tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lyne aux
 Roses*.
 Rosa-Nomchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
 — 230. *Petite May*. — 241. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CL0 : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Alguc d'or*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith*.
 Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hercic, mécano*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
 — 261. *Au-dessus de l'amour*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludiotine*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
 pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel j'aimait ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrière par la vie !* — 100. *Dernier
 Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
 Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
 M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
 Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Micho.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATIERS : 17. *A travers les seigles.*
 Eve PAUL-MARGUERITE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
 Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Harry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolu.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui!* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 — 257. *L'Aube sur la montagne.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzette.* —
 210. *En lutte.*
 Maria THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La
 Petite.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune
 fille moderne.* — 122. *Le Droit d'atmer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 169. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Vasco de KEREVEN : 247. *Sylola.*
 Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
 Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Sûr de son mariage.* — 227. *Prix
 de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92723

O'NEVES

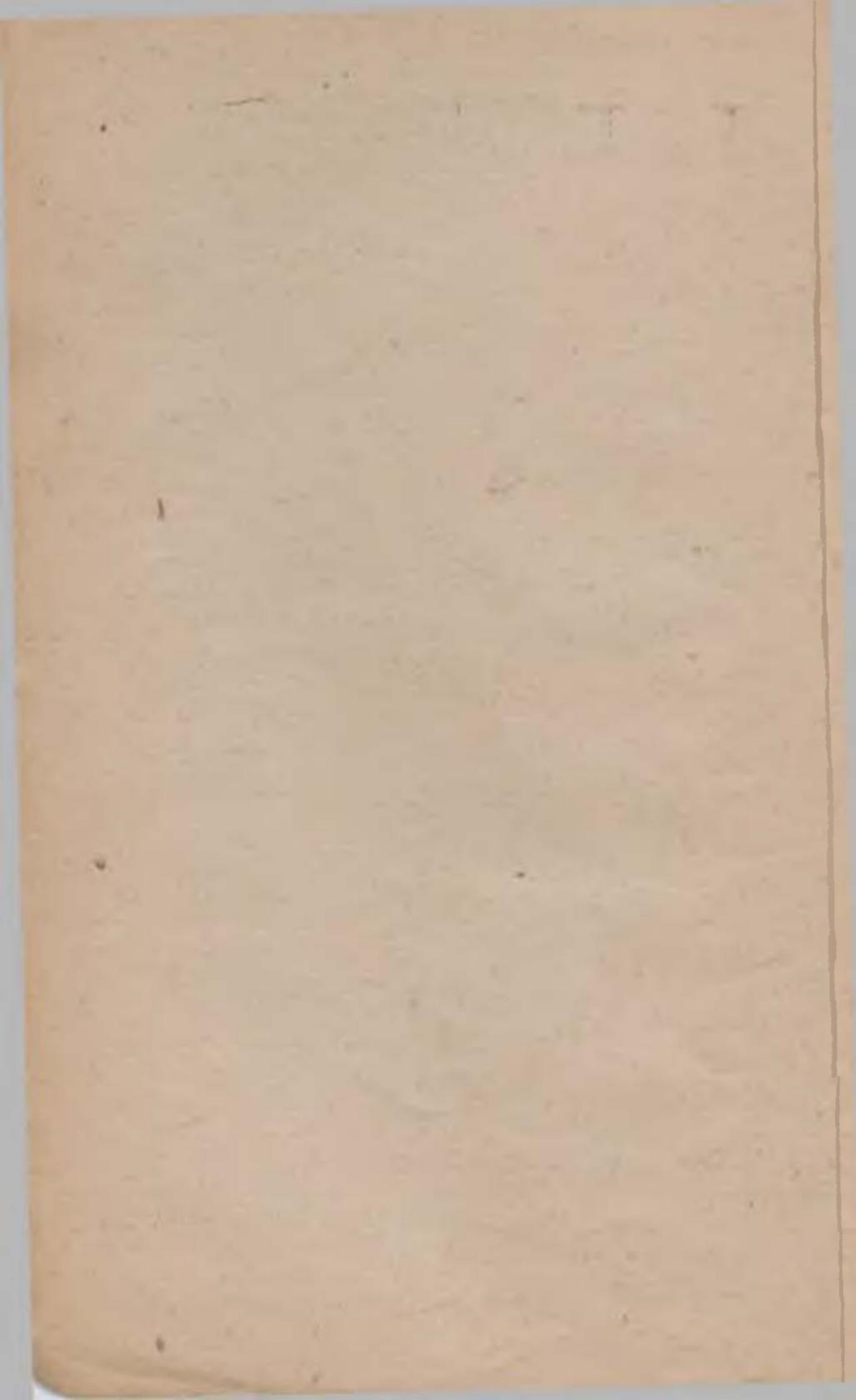
La Brèche
dans le Mur



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, Paris (XIV^e)



L. Tenner

La Brèche dans le Mur

PREMIÈRE PARTIE

I .

Un beau jour de printemps, aux approches de l'été, vers l'heure de midi. Dans l'anse de sable fin, les vagues molles de l'océan endormi s'étirent avec nonchalance. Une des pointes de la baie se prolonge en un cap rocheux; l'autre, plus courte et plus basse, est couronnée d'un bois de chênes et de châtaigniers. Protégés des vents par le promontoire, les arbres ont atteint une taille élevée, et leur circonférence, à leur base, atteste un âge vénérable.

La grève de sable blanc est bordée d'une bande fleurie d'ajoncs qu'un talus sépare de la route. Du linge qui sèche met sur les touffes dorées des plaques de neige.

Sur le talus, deux jeunes filles, les deux sœurs, sont assises; elles ne portent pas de chapeaux, et le soleil se joue librement dans leurs chevelures, celle de l'une, blonde comme le blond champagne et légère comme la mousse de ce vin capiteux; celle de l'autre, plus chaude et plus riche dans sa teinte cuivrée d'or en fusion.

L'heure sonne à l'horloge du village. La jeune fille aux cheveux blonds se lève. Elle est de taille moyenne, et son corsage sans ornements n'avantage pas ses formes grêles. Les traits de son visage sont sans beauté, le teint blanc est gâté par des taches de rousseur. Mais les yeux très purs, très bleus, sont pleins de douceur et d'intelligence.

La jeune fille a été baptisée Claire, et c'est, en effet, une âme de cristal qui se reflète dans ses yeux. Elle saute à bas du talus et rassemble presqu'automatiquement les pièces du linge chaud de soleil et parfumé de l'odeur de la lande.

L'autre jeune fille s'est levée à son tour. Sur la crête du talus, elle demeure droite, superbe dans sa haute taille, semblable à quelque déesse druidique. Son beau visage semble sculpté dans un marbre rare; mais il n'a rien de la froideur ou de la rigidité du marbre. Sous la peau éblouissante coule un sang riche qui colore les joues et fait de la bouche une grenade éclatante. Sous les sourcils, fine ligne noire tracée au pinceau, les yeux moirés d'or posent leur énigme. Tour à tour ardents ou voilés de mélancolie, en de brefs instants ils s'illuminent de tendresse; plus souvent ils s'assombrissent sous l'empire de pensées inquiètes.

Typhaine — c'est le nom de cette belle jeune fille, — rejetant son buste en arrière, étirait languissamment ses bras dignes de la statuaire, quand le vrombissement d'une automobile sur la route la fit se retourner.

L'auto, une puissante voiture de luxe, se rapprochait. Un homme jeune, vêtu avec recherche, tenait le volant.

La vision sur le talus sembla l'hypnotiser. Il

ralentit la marche de la voiture. Pendant le temps qu'il passait, il regarda... Il ne cessa de regarder, et, rencontrant les yeux fiers, il esquissa un salut.

L'automobile disparut, soulevant au lointain des nuages de poussière.

La belle jeune fille rousse poussa une exclamation sourde et se rassit sur le talus. De grands genêts fleuris dressaient autour d'elle leurs somptueux bouquets. Elle en arracha des fleurs, les sema sur sa robe, puis, d'un geste léger, les secoua autour d'elle.

— Voilà nos jeux, à nous, dit-elle; l'or de ces fleurs, c'est tout notre or.

— Au moins est-il abondant et doux à manier, répliqua Claire revenue s'asseoir près de sa sœur. Sa voix musicale sonnait comme un harmonica.

La belle jeune fille soupira.

— Tu es heureuse qu'il te suffise, dit-elle d'un ton pensif.

Claire eut un nouveau rire joyeux.

— Pour moi, que ferais-je de l'argent?

Typhaine secoua la tête.

— Moi, je crois que je saurais m'en servir, dit-elle après une courte hésitation.

— Tu aiderais Pierre à payer les dettes de la famille et à relever *Keranforêt*?

— *Keranforêt*? Je suis parfois lasse d'y vivre...

— Si Pierre t'entendait..., murmura Claire avec inquiétude.

— Pierre? Ne vaudrait-il pas mieux qu'il sût tout ce qui bouillonne au fond de mon cœur? Mais le sais-je moi-même? Peut-être le devine-t-il? Ce que je sais, c'est que la pauvreté me répugne. J'ai peur de la vie misérable à laquelle elle condamne.

Je ne l'avoue qu'à toi, Claire, mais il m'en coûte de devenir fermière. Mes mains — elle regardait avec complaisance ses très belles mains — ne sont pas faites pour travailler la terre. Et il faudra que j'y vienne, sans doute. Pierre, lui, tient déjà les outils du laboureur et même la truelle du maçon.

— Pierre est un travailleur ; il essaie de réparer les ruines.

— Les ruines, oui, c'est le mot. Nous vivons au milieu des ruines, ou plutôt nous y végétons ! Est-ce vivre que mener notre existence misérable ? Hélas ! je ne me nourris pas du passé, ou plutôt je regrette ce passé, celui de notre famille. C'est le sang des Keranforêt, orgueilleux et fou, qui coule dans mes veines. J'aimerais, comme eux, le luxe, les fêtes, les plaisirs... On dit qu'ils m'ont légué leur beauté. Dans ce désert, à quoi me sert cet héritage ? As-tu remarqué cette automobile ? Nous, il nous reste, dans une remise sans toit, une calèche hors d'usage.

— Tais-toi, Typhaine, supplia Claire. De te plaindre ainsi, tu profanes tes beaux dons. Dieu ne t'a-t-il pas comblée ? Tu es belle, admirablement belle, et tu peux t'appuyer sur l'amour d'un noble cœur. Tu veux être reine, dis-tu ? Mais, pour Pierre, tu es une reine, plus qu'une reine.

— Il m'aime et je l'aime..., c'est la seule bonne chose. Tu ne peux comprendre, Claire ; Dieu merci, tu ne me ressembles pas. Plains-moi d'être si mauvaise... ; je suis bien malheureuse.

— Toi, mauvaise ! Oh ! Typhaine, comme tu te calomnies ! Quand tu le veux, tu es meilleure que tous. Moi, je n'ai pas de beauté, je ne serai jamais aimée. Je veux dire, se reprit-elle en rougissant jusqu'à la racine des cheveux, qu'aucun homme ne

songera à me, choisir, à me demander de devenir sa compagne. Et pourtant, moi aussi, j'aimerais à créer un foyer, à élever des enfants. Eh bien ! malgré tout, je ne me trouve pas malheureuse. Même, ajouta-t-elle plus timidement, comme si de montrer à nu son âme candide blessait une délicate pudeur, pour tout ce que j'ai reçu et qui aurait pu me manquer, j'adresse à Dieu des actions de grâces.

D'un élan, Typhaine se pencha sur elle et l'embrassa avec tendresse.

— Bonne petite Claire, dit-elle doucement, plains-moi et prie pour moi. Tu as un cœur d'or. J'ai eu tort, peut-être, de te montrer le fond du mien.

Un coup de sifflet très doux se prolongea dans l'air calme.

D'un même mouvement, les deux jeunes filles se redressèrent. Tout près d'elles, un jeune homme surgit. Il s'approcha et passa son bras autour de la taille de la belle Typhaine. Il avait comme elle les cheveux ardents des Keranforêt, leurs traits réguliers, leur belle stature.

— En plein soleil, sans chapeau ni ombrelle, quelle imprudence ! dit-il.

Typhaine, avec un beau rire qui découvrit ses dents blanches, courtes et larges :

— Le soleil est mon ami, il ne saurait me faire de mal, répliqua-t-elle.

Claire avait bondi dans la lande et soulevait dans ses bras le paquet de linge frais.

— Claire, cria Typhaine en s'éloignant au bras de Pierre, tu ne vas pas te charger de ce paquet, j' imagine ?

— Ce n'est pas ta besogne, appuya Pierre ; Guillemette viendra le prendre.

— Je suis plus forte que Guillemette, et elle a déjà tant à faire, la pauvre vieille! répliqua Claire avec bonne humeur.

Mais sa réponse fut perdue. Occupés d'eux-mêmes, les fiancés ne pensaient plus à elle. Ils avaient dévalé le talus et marchaient le long de la route, les bras enlacés.

A deux ou trois cents mètres s'ouvrait l'avenue conduisant au château. Les arbres avaient gardé leur majesté, quoique de grosses branches mortes demeuraient attachées à leurs troncs. C'est qu'aujourd'hui ils ne recevaient plus les soins qui leur eussent gardé un aspect de force et de jeunesse. L'herbe avait complètement envahi le milieu de l'avenue, aussi bien que les bordures, formant un tapis doux au pied.

Au fond se dressait le château. Il avait été magnifique, et les vestiges de sa splendeur rendaient plus lamentable sa dégradation. Sur la façade lépreuse, les persiennes pendaient, à demi détachées. Par plaques, le toit s'effondrait. Une mousse verdâtre rongait le perron de granit au haut duquel une femme d'une cinquantaine d'années — une dame, malgré sa mise très simple — venait de paraître.

— Allons, appela-t-elle dès que les jeunes gens furent à portée de la voix, pressons-nous, enfants! Midi sonne... Oh! Claire, pourquoi t'es-tu chargée de ce fardeau?

La dame, marquise de Keranforêt, descendit prestement les degrés du perron et, malgré les protestations de sa nièce, lui enleva sa charge des bras.

Typhaine et Pierre étaient déjà entrés.

Dès leur enfance, Typhaine et Claire étaient devenues orphelines. Leur père, parent éloigné de la marquise, mais portant le même nom, grand viveur et prodigue, avait, en mourant, laissé sa femme aux prises avec les plus grandes difficultés d'argent.

Une tendre affection de jeunesse avait uni Louise de Trégoat et Gwénoline de Bretonval. Quand elles s'étaient mariées, à peu d'intervalle, les deux amies s'étaient réjouies de devenir parentes. L'éloignement et les embarras de la vie avaient un peu ralenti cette amitié; le malheur la raviva.

Louise de Keranforêt, veuve elle-même, offrit son aide à sa cousine. L'aide pécuniaire fut minime — la marquise étant dénuée de fortune, — mais la peine ne fut pas ménagée. Grâce à son intelligente activité, la passe difficile fut franchie. Mais les soucis avaient miné la santé délicate de la veuve. Son chagrin de quitter ses enfants fut allégé par la promesse faite par l'amie dévouée de les adopter pour ses filles.

La promesse fut fidèlement tenue. Typhaine et Claire reçurent de la parente, qu'elles appelaient leur tante, une part d'affection qu'elles purent croire égale à celle de son propre fils, tandis qu'elles prenaient dans sa maison la place que l'adolescent, alors au collège, laissait vide.

La charge matérielle avait été lourde pour des ressources restreintes que des circonstances malheureuses avaient encore réduites. La marquise de Keranforêt eut à son tour à lutter contre la pauvreté, puisant un soutien efficace dans son amour maternel et sa volonté de remplir la tâche volontairement acceptée.

Aux premiers jours du nouveau printemps, il avait été convenu que Pierre et Typhaine, entraînées par une inclination mutuelle, se marieraient à l'automne. Le produit de la récolte paierait les frais des noces. On l'espérait, tout au moins, sachant que cet espoir pouvait n'être qu'un leurre. La terre ne rend qu'après avoir reçu. Faute d'argent, elle restait insuffisamment travaillée, et, depuis longtemps, il ne lui était donné aucun engrais.

Pierre de Keranforêt faisait de son mieux. Plein d'activité et de courage, il peinait et comptait sur son travail pour relever la situation. Dès qu'il avait été en âge de comprendre, il avait souhaité alléger la tâche de sa mère, et, ses études terminées, il s'y était attaché corps et âme.

Ayant plus d'expérience, sa mère avait mieux compris les difficultés de l'entreprise. Conscientieuse, elle les avait montrées à son fils, mais n'avait que mollement lutté contre la volonté arrêtée du jeune homme, qui s'accordait avec ses désirs.

Elle était heureuse de le garder près d'elle, et, motif impérieux, elle n'aurait pu trouver l'argent nécessaire pour subvenir aux frais des études coûteuses qui mènent aux carrières lucratives. Les unes après les autres, les terres avaient été grevées d'hypothèques, presque au delà de leur valeur. Payer les intérêts de ces dettes était devenu un problème si difficile que, les dernières années, il n'avait été résolu que par de nouveaux emprunts.

Les soucis avaient pesé lourdement sur la marquise, qui prisait hautement l'honneur, et avaient prématurément semé ses cheveux de fils d'argent. Ces mêmes difficultés avaient également assombri la jeunesse de Pierre et l'avaient mûri.

Sevré de tous plaisirs, dans l'isolement de la campagne, le jeune homme n'avait pas regretté cette privation, même elle avait servi d'éperon à son courage. La vie la plus simple avait remplacé la vie fastueuse des seigneurs d'autrefois, de ces seigneurs dont un peu de sang coulait dans les veines de Typhaine, qui avaient aimé le luxe, la bonne chère, et avaient semé aux quatre vents leur fortune, n'en laissant à leurs héritiers que le souvenir et le regret.

Depuis longtemps, la vaste salle à manger du château ne servait plus. Depuis longtemps, les bahuts massifs de chêne ciré étaient vides d'argenterie, et les armoires aux curieuses sculptures vides de linge.

Il était midi. M^{me} de Keranforêt, ses nièces et son fils gagnèrent la spacieuse cuisine où, pour simplifier le travail de l'unique servante, ils prenaient leurs repas.

Sur la table de bois de châtaignier, très luisante, occupant le milieu de la pièce, la servante bretonne avait disposé le couvert. Dans un plat de faïence aux couleurs vives, elle apporta une pyramide de choux fumants, couronnée d'une tranche rose de petit salé.

Dans la plupart des fermes du pays, à la même heure, la fermière apportait, sur la table devant laquelle les travailleurs étaient rassemblés, un plat identique.

Chacun debout devant sa place accoutumée, M^{me} de Keranforêt félicita le *Benedicite*, comme le récitaient ses aïeules. La prière achevée, elle s'assit. C'était, pour ses enfants, le signal de s'asseoir à

leur tour. Pierre piqua d'une longue fourchette la tranche de lard et la posa sur une assiette pour la découper, pendant que M^{me} de Keranforêt plongeait une grande cuiller dans l'édifice des choux, pour en commencer la distribution.

Le bruit d'une automobile courant dans l'avenue suspendit son geste. Toutes les oreilles s'étaient tendues.

La voiture s'arrêta au bas du perron.

— Qui nous arrive à cette heure? dit la marquise, d'un ton inquiet.

— Il ne vient guère de visiteurs, ici, dit Typhaine d'un ton âpre.

Pierre ne dit rien; son visage s'était contracté. Il avait eu la même pensée que sa mère. Était-ce un créancier venant réclamer le remboursement d'une dette?

Le heurtoir de la porte, soulevé par une main énergique, retomba bruyamment.

— Va ouvrir, Guillemette, commanda la marquise.

La servante se dirigea vers la porte. Tous demeurèrent l'oreille au guet. Guillemette parlementait, et l'on distinguait une voix d'homme, une voix haute et bien timbrée.

La vieille femme revint.

— C'est un monsieur, un étranger, qui demande à parler à Madame ou à monsieur Pierre, annonçait-elle. Je lui ai dit que vous étiez à table; il attendra que vous ayez fini.

Pierre de Keranforêt se leva :

— Je vais voir, ma mère.

— Va, mon fils.

Cinq minutes plus tard, Pierre rentra dans la

cuisine. Un homme jeune le suivait. Typhaine le reconnut aussitôt; son visage si blanc se colora vivement.

— Ma mère, dit Pierre, je vous présente M. Reuilly, qui désire traiter une affaire avec vous. Je l'ai invité à partager notre très simple repas.

— Soyez le bienvenu, Monsieur; Guillemette, apporte un couvert.

II

L'étranger qui venait de pénétrer dans l'intimité des Keranforêt sous ce nom de Bernard Reuilly s'occupait de négoce et d'affaires de banque.

Très travailleur, très intelligent, il réussissait et avait déjà gagné assez d'argent pour être devenu, dans son milieu, un homme qui compte et avec lequel on compte.

Il avait été initié aux affaires par son père qui lui avait légué, à lui et à une sœur plus jeune, une jolie fortune. Son père s'était particulièrement occupé de développer ses aptitudes commerciales. Mais sa mère, de très bonne famille et parfaitement élevée elle-même, n'avait rien négligé pour que la première éducation de son fils fût excellente.

Comme un beau printemps influe sur la récolte, cet avantage devait influencer sur la vie entière de Bernard. Complété par un physique heureux, il lui facilita, dès le commencement, l'accès des milieux

les plus choisis. Bernard avait fréquenté le meilleur collège, et il y avait noué des amitiés distinguées qu'il n'avait pas laissées se refroidir, moins par tendresse de cœur que par une fidélité naturelle, inhérente à son esprit solide et à sa rare puissance de volonté. De plus, son sens pratique lui avait montré l'avantage de ces relations.

Arrivé à l'âge de trente ans, ayant perdu ses parents depuis quelques années, sa sœur achevant son éducation dans un couvent, il songeait à consolider sa position mondaine par un bon mariage.

Suffisamment riche, il ne tiendrait pas compte de l'argent; il s'attacherait plutôt aux avantages de la naissance. Son mariage serait, comme l'étaient ses entreprises, une affaire raisonnée. Il savait conduire sa vie. Pourtant il n'épouserait qu'une femme qu'il pourrait aimer. L'exemple du foyer paternel, où avaient régné l'honneur et l'union, l'avait trop fortement imprégné pour qu'il envisageât une autre manière de fonder une famille.

Son voyage actuel en Bretagne avait été motivé par d'importants marchés passés en Amérique. Il avait eu besoin de s'entendre directement avec des armateurs des ports bretons.

Satisfait des résultats obtenus et des profits qu'il pouvait déjà évaluer, il s'était accordé, ses affaires terminées, en guise de délassement, le luxe d'un voyage d'agrément. Il avait loué, pour un temps indéterminé, une excellente auto, et s'en allait, au gré de sa fantaisie, à la découverte de la Bretagne qui offre aux touristes de merveilleuses surprises.

Aucune ne fut comparable, pour Bernard Reuilly, à celle qu'il éprouva à la vue de Typhaine de

Keranforêt, debout sur le talus, entre des buissons de genêts fleuris que la vieille terre semblait offrir en hommage à la plus belle descendante d'une de ses plus anciennes familles. Si rapide qu'eût été la vision, elle s'imprima en lui.

A quelques pas de là, il croisa un paysan, sa bêche sur l'épaule. Il arrêta sa voiture et lui parla. Il espérait entendre le nom qu'il voulait apprendre. Sa diplomatie obtint un plein succès. Il sut bientôt que la futaie, objet apparent de son enquête, appartenait à la marquise de Keranforêt, habitant le château tout proche. Il apprit aussi facilement le nom de chacun de ses habitants et n'ignora rien de ce que tout le pays savait de la détresse financière de ces nobles ruinés.

Bernard Reuilly était prompt à la décision, prompt à l'action. Il fit reculer l'auto pour l'engager dans l'avenue du château déjà dépassée.

Sa résolution était prise d'acheter la futaie. Il offrirait un prix avantageux, au delà de la valeur réelle, pour ne pas laisser échapper l'occasion d'établir les relations qu'il avait décidé de nouer.

Dans l'intensité de son désir, il n'avait pas songé à s'enquérir de l'heure; quand la servante lui fit remarquer crûment qu'il se présentait à l'heure précise du repas, il regretta son manqué de tact apparent.

Lui-même n'avait pas déjeuné et l'avait momentanément oublié.

Il voulut se retirer, mais l'hospitalité bretonne ne laisse pas s'éloigner un hôte. Bernard Reuilly dut accepter l'invitation de Pierre de Keranforêt.

La marquise l'ayant fait asseoir à sa droite, Bernard se trouva en face de Typhaine, assise aux

côtés de Pierre. Son impression première ne fut pas modifiée.

La beauté de la jeune fille supportait l'examen le plus minutieux. L'homme d'affaires, qui avait jusque-là considéré le mariage surtout au point de vue de l'intérêt, s'aperçut soudain qu'il avait un cœur, un cœur capable d'une passion violente.

Partout, désormais, il emporterait le souvenir de cette jeune fille si belle. Il n'aurait de repos que lorsqu'elle serait à lui, lorsqu'elle serait devenue sa femme.

Trop bien élevé et trop prudent pour laisser pècer son admiration, il causa avec aisance, s'adressant presque constamment à M^{me} de Keranforêt.

— M. de Keranforêt vient de vous le dire, Madame, ma visite avait pour objet de vous parler d'affaires. Vous possédez des bois superbes qui pourraient être exploités avec profit. Vous voulez bien me recevoir comme un hôte. Je vous en suis infiniment reconnaissant, et je ne voudrais pas gâter cette heure agréable — il regarda Typhaine — en vous entretenant d'un sujet fastidieux. Nous ne le reprendrons que lorsque vous y serez disposée... Je voyage actuellement en Bretagne, et votre pays me tient sous son charme.

Ayant ainsi, brièvement, mais nettement expliqué à la marquise le motif de sa venue chez elle, Bernard continua de prendre une part brillante à la conversation. Il était jeune, instruit. Excité par le sentiment nouvellement né en lui, il déploya toutes les ressources de son esprit. Quand le repas modeste — des œufs et des crêpes avaient été ajoutés au menu — s'acheva, Bernard Reuilly avait conquis ses hôtes.

Ces bonnes dispositions facilitèrent l'opération commerciale. Ce ne fut pas sans serrement de cœur que la marquise et son fils signèrent le décret de mort de la meilleure partie de la futaie, dernier vestige de la forêt d'autrefois, qui avait donné son nom au domaine. Mais la somme de vingt mille francs, payable le premier jour de l'exploitation, faciliterait le mariage de Pierre et de Typhaine, et il y aurait eu ingratitude et folie à refuser ce don du ciel.

Il ne fut pas refusé. Bernard Reuilly ne connaissait pas les longs délais. Dans une semaine, les premiers arbres, témoins de la splendeur passée, tomberaient sous la hache du bûcheron.

Toutes choses réglées, l'acquéreur prit, à la fin de l'après-midi, congé de ses hôtes, en annonçant son prochain retour. A peine retint-il une seconde de plus qu'il n'était nécessaire la main que la belle Typhaine lui avait tendue.

Quand l'automobile emportant l'étranger eut disparu au bout de l'avenue, la jeune fille erra quelques moments, en apparence sans but, dans la vaste maison. Elle ouvrit la porte du grand salon, contempla un instant ses meubles défraîchis, les fauteuils dont le squelette transparaisait sous les soies crevées, le tapis usé jusqu'à la trame.

Elle poussa un profond soupir, traversa la pièce et gagna la salle que l'on appelait par tradition la bibliothèque. Même délabrement. Mêmes traces de grandeur coudoyant la misère.

Écœurée, elle gagna sa chambre. Ici, du moins, une propreté méticuleuse tenait lieu de luxe.

Typhaine s'accouda à la fenêtre. Pourquoi cet homme était-il venu? Avec lui, un malaise avait

pénétré. Tout paraissait devenu plus vieux, plus pauvre.

Elle essayait, sans y réussir, de le chasser de sa pensée, s'irritant de s'imaginer qu'il était venu à cause d'elle. Ses propos lui revenaient à la mémoire; elle lui en voulait de les avoir tenus. Qu'avait-il besoin de parler de Paris, de sa vie facile et brillante? Elle l'avait écouté, car, s'il semblait s'adresser à la marquise, elle savait d'intuition qu'en réalité c'était pour elle qu'il peignait ces tableaux fascinants, comme s'il avait deviné qu'ils s'imprimeraient dans sa mémoire et exerceraient leur attraction.

Une rougeur brûlante lui montait aux joues. Qu'importaient ses goûts, ses désirs inavoués? Elle devait les refouler au plus profond d'elle-même. Elle ne quitterait pas, elle ne quitterait jamais ce lieu de solitude et d'ennui. Elle y demeurerait attachée. Elle serait l'épouse d'un gentilhomme pauvre dont la femme devrait user ses robes jusqu'à la corde, et dont les enfants, nourris de lard et de pommes de terre, conduiraient un jour, peut-être, eux-mêmes la charrue.

Ce matin, elle affirmait avec énergie son amour pour son fiancé. Elle avait cru jusqu'aujourd'hui que cet amour était assez fort pour lui rendre douce cette vie dure... Ce soir, elle commençait à douter d'elle-même.

III

En remontant en voiture, Bernard Reuilly était heureux. Cette journée compterait dans sa vie. Elle ouvrait une ère nouvelle, l'ère attendue où serait posée la pierre de couronnement de l'édifice élevé par sa jeunesse laborieuse.

Il avait rencontré aujourd'hui une femme vers laquelle il se sentait attiré avec toute la fougue d'un cœur qui n'avait pas encore aimé. En même temps, cette femme lui ferait honneur. Elle était merveilleusement belle et elle appartenait à la caste où il avait décidé de choisir une compagne. Il avait apprécié la distinction, la mesure qui gardaient à cette famille son rang, malgré sa pauvreté.

Habitué à réussir dans ses entreprises — et ici il n'imaginait pas qu'il y eût beaucoup d'obstacles à vaincre, — Bernard voyait déjà son mariage conclu. Il semblait qu'une divinité propice l'eût pris par la main pour le conduire, les yeux bandés, vers son heureux destin, à ce manoir, demeure des Fées, où l'attendait la princesse.

La princesse l'attendait-elle? N'avait-elle pas déjà rencontré le Prince Charmant? La question restait sans réponse. C'était la seule ombre. Était-il possible qu'un homme — Pierre de Keranforêt, puisque cet homme avait un nom — eût pu vivre près d'une telle femme sans l'aimer? Et, elle-même, n'avait-elle pas déjà donné son amour à cet homme — le seul peut-être qu'elle connût dans ce désert —

et qui d'ailleurs était beau, fort, et de sa race? Rien, dans l'attitude de la jeune fille, n'avait pu le révéler. La pudeur d'une femme l'oblige à jeter un voile sur son amour devant un étranger. Mais Bernard l'avait observée. Il avait noté sur son visage toutes les nuances de l'attention qu'elle avait accordée à ses descriptions. Eût-elle montré cette sorte d'avidité, si ses paroles n'avaient pas répondu à ses aspirations, si elle avait déjà choisi pour sa vie une orientation différente? Soit présomption, soit intuition du caractère de Typhaine, c'était seulement Pierre de Keranforêt que Bernard Reuilly redoutait.

La pensée d'une rivalité possible excitait son ardeur. L'obstacle, s'il existait, il le briserait; il le briserait... ou peut-être suffirait-il de l'écartier.

L'après-midi, en visitant la futaie, Bernard avait essayé de percer les sentiments du gentilhomme breton. Avec la réserve de sa race, celui-ci avait tenu en échec tout essai d'incursion sur ce terrain privé. Peut-être lui-même avait-il pressenti, dans cet étranger, un rival. Mais, trop droit et trop loyal pour douter un instant de Typhaine, il n'avait attaché aucune importance à cette impression fugitive. L'homme d'affaires n'était qu'un passant; lui, à l'automne, serait l'époux de Typhaine.

Depuis que la venue prochaine de l'été donnait aux soirées tièdes et longues un charme nouveau, la famille de Keranforêt quittait, après le dîner, la cuisine où se traînaient les veillées d'hiver, et se rendait à la plage. C'était une heure de paix et de douceur qui préparait au repos de la nuit ceux qui avaient porté le poids des fatigues du jour.

Pendant que M^{me} de Keranforêt et Claire cau-

saient tranquillement des menus faits de la journée et prévoiaient leurs occupations du lendemain, Pierre et Typhaine s'asseyaient un peu à l'écart, côte à côte, sur les rocs que la mer venait baigner, ou, enlacés, arpenaient lentement la grève.

Ce soir-là, le soir de la visite de l'industriel, Typhaine refusa de sortir. Elle souffrait d'un violent mal de tête. Peut-être aussi préférait-elle ne plus entendre parler de cette visite de l'après-midi, déjà l'objet de tant de commentaires pendant le dîner.

Ou bien, ce sujet évité, craignait-elle que Pierre ne lui parlât de leur mariage prochain. D'habitude, elle ne se lassait pas de ses propos d'amour ; mais il y ajouterait la promesse, cent fois faite déjà, de relever, à force de travail, la fortune de la famille. Le travail, l'économie ! Mots revêches qu'elle connaissait trop bien et que, ce soir, elle ne pourrait supporter d'entendre.

Sa soif de bonheur serait-elle jamais étanchée ?

Pendant que, appuyée à sa fenêtre, Typhaine livrait au vent frais qui soufflait de la mer son front brûlant, Pierre, assis sur la plage entre sa mère et sa cousine Claire, évoquait lui-même l'avenir.

Dans l'aubaine inespérée, il voyait un présage heureux ; plus qu'un présage : un commencement de meilleure fortune.

Emporté par son rêve dans d'heureuses régions, il gardait le silence. Sa mère attentive, voyant la lueur qui allumait ses yeux et le sourire qui jouait sur ses lèvres, posa sur son bras une main légère.

Au doux contact, Pierre tressaillit :

— A quoi penses-tu, mon fils ? demanda tendrement la vieille dame.

— Je bénis le Ciel d'être venu à notre aide, mère chérie. Il est étrange que ni vous ni moi n'ayons jamais songé à cette ressource qui nous restait.

M^{me} de Keranforêt poussa un soupir.

— Je regrette ces témoins du passé, dit-elle simplement.

Pierre aussi aimait le passé; il en vénérât les reliques et le souvenir. Son but était d'y relier fortement l'avenir.

Mais il fallait compter avec le présent. Il fallait le vivre, et il sentait dans ses veines une sève très riche. Sa réponse jaillit, spontanée :

— C'est avec l'aide du passé que nous édifierons l'avenir, mère, dit-il.

— Je le souhaite de toutes mes forces, mon enfant, répliqua la vieille dame, parlant avec une lenteur qui donnait à ses mots un sens plus profond.

Elle ne pouvait confier à personne, à son fils moins qu'à tout autre, la tristesse qui l'oppressait depuis la venue de l'étranger. Ce n'était pas seulement le regret du passé : c'était bien plus la préoccupation de l'avenir, de cet avenir que Pierre envisageait avec tant de confiance.

Un obscur pressentiment, la crainte mal définie d'un malheur inattendu, la tourmentaient.

Un silence tomba. Au bout de quelques instants, la marquise se leva :

— Rentrons, maintenant, dit-elle.

Pierre et Claire se levèrent aussitôt. Rapidement, le soleil déclinait, et bientôt la dernière et mince ligne d'or de son disque disparut dans les flots. Le vent fraîchissait. Tous trois gagnèrent le château, n'échangeant plus que des propos insignifiants.

IV

Une semaine passa. L'orage qui avait soulevé l'âme passionnée de Typhaine le jour de la venue de l'étranger s'était apaisé. Extrême dans ses sentiments, la jeune fille se reprochait avec amertume son heure de faiblesse, prête à s'accuser d'avoir secrètement trahi.

Pendant une heure, elle avait mis en balance l'amour vrai de son fiancé et les jouissances, âprement souhaitées, de la fortune.

Pour mériter le pardon, pour effacer sa faute, aussi pour chasser un mirage importun et toujours présent, elle se montra, pendant quelques jours, plus tendre et plus démonstrative qu'elle n'avait coutume.

Sans soupçonner la goutte de poison au fond de la coupe, Pierre s'enivra du breuvage exquis.

Claire se réjouissait du changement de Typhaine; ses aveux l'avaient troublée, et, dans son désir sincère du bonheur de tous, elle avait secrètement tremblé pour son cousin. Tout s'annonçait mieux; et la jeune fille, qui, modestement, puisait, ainsi qu'elle l'avait dit un jour, sa joie dans celle des autres, reprit avec plus de confiance le doux songe qui lui montrait *Keranforêt* peuplé de beaux enfants qui l'appelleraient « tante » et qu'elle chérirait.

M^{me} de Keranforêt aussi observait sa petite cousine et se montrait envers elle plus tendre et plus

maternelle que jamais; elle semblait vouloir élever autour de la jeune fille un rempart d'amour.

L'acquéreur de la futaie avait annoncé son arrivée pour ce jour. L'absence d'hôtellerie dans les environs avait contraint M^{me} de Keranforêt à l'inviter à partager de nouveau le repas de famille.

Après avoir tenu conseil, la marquise et ses filles d'adoption avaient décidé que la salle à manger reprendrait, ce jour-là, sa destination primitive.

La veille, Claire avait nettoyé, brossé les tentures fanées, enlevé la poussière des meubles, pendant que sa tante et sa sœur, ayant tiré des écrins les restes de l'argenterie armoriée, s'étaient évertuées à leur rendre de l'éclat.

Les châtelaines étaient douées de trop de tact et de goût pour donner à cette seconde réception un caractère trop différent de l'accueil rustique du premier jour. Elles surent garder la note de simplicité qui convenait.

Quand le ronflement de l'auto dans l'avenue annonça l'arrivée de l'industriel, Pierre de Keranforêt franchit la terrasse et descendit les degrés du perron pour l'accueillir.

Dès que Reuilly eut quitté sa voiture, il le conduisit à la bibliothèque, où l'attendait M^{me} de Keranforêt.

Tout de suite, Bernard Reuilly voulut régler la question des affaires. L'acte avait été préparé par son notaire et n'exigeait qu'une signature. En paiement de la futaie, l'acquéreur versa entre les mains de la marquise vingt billets de mille francs.

En prenant ces billets, les doigts de la vieille dame tremblaient : il y avait longtemps qu'ils n'avaient tenu une aussi grosse somme. Ce que cet

argent représentait compenserait le sacrifice douloureux; les yeux de Pierre s'étaient allumés d'une lueur de plaisir.

Les jeunes filles ne parurent qu'au moment de se mettre à table. En s'inclinant devant Typhaine, Bernard plongea ses yeux dans les siens. Son regard n'eut que la durée d'un éclair, mais Typhaine se sentit troublée jusqu'au fond d'elle-même. Une rougeur ardente couvrit ses joues, et elle éprouva un vif dépit d'avoir rougi, car elle sentait le regard de sa tante posé sur elle.

Ce jour-là, ce ne fut pas Bernard Reuilly qui dirigea la conversation; M^{me} de Keranforêt s'en chargea. Elle était femme du monde; elle savait causer et contaït fort agréablement les quelques légendes du pays. Elle se mit en frais pour son hôte; pas un mot ne fut dit de Paris.

Après le déjeuner, les deux jeunes gens quittèrent le château pour se rendre à la futaie. Bernard y était attendu par un entrepreneur chargé de diriger les ouvriers qui allaient devenir les bourreaux des vénérables centenaires.

— Un cigare? offrit l'industriel, ouvrant devant son compagnon un étui garni de cigares de prix.

— Merci, je ne fume pas! répondit Pierre.

— En vérité? Vous ne savez pas de quelle jouissance vous vous privez!

Pierre de Keranforêt rougit légèrement. Il était trop fier pour avouer à cet étranger qu'une raison d'économie l'avait obligé à ce renoncement.

Bernard s'arrêta une seconde, alluma son cigare, en tira quelques bouffées.

— Que de terrain perdu pour la culture! dit-il en reprenant sa marche et en désignant de la main

une vaste pièce de terre en friche. Est-ce ignorance ou incurie du propriétaire?

— Ni l'une ni l'autre, répondit Pierre avec un peu d'énervement. Cette terre dépend de *Keranforêt*; elle n'est pas mise en valeur faute de bras.

— Faute de bras? En êtes-vous donc encore à compter uniquement sur le travail de l'homme? Vous ne vous servez pas des modernes instruments de culture, qui épargnent tant de main-d'œuvre?

— Ces instruments sont peu connus ici.

— J'admets que vos paysans n'en fassent pas encore usage; mais, vous, n'est-ce pas à vous, qui tenez dans ce pays une situation en vue, de promouvoir tout ce qui est progrès? Ces gens ont les yeux sur vous. Ce qu'ils vous verraient faire, ils ne tarderaient pas à l'imiter.

— Ce n'est pas certain; nos paysans ont des préjugés tenaces.

L'accent du châtelain manquait de conviction; Pierre n'alléguait ce mauvais argument que pour défendre sa propre cause.

— Avec le prestige de votre nom, de votre intelligence, continua Bernard, vous pourriez faire autour de vous un bien immense. C'est à vous de délivrer de leur routine ces gens arriérés; de leur apprendre, en les pratiquant vous-même, les méthodes qui contribueraient à développer la prospérité de toute la contrée, le bien-être de chaque foyer. La place que vous assigne votre naissance, vous devez la mériter ou la maintenir par votre valeur personnelle. Ce rôle ne vous attire pas?

— Il est plus difficile à remplir que vous ne pensez, répliqua Pierre de Keranforêt d'un ton pensif. Certes, il me serait agréable d'être, comme

vous le dites, le porte-étendard du progrès dans ce pays un peu primitif. Je l'ai rêvé parfois. Mais, pour cela, il me faudrait disposer de ressources pécuniaires que je ne possède pas. Dans cet ordre de choses, on ne fait rien sans argent.

Bernard Reully resta un moment silencieux. Il méditait les dernières paroles de son interlocuteur.

Quand il recommença à parler, ce fut d'un ton plus grave.

— Nous venons d'établir aujourd'hui des relations d'affaires, dit-il. Ne pourrions-nous développer ces relations? Pour ma part, j'y suis tout prêt. Je me ferais volontiers votre commanditaire.

— Je vous remercie, répondit Pierre de Keranforêt, sincèrement touché. Votre offre est généreuse; je ne puis l'accepter.

— Pourquoi? Vous êtes de ceux que l'on juge du premier coup. Je sais que c'est moi qui aurais le plus à gagner dans nos rapports.

— Je ne puis accepter votre offre, répliqua Pierre, entraîné à la franchise, parce que le domaine de *Keranforêt* est déjà grevé de dettes. Le fardeau est lourd; une nouvelle charge nous écraserait.

— Et, vous, jeune, actif, plein d'énergie et de vigueur, vous vous résignez à cette situation précaire? Vous consentez à ne rien attendre ou à n'attendre que le pire de l'avenir?

— Ne rien attendre de l'avenir? J'en attends tout, au contraire. Par mon travail...

— Le travail individuel? Capital insignifiant, si vous ne le renforcez de la puissance de l'argent, interrompit Bernard d'un ton péremptoire. Pendant des années et des années, vous ne travaillerez que

pour des créanciers. C'est dur de perdre ainsi sa peine.

— Ce ne sera pas de la peine perdue. Ne sera-ce pas une fierté d'avoir libéré le patrimoine de la famille?

— Sans doute, une fierté légitime. Mais quel retard avant de commencer à réédifier sa fortune!

Il y eut un nouveau et plus long silence. Pierre demeurait absorbé, presque triste; Bernard, à demi souriant.

La personnalité de ce gentilhomme breton l'intéressait vivement et l'attirait aussi; il sentait naître la sympathie et croître l'estime.

L'image de la belle jeune fille rousse se dressa de nouveau devant ses yeux. Un autre lien que celui de la parenté existait-il entre ces deux jeunes gens?

La même inquiétude qu'il avait éprouvée une première fois, en se posant la même question, le fit souffrir.

Ce fut lui qui reprit la conversation :

— Monsieur de Keranforêt, dit-il d'un ton sérieux, je puis vous offrir un moyen de gagner beaucoup de temps. Je viens de conclure, en Amérique, d'importants marchés. J'aurais un immense avantage à être représenté là-bas par un homme intelligent et consciencieux. Voulez-vous être cet agent? Je vous abandonnerais une part des bénéfices en vous garantissant un minimum de cent mille francs pour une première année. Au bout de cette année, vous reprendriez votre liberté. Ces cent mille francs — qui pourraient être beaucoup augmentés, peut-être doublés — vous permettraient de mettre vos terres en valeur. Ce sacrifice d'une année vous épargnerait des années de travail.

— Oui, des années, dit Pierre de Keranforêt, pensivement. Votre offre est extrêmement tentante. Pourtant je ne puis l'accepter sur l'heure, peut-être même ne pourrai-je l'accepter du tout : ma famille a voix consultative, ajouta-t-il en souriant. Je lui ai aliéné ma liberté.

Bernard tressaillit. Ces paroles renfermaient-elles un sens désastreux pour ses espérances personnelles? Non; au point où ils en étaient, le gentilhomme eût parlé plus nettement.

— C'est très juste, dit-il; je ne vous presserai pas. Vous réfléchirez. Quand vous serez prêt, vous me donnerez votre réponse.

— Je vous remercie, dit Pierre.

Et il ne fut plus question du projet.

Bernard Reuilly quitta *Keranforêt* le soir même. Il n'avait pas adressé directement la parole à Typhaine. Pourtant, il partait confiant. Sous son regard d'adieu, la belle jeune fille s'était troublée de nouveau, et, si elle avait retiré tout de suite les doigts qu'il avait serrés expressivement, du moins ses yeux n'avaient exprimé aucune colère.

V

En regagnant Paris dans son wagon de luxe, Bernard Reuilly s'applaudissait de sa diplomatie. Il se flattait, comme il l'avait dit à Pierre de Keranforêt, de se connaître en hommes et se convainquait que, cette fois encore, sa science psychologique ne serait pas en défaut.

Le gentilhomme breton, si attaché à sa terre, accepterait, par amour des siens, de s'expatrier.

De plus, sa magnificence éblouirait Typhaine, lui donnerait une haute idée de la position et de la richesse de celui qui offrait comme une bagatelle ce qui devait paraître, dans son milieu dénué, une fortune.

Pierre parti, le champ resterait libre. Pour conquérir la femme convoitée, ce n'était pas d'abord à son cœur qu'il songeait à frapper. Il se sentait plus sûr de vaincre en flattant son orgueil. Il ne doutait pas que Typhaine ne fût ambitieuse; elle avait tous les droits de l'être.

Pourtant, il estimait qu'en lui offrant, avec son amour, tous les biens et toutes les satisfactions de la fortune, il apportait dans la communauté une aussi riche part. Il était nécessaire qu'il en fût ainsi. S'il lui plaisait de faire de sa femme son idole, il tenait à être son égal.

Lorsqu'il avait parlé devant elle d'une vie à laquelle elle était étrangère, il avait lu dans les yeux de la descendante des Keranforêt la curiosité de cette vie.

Il comblerait ses plus hautes ambitions; il rassasierait sa soif de jouissances; il l'entourerait du luxe le plus rare, et elle serait heureuse entre toutes les femmes. Sous l'ardeur de son amour, son cœur s'ouvrirait, et il désirait ardemment le gagner.

Pendant que Bernard poursuivait ses songes heureux, Pierre de Keranforêt causait avec sa mère. Il avait gardé envers elle l'ouverture de cœur de son enfance et, dans ses difficultés, recourait volontiers à sa prudente sagesse.

Il lui répéta sa conversation avec l'acquéreur de

la futaie et l'offre que cette conversation avait amenée.

— N'est-ce pas superbe et bien tentant? Qu'en pensez-vous, mère? acheva-t-il.

— Qu'en penses-tu toi-même, mon enfant?

— Ce que je pense? J'aurais accepté sans hésitation, si la date de notre mariage n'était pas déjà arrêtée. Un an est vite passé, et cette somme de cent mille francs aplanirait tant d'obstacles! Mais je ne veux pas faire de peine à Typhaine, en lui donnant à penser que je ne l'aime pas au-dessus de tout. Pourtant, ce serait la prompte libération des dettes qui nous rongent. Ce serait le repos de votre vieillesse mieux assuré, l'honneur reconquis.

— L'honneur? interrompit vivement la marquise. Il n'a jamais été perdu ni même entamé.

— Vous avez raison, mère. J'ai eu un mot inconsidéré. Je veux dire que notre famille, la famille que je fonderai, reprendrait sa place dans la société.

— Pour vivre heureux, vivons cachés, murmura la vieille dame en souriant.

— Encore faut-il, répliqua Pierre avec une certaine ardeur, que chaque jour ne soit pas obscurci par la crainte du lendemain. Il m'est dur de charger ma femme du poids écrasant que vous avez porté. Malgré tous vos efforts, tout votre courage, la fragilité de notre équilibre nous met à la merci de la moindre secousse. Aujourd'hui, nous mutilons la futaie; demain, il nous faudra envisager une nouvelle amputation. Et, pièce à pièce, ce qui nous reste de nos terres risque de nous échapper.

— Jusqu'aujourd'hui tu te montrais plus confiant, Pierre.

— C'est vrai, mère, je l'étais, ou je n'aurais jamais osé demander à Typhaine de devenir ma femme. Il me semble que mes yeux se sont brusquement ouverts.

— Non, Pierre; c'est une fausse lumière qui t'éblouit, je crains. Aujourd'hui tu as pris contact avec l'argent, et ce contact te laisse triste. Ne laisse pas flétrir par la cupidité ta fleur de jeunesse, ni amoindrir ton courage. Les Keranforêt étaient de grands prodigues, mais de braves cœurs. Tu en as hérité le grand cœur, avec en plus une raison virile. Pour réaliser ton rêve de restauration, compte sur ton travail.

-- Précisément, mère. Ce serait un travail dont je verrais le profit immédiat.

— Il y a Typhaine, dit M^{me} de Keranforêt, lentement.

Peut-être, au fond de son argumentation, de sa résistance, n'y avait-il, en réalité, que cette seule objection.

— Vous croyez que Typhaine ne consentirait pas à attendre quelques mois de plus?

— Est-ce sage, est-ce juste de le lui demander?

— Vous me conseillez de ne pas lui parler de ceci?

— Il faut, au contraire, que tu lui en parles; je te conseille de lui en parler. C'est par toi qu'elle doit apprendre la situation que l'on fait luire à tes yeux. C'est elle qui a le droit de décider.

La justice et la prudence voulaient qu'il en fût ainsi. Mais le choix de Typhaine faisait trembler sa parente.

Pierre quitta sa mère.

Le lendemain, il se leva de grand matin. Il était

toujours matinal. Son sommeil avait été agité de songes plutôt pénibles qui le poursuivaient encore pendant qu'il se livrait à ses ablutions. Sa cousine Typhaine et Bernard Reuilly y avaient été mêlés. Le contact de l'eau froide, qui l'avait fait d'abord frissonner, faisait passer maintenant dans ses veines une vigueur nouvelle. Les pensées obsédantes se dissipèrent, remplacées par la perspective du travail de la journée, travail sain et réjouissant. Deux ouvriers s'étaient loués pour faucher une pièce de terre. Le foin était beau, le rendement serait bon, si le temps restait propice jusqu'au jour où, le foin ayant séché sur la prairie, les belles meules pourraient être échafaudées, puis rentrées, encore chaudes de soleil, dans les greniers.

Non seulement Pierre surveillait les ouvriers, mais il leur prêtait son aide. Il s'était vêtu d'une chemise de flanelle sous son veston de toile. Ce veston enlevé, rien ne le distinguerait de ses employés, que peut-être sa plus grande ardeur au travail.

Sa toilette achevée, il s'approcha de la fenêtre. Le soleil, sorti des derniers nuages de l'aurore, perçait la brume légère qui voilait l'océan. La journée serait chaude et magnifique.

La porte du château s'ouvrit. Pierre se pencha au dehors, s'attendant à voir sortir la matinale Guillemette. Le mot amical dont il allait saluer la vieille servante était déjà sur ses lèvres.

Ce n'était pas Guillemette. C'était sa fiancée, Typhaine, vêtue d'un peignoir de laine, la masse de ses cheveux roux retenue en une natte épaisse lui tombant sur le dos.

La jeune fille eut la sensation du regard posé

sur elle. Elle se retourna vers la fenêtre et vit son fiancé. Elle le salua de la tête en souriant.

— Déjà levée! Où allez-vous, Typhaine? demanda Pierre.

— A la plage, prendre mon bain.

— L'heure est matinale.

— C'est l'heure que j'aime.

— Attendez-moi une seconde; je vous rejoins.

Typhaine gagna le bord de la terrasse et resta droite, immobile devant la balustrade de marbre, regardant les lambeaux déchiquetés du brouillard qui restaient accrochés à la cime des arbres.

Une minute plus tard, son cousin était à ses côtés; il glissa son bras sous le sien.

— Ma belle Typhaine, ma bien-aimée, dit-il.

Typhaine leva vers lui son beau visage. Un peu de pâleur remplaçait la riche carnation de son teint habituel, et, quoique la bouche rouge s'entr'ouvrit en un sourire ensorcelant, Pierre crut lire de la tristesse dans les yeux d'or bruni.

Il serra son bras plus doucement :

— Ma bien-aimée, ma Typhaine, répéta-t-il, non, je ne veux pas, je ne pourrais pas vous quitter. Votre présence, c'est tout mon bonheur, ma vie.

— Me quitter? Qui vous parle de me quitter? demanda-t-elle, étonnée.

— J'ai cru d'abord que je pourrais le faire par amour pour vous, mais le sacrifice m'est trop dur.

— Vous parlez par énigmes, Pierre.

— Un magicien m'a fait entrevoir, hier, un moyen rapide d'aplanir les difficultés de notre situation. Pour une année, pour quelques mois peut-être passés à l'étranger, j'obtiendrais une somme que je ne gagnerais pas ici en dix années, fussent-elles

dix années d'abondance. Ce capital me permettrait d'améliorer les moyens de culture, de décupler le rendement des terres; ce meilleur rendement et les bénéfices nous permettraient d'apaiser nos créanciers jusqu'à la libération finale. Seulement quelques années, et ce serait l'aisance que je désire tant pour vous.

L'argent, comme avait dit M^{me} de Keranforêt, exerçait de nouveau son prestige. Pierre continua de développer le sujet avec ardeur.

Typhaine écoutait sans l'interrompre. Elle suivait distraitement son argumentation; elle pensait à Bernard Reuilly.

Quand Pierre fut au bout de son éloquence, il s'arrêta, s'apercevant qu'il venait de prononcer un plaidoyer en faveur de ce départ qu'il ne voulait plus.

— Que me conseillez-vous, Typhaine? demanda-t-il, d'un ton soudain anxieux.

— C'est M. Reuilly qui vous a fait cette proposition? interrogea-t-elle d'un ton âpre.

— Oui, c'est M. Reuilly.

— Vous semblez avoir le désir de vous éloigner.

— Le désir de m'éloigner? Oh! Typhaine! Mais vous quitter me briserait le cœur! Ne vous ai-je pas dit cent fois que vous m'êtes plus précieuse que tous les biens? Oui, que tous les biens, car je les donnerais tous pour que vous soyez heureuse, ma bien-aimée.

« Si je me suis arrêté un instant à cette proposition dont je ne puis méconnaître les avantages, c'est que je cherche le moyen d'assurer votre plus grand bonheur. »

— Mon plus grand bonheur?... Sait-on où se trouve le bonheur?

Pierre fut étonné.

— Nous le trouvons dans notre amour, dit-il.

— Je crains de ne jamais savoir être heureuse. Je sens dans ma poitrine un cœur difficile à rassasier.

— Ne le croyez pas, Typhaine. Un grand amour remplit le cœur, le comble. Si le vôtre, bien plus généreux que vous ne le croyez, n'est pas satisfait, c'est qu'il ne s'est pas encore donné comme il a besoin de se donner. Un jour vous vous connaîtrez mieux, et vous comprendrez.

Typhaine l'interrompit d'un rire doux.

— Je sais, dit-elle, le dévouement, le sacrifice...

Pierre la regarda et ne put savoir si elle raillait.

— Pardonnez-moi, dit-il en prenant dans ses mains les mains de la jeune fille, je fais un détestable prêcheur.

Typhaine eut un rire plus ouvert.

— Et, moi, je suis une affreuse pécheresse, dit-elle avec enjouement. Pardonnez-moi aussi, Pierre; je ne suis pas si mauvaise, au fond, et je vous aime, je sais que je vous aime.

La double affirmation était une sorte de réparation, un reniement des pensées mauvaises des jours précédents. Le beau visage se leva vers Pierre, implorant, sans le formuler, un pardon. Pierre se pencha, appuya ses lèvres sur le front blanc.

— Typhaine, ma décision dépend de vous; ce que vous me conseillerez, je le ferai.

La jeune fille poussa un soupir. Que pouvait-elle répondre? Clairement, il jugeait meilleur de partir. Il n'avait rien deviné de la lutte qui la brisait. Il

n'avait pas compris que, s'il s'éloignait, elle ne pouvait plus répondre d'elle-même. Il ne s'était même pas aperçu de l'attention que lui avait accordée l'étranger. Il ne soupçonnait pas qu'à cette minute même, malgré elle, son image s'interposait entre elle et lui. Loyalement, elle essayait de la chasser, mais le regard scrutateur et ardent qui avait cherché ses yeux la poursuivait. Elle ne se délivrait pas de l'obsession. L'avouer eût été s'accuser. Elle n'avait pas à s'accuser; elle n'avait commis aucune faute. Dans son désarroi moral, elle hésita.

« Qui hésite est perdu », dit un proverbe anglais. L'hésitation, sur la route du devoir comme sur le bord de l'abîme, peut entraîner la chute. Sa réponse fut malheureuse.

— Vous êtes le meilleur juge, dit-elle, son ton calme voilant son tumulte intérieur. Je respecte votre liberté.

Sa liberté! C'est de cette voix tranquille qu'elle lui parlait de liberté, elle qui savait pourtant qu'il était prêt à enchaîner entre ses mains de femme toute sa destinée d'homme! Ce qu'il avait sollicité plus encore qu'un conseil, c'était un mot du cœur, la parole qui l'eût retenu ou l'encouragement qui lui eût adouci le sacrifice.

Typhaine, elle non plus, n'avait pas compris. A son tour, il fut attristé et blessé.

Ils se séparèrent, gênés. Pierre s'achemina vers la prairie où les foins avaient achevé de mûrir. Sa belle ardeur au travail s'était envolée; son pas élastique était plus lourd de tout le poids que les dernières paroles de sa fiancée lui avaient jeté sur le cœur.

Typhaine suivit le sentier conduisant à la mer. Elle était très malheureuse. Elle avait besoin de rafraîchir dans l'eau salée et glaciale le sang tumultueux de ses veines, besoin de lutter contre la vague qui voudrait l'emporter et de laquelle elle triompherait, pour oublier l'autre lutte contre la vague d'orgueil qui la soulevait, prête à l'entraîner, et dont elle voulait aussi triompher.

VI

La prairie était fauchée. Pierre de Keranforêt, las d'une fatigue qui lui laissait l'allégresse, rentrait au château. Il était midi. Le travail avait fait monter à ses joues une couleur plus ardente, et la sueur perlait à son front. Son col de chemise, qu'il avait ouvert pour respirer plus librement, laissait voir les fines attaches du cou. Ses manches relevées révélaient ses bras musclés. Le torse svelte et robuste rejeté en arrière, il venait, belle incarnation de la jeunesse saine et vigoureuse.

Sa mère, qui le guettait, le vit s'engager dans l'avenue. Elle sortit au-devant de lui. Son visage, ordinairement si calme, était triste; les rides de son front semblaient s'être accusées. Pourtant une expression tendre passa dans ses yeux quand son grand fils l'embrassa chaudement sur les deux joues.

— Bonjour, maman, dit-il joyusement.

Cet homme redevenait un enfant près de cette femme qu'il dépassait de toute la tête, mais qui

n'avait pas cessé de rester pour lui le guide le plus sûr et le plus aimant.

— Nous venons de fournir un beau travail; c'est fini, maintenant. Le foin est superbe et abondant, tu verras. Rien de nouveau depuis ce matin?

— J'ai reçu une lettre fâcheuse. J'aime' autant t'en parler hors de la présence des enfants — c'était Typhaine et Claire qu'elle appelait encore ainsi, — pour ne pas leur faire de peine.

— Qu'est-ce donc?

— Rivalain réclame les dix mille francs que nous lui devons. L'hypothèque arrive à son terme; il refuse de la renouveler et exige un paiement immédiat.

— J'irai le trouver et lui ferai entendre raison.

— Ce sera difficile, je crains. Il a appris la vente de la futaie et entend saisir l'occasion.

— Dix mille francs! Nous ne pouvons disposer de cette somme pour lui. Je lui paierai les intérêts, et il faudra qu'il m'accorde un délai. Si j'acquittais entièrement sa dette, nous aurions de nouveau les mains liées pour trop longtemps.

M^{me} de Keranforêt poussa un soupir. Depuis des années, ces tracas l'assiégeaient périodiquement. L'accoutumance ne les lui avait pas rendus moins pénibles.

— La récolte du foin est bonne, reprit Pierre avec confiance : je lui en abandonnerai le produit.

A chaque saison, le produit de toutes les récoltes servait tout juste à vivre maigrement et à paver les intérêts des dettes, jamais à les éteindre.

De la cuisine où elle aidait la servante, Claire vit sa tante et son cousin dans l'avenue. Du seuil de la porte, elle les appela, joyeuse :

— Vite, petite tante; allons, Pierre, pressez-vous! J'ai monté de la cave une bouteille de cidre moussueux, ne la laissez pas s'échauffer. Et les galettes ne sont pas bonnes quand elles ne sont pas mangées au sortir de la poêle.

M^{me} de Kerauforêt caressa d'un geste tendre les soyeux cheveux blonds. Pierre et elle suivirent la jeune fille dans la cuisine où Guillemette, penchée sur un feu d'ajoncs pétillants, étendait sur la galettoire beurrée la pâte fine.

— Où est Typhaine? demanda Pierre.

— Dans la lune depuis ce matin, répondit Claire avec un petit rire malicieux. Je n'ai pas pu l'en faire descendre; peut-être saurez-vous mieux que moi la ramener sur terre. Depuis qu'elle est rentrée du bain, elle n'a plus quitté sa chambre.

Typhaine entra dans la cuisine comme sa sœur achevait de parler. Elle avait pu entendre les dernières paroles et il lui avait déplu, sans doute, que l'on s'occupât d'elle, car son front était barré d'un pli.

Sa froideur jeta un malaise. Sans les efforts de Claire taquinant son cousin et le forçant à causer et à plaisanter avec elle, le repas eût été presque silencieux.

Il touchait à sa fin quand le trot d'un cheval et le bruit des roues d'une carriole dans l'avenue éveillèrent l'intérêt des convives.

Pierre se leva et s'approcha de la fenêtre. Presque aussitôt il se retourna et, s'adressant à sa mère :

— C'est Leroux, le fermier du *Kerbiguct*, dit-il.

M^{me} de Kerauforêt pâlit. Leroux était, lui aussi, un créancier.

— Va le recevoir, Pierre, dit-elle. Fais-le entrer dans la bibliothèque; je te rejoins tout de suite.

Claire avait remarqué le trouble de son cousin et la pâleur de sa tante. Elle s'approcha de celle-ci, pendant que Pierre sortait à la rencontre du visiteur et que Typhaine, en apparence indifférente ou ennuyée, regagnait sa chambre.

— Tu parais soucieuse, petite tante, dit Claire tendrement. Ne peux-tu me dire ce qui te chagrine?

— Mes soucis sont souvent les mêmes, Clairette : soucis d'argent.

— Maudit argent! s'exclama la jeune fille d'un ton mi-rieur, mi-fâché. Je croyais que la vente de la futaie vous avait rendue presque riche!

— La charge du passé nous écrasera longtemps.

— Oh! je voudrais pouvoir travailler, travailler comme Pierre, pour te rendre le repos, petite tante!

M^{me} de Keranforêt hocha la tête. Elle n'aspirait pas, pour elle-même, au repos en ce monde. Elle avait placé au delà ses espérances. Mais elle avait le cœur trop haut pour qu'elle ne souhaitât pas pour les siens une situation plus aisée.

Elle connaissait à l'avance le but intéressé de la visite de Leroux, le riche fermier de *Kerbiquet*, la plus belle ferme des environs.

Ayant appris la vente de la futaie, lui aussi venait réclamer une part de profit. Son orgueil de paysan l'avait déterminé, les années passées, à consentir un prêt d'argent aux nobles châtelains.

La supériorité ainsi acquise, et dont il se targuait à tout venant, lui était très chère, et il n'y eût pas renoncé volontiers si son avarice n'avait encore dépassé sa vanité. Le placement n'était pas suffisamment rémunérateur, et de fâcheux bruits cou-

rant sur la situation précaire des Keranforêt lui faisaient craindre qu'il ne devînt franchement mauvais.

Il fallut toute la belle humeur de Pierre, sa confiance communicative, et toute la grave dignité de M^{me} de Keranforêt pour que le créancier grognard se contentât d'un acompte.

Cette amputation ébrécha assez sensiblement le mince capital.

Dès le lendemain, des lettres de réclamations d'autres créanciers survinrent. Cauteleuses ou arrogantes, toutes trahissaient la décision bien arrêtée d'obtenir une part de l'aubaine.

La position devenait intolérable. La vente de la futaie se changeait en désastre. Son produit passa entièrement à apaiser les plus hurlants de la meute.

Typhaine ne put ignorer le nouveau fardeau qui écrasait sa tante et accablait Pierre. Sincèrement, elle s'efforça d'en prendre sa part, s'étonnant de ne sentir que de l'indifférence pour ces misérables questions d'argent, s'irritant contre elle-même de son détachement, sans s'avouer que le souvenir du riche — et séduisant — industriel de Paris pouvait en être la cause.

Si la vision qu'il avait évoquée devant elle d'une existence différente se représentait souvent à son esprit, ses efforts sincères pour repousser le mirage rassuraient sa conscience.

Dans ce conflit de sentiments qui l'énervait, elle n'eut pas la pensée ou le courage de demander le conseil éclairé qui l'eût aidée à faire le choix entre son cœur et son imagination. Elle se replia sur elle-même et souffrit. Son caractère s'en ressentit.

Le changement qu'il sentait en elle restait, pour

son fiancé, une douloureuse énigme. Il connaissait de longtemps son aversion pour la pauvreté. Les difficultés croissantes rebutaient-elles son amour? Ou lui en voulait-elle de reculer devant la décision virile qui en triompherait?

Pierre de Keranforêt était trop ouvert, trop loyal pour s'accommoder de cette situation imprécise. Une explication claire et complète était nécessaire. Il la voulait. Il ne put l'obtenir. En toutes occasions, Typhaine — parce qu'elle ne savait ce qu'elle souhaitait elle-même — se déroba. En quelques mots rapides, elle lui affirma, comme le premier jour, qu'il était le meilleur juge.

Ce fut à sa mère qu'il recourut. Dès les premiers mots, M^{me} de Keranforêt comprit, et, à l'étonnement de son fils, peu habitué à la voir changer d'opinion, cette fois elle conseilla fortement le départ. Elle semblait avoir oublié ses premières objections.

— Pars, mon enfant, dit-elle; tu n'as plus le choix, la lutte est trop dure; il n'y a pas d'autre moyen d'assurer un meilleur avenir. Typhaine s'attriste de notre pauvreté; tu n'as pas le droit de la lui imposer. Le temps apporte ses enseignements. Quand tu reviendras, elle comprendra mieux, peut-être, le prix d'un amour sincère et désintéressé comme le tien.

Deux jours plus tard, Pierre de Keranforêt partait pour Paris. De là, il gagnerait le Havre, puis New-York, aux ordres de Bernard Reuilly.

Typhaine n'avait formulé aucune objection. Pourtant le Breton, qu'elle n'avait pas encouragé, gar-

dait dans le cœur, comme viatique, le souvenir du dernier baiser de Typhaine, des dernières minutes passées près d'elle.

Après avoir dit adieu à sa mère et à sa cousine Claire qui fondaient en larmes, il avait demandé à sa fiancée de l'accompagner sur le chemin de la gare. Typhaine l'avait suivi jusqu'à la chapelle bretonne, distante d'environ un kilomètre, où les fiancés du pays avaient l'usage d'aller demander la bénédiction de leurs promesses.

Autour du vieux sanctuaire croissent des chênes séculaires ombrageant une antique fontaine. Le lieu champêtre est plein de fraîcheur. Comme toute chapelle bretonne, il a sa légende. Quand deux « promis » ont bu à la même coupe l'eau de la fontaine, appelée la fontaine d'amour, celui qui se parjure ne connaît plus jamais le bonheur.

Souvent déjà Typhaine et Pierre avaient bu ensemble — par jeu — l'eau de la fontaine. Ce fut un enfantillage du jeune homme de vouloir, une fois encore, renouveler le pacte. Typhaine, s'y prêtant de bonne grâce, avait bu la première à la coupe — un gobelet d'étain qu'une chaînette de fer, accrochée à un anneau dans le roc, retenait. Elle l'eût vidée si Pierre ne la lui avait reprise à temps pour en partager les dernières gouttes.

Puis elle s'était assise près de lui sur le tertre gazonné et avait laissé ses mains brûlantes de fièvre dans celles de Pierre.

Elle avait d'elle-même tendu le front à son baiser d'adieu; sa tête charmante s'était appuyée sur son épaule, et elle avait éclaté en sanglots.

Ces sanglots avaient brisé Pierre — et l'avaient ravi. Il avait été sur le point de perdre la tête. Si

Typhaine avait dit un seul mot pour le retenir, il ne fût pas parti, mais, ce mot, elle ne le prononça pas. Elle comprenait sans doute l'utilité de la séparation.

Que se passait-il, à ce moment décisif, dans l'âme troublée de la jeune fille? Ses lèvres ne s'ouvrirent pas pour livrer le secret qu'elle-même ne savait déchiffrer. Trop de sentiments complexes la bouleversaient. Ce qu'elle sentait avec le plus de violence aujourd'hui, c'était son amour et l'amertume du destin qui arrachait son fiancé de ses bras. Elle ne voulait rien voir au delà de l'heure présente. Après, ce serait le vide...

Pierre ne garda que le souvenir de ces larmes brûlantes. Il reviendrait un jour pour les changer en pleurs de joie.

DEUXIÈME PARTIE

I

Une quinzaine s'est écoulée depuis le départ de Pierre de Keranforêt. Le steamer qui l'a emporté et laissé en Amérique revient déjà vers la France.

Seule sur un roc, au bord de l'Océan, Typhaine rêve. Elle vient de relire et de replacer dans son corsage la lettre que son fiancé lui a adressée du Havre, au moment de quitter la France. Cette lettre est toute vibrante d'amour. Pourtant, la jeune fille éprouve une sourde irritation, le même désenchantement qui, depuis le départ de son fiancé, la fait rechercher la solitude. Elle voudrait admirer le courage de Pierre et elle ne peut éprouver de reconnaissance pour son dévouement. Elle pense qu'elle a été abandonnée et ressent l'abandon.

M^{me} de Keranforêt et Claire se sont mises courageusement à l'œuvre. Le domaine ne doit pas s'apercevoir de l'absence du maître. Levées dès l'aube, elles se rendent de bonne heure aux champs, sachant que leur présence stimule l'ardeur au travail des journaliers qu'il a fallu louer. Elles aident Guillemette à préparer les repas et ne dédaignent pas de l'aider encore à les porter aux ouvriers fatigués. Ces ouvriers sont d'ailleurs peu nombreux

pour la tâche rude. Jour après jour, pourtant, le travail s'accomplit.

Typhaine vit en dehors de ces préoccupations. Sa tante, qui l'a d'abord doucement sollicitée, ne la presse plus. Il faut que la jeune fille vienne d'elle-même à cette vie dénuée de tout romanesque. Il faut éviter surtout qu'elle la prenne en haine.

Typhaine, sur la plage déserte, devant la mer endormie sous le chaud soleil, repassait dans son esprit les dernières semaines. Elle revoyait ce jour où, pendant qu'elle était assise sur le talus de la lande fleurie, l'automobile passa. Le regard de l'étranger qui la conduisait — Bernard Reuilly — la troublait encore. Ce regard avait été le premier hommage à sa beauté. Elle se savait belle. Pierre, sans doute, la trouvait belle aussi; mais il ne le lui disait que rarement, et jamais avec cette admiration ouverte lue dans les yeux de l'étranger.

Cette admiration, elle l'y avait relue les jours suivants, quand, silencieusement, il s'était incliné devant elle.

A quoi bon rappeler ces souvenirs? Son cœur appartient à Pierre, et elle ne veut pas le lui reprendre. Elle aime son fiancé. Est-ce de sa faute si, dans cette retraite, sans savoir d'où lui en vient le goût, elle aspire au luxe qu'elle ignore; si la richesse, qu'elle ne possédera jamais, exerce sur elle une si vive attraction?

Un bruit la fit tressaillir : le mugissement d'une corne d'auto. C'était, dans ce coin désert, un bruit inusité. La curiosité, peut-être une prescience, la fit se dresser sur ses pieds. Debout sur le roc, du regard elle interrogea la route. L'auto était en vue, marchant à vitesse très réduite. De l'œil, son occu-

pant fouillait les environs. Il découvrit tout de suite la belle habitante de *Keranforêt*. La voiture s'arrêta instantanément, et Bernard Reuilly sauta sur la route.

Une minute plus tard, il était aux côtés de Typhaine, la saluant courtoisement. La jeune fille répondait à son salut, très calme et hautaine en apparence, quoique son cœur battît avec force.

— Vous êtes venu donner à votre exploitation le coup d'œil du maître? dit-elle, une imperceptible nuance de défi dans la voix.

L'oreille de Bernard saisit fort bien l'intonation. Parfaitement maître de lui-même, il ne s'en embarrassa pas. L'orgueil de la jeune fille lui plaisait. Plus la conquête était difficile, plus elle le tentait.

— Je suis venu à *Keranforêt* pour dire à Madame votre tante que j'ai reçu, ces jours derniers, un câblogramme m'annonçant l'arrivée de son fils à New-York. J'ai pensé qu'elle serait heureuse d'en avoir des nouvelles.

— Sans doute, répliqua Typhaine, toujours sur la défensive. Vous trouverez ma tante chez elle!

— Je la verrai dans un instant, reprit Bernard. Je ne suis pas venu pour elle seule.

Et sa voix était moins assurée lorsqu'il continua :

— J'éprouvais un si ardent désir de vous revoir...

Typhaine l'interrompit d'un ton hautain :

— Dans ce cas, vous avez perdu votre peine, dit-elle.

Ses yeux brillaient de fierté; le soleil accrochait des flammes au casque d'or roux de ses cheveux. Bernard Reuilly la contemplait. Jamais il ne l'avait vue si belle, et sa passion grandissait. Sous son

empire, il dépassa soudain la mesure qu'il s'était proposée.

— Non, dit-il d'une voix vibrante. Mon effort pourra demeurer sans réponse, il ne sera pas inutile, car je veux vous dire que je vous aime de toute la force de mon âme. Depuis que je vous ai rencontrée, mon plus ardent, mon unique désir, c'est de gagner votre cœur, de conquérir votre amour.

Quoiqu'il n'eût pas fait un mouvement vers elle, Typhaine étendit la main comme pour l'écartier.

— Retirez-vous, dit-elle impérieusement; vous me manquez de respect.

Il eut un geste humble et soumis.

— Oh! ne le croyez pas! supplia-t-il. C'est, au contraire, la plus haute marque de respect qu'un homme puisse donner à une femme, que de lui dire : « Je vous place dans mon esprit et dans mon cœur au-dessus de toutes les autres, je vous juge la plus digne d'être choisie pour compagne de ma vie. Si vous acceptez de le devenir, je ne désire aucun autre bonheur. »

— Vous perdez votre peine, je vous le répète. Je suis fiancée, Monsieur.

Fiancée! Le coup était rude. En éloignant Pierre de Keranforêt, Reuilly avait cru prudent d'écartier de sa route un obstacle possible : le jeune gentilhomme pouvait être un rival dans la course au bonheur, et il entendait rester le gagnant.

Que ce rival eût atteint le but avant qu'il eût, lui, pris le départ, était une amère déception. L'honneur ne commandait-il pas d'abandonner la tâche entreprise?

Il fut sur le point de se retirer. Mais son cœur lui cria impérieusement qu'il ne pourrait vivre sans

avoir à ses côtés cette admirable créature. Il n'avait pas menti à Typhaine. Tout le bonheur de sa vie était en jeu. Pour le conquérir, il lutterait de toutes ses forces, avec toute son intelligence. Il vaincrait.

Pourtant, il avait peine à se ressaisir.

— Fiancée? répéta-t-il machinalement.

— Je suis fiancée à mon cousin Pierre de Keranforêt, affirma Typhaine avec dignité.

Bernard avait déjà deviné. Il eut la force de jouer l'étonnement.

— M. de Keranforêt! s'exclama-t-il. Est-ce possible? Si M. de Keranforêt avait eu l'espoir de vous épouser, s'il vous avait aimée, eût-il jamais consenti à s'éloigner?

La force de l'argument le frappa, justifia d'un coup à ses propres yeux l'entreprise douteuse. Ce fut avec sincérité qu'il ajouta :

— Si vous l'aviez aimé vous-même, vous ne l'auriez pas laissé partir, ou vous l'auriez suivi?

— Vous m'insultez!

— Moi? Ah! Mademoiselle, combien vous vous méprenez!

D'un geste à la fois doux et autoritaire, il posa sa main sur l'épaule de la jeune fille, la força à se rasseoir et s'assit près d'elle.

— Je désire que vous me compreniez bien, Mademoiselle, dit-il d'un ton redevenu très simple et très doux. Si je vous ai blessée, pardonnez-moi mon emportement. Il n'y a pour vous, en moi, que le plus profond respect, mêlé au plus ardent amour. Je vous offrirai l'existence la plus douce, la plus brillante qu'une femme puisse rêver, car je suis riche, mais la fortune ne m'est rien si je ne puis la partager avec vous. Ce que je veux, c'est votre

affection ; je ne goûterai plus de repos, que je n'aie gagné votre cœur.

Bernard regardait Typhaine. Son instinct lui avait dicté les paroles qui se graveraient en elle : les paroles d'amour qui s'adressaient à son cœur et l'empêcheraient de rougir des calculs ambitieux, qui pouvaient même lui permettre de les ignorer.

La déclaration passionnée de Bernard Reuilly avait moins ému la jeune fille que ces mots qui l'avaient atteinte au cœur comme un coup de couteau : « Si vous l'aviez aimé, vous ne l'auriez pas laissé partir, ou vous l'auriez suivi. » Dans leur brutale franchise, ils définissaient la cause de sa défaite dans la lutte qu'elle avait soutenue avec trop de mollesse, puisqu'elle avait été vaincue.

Elle se répétait mentalement la vérité crue, élargissant à plaisir sa blessure.

Aimait-elle Pierre réellement ? Ne se préférait-elle pas elle-même ? Pourquoi ne l'avait-elle pas suivi ? Pourquoi n'y avait-elle même pas pensé ? Elle ne s'était pas demandé ce que lui coûtait à lui-même la séparation.

Une sorte de désespoir l'envahissait. Elle n'aimait pas ; elle ne savait pas aimer, elle n'était pas digne d'amour.

Elle ne songeait pas à répondre à Bernard Reuilly ; elle oubliait de le repousser. Se méprenant sur son silence, il crut l'avoir ébranlée et jugea meilleur de ne pas pousser plus avant aujourd'hui. Il désirait la victoire ; il ne la voulait pas brutale. Il saurait attendre que le temps travaillât pour lui. La semence jetée en terre germerait.

— Je serais heureux de voir Madame votre tante, dit-il. La rencontrerai-je ce soir à *Keranforêt* ?

— Ma tante ne quitte jamais *Keranforêt*, répondit Typhaine sèchement.

Il s'inclina profondément et s'éloigna.

Une minute plus tard, Typhaine, qui n'avait pas fait un mouvement, entendit le ronronnement de l'auto reprenant sa marche.

Elle s'étendit de son long sur le sable chaud, ensevelit sa tête dans ses bras et sanglota désespérément.

Ah ! pourquoi était-elle seule, terriblement seule pour subir son affreux tourment ? Deux routes s'ouvraient devant elle : la voie dans laquelle elle avait promis de marcher et dont elle envisageait avec terreur les renoncements, sans comprendre le prix de ses joies ; et l'autre, celle de la jouissance, où, parce qu'elle n'en voyait pas les épines, elle souhaitait ardemment porter ses pas.

Qui la soutiendrait dans la lutte douloureuse ? Qui l'aiderait à fixer son choix ?

Typhaine ne sut pas chercher au-dessus d'elle-même la force qui fût venue au secours de sa faiblesse.

Aucun rayon de lumière n'éclairait les ténèbres où elle se débattait.

II

Bernard Reuilly était un homme habile et réfléchi. Ses entreprises étaient soigneusement calculées, et tous les détails en étaient prévus. Pour la conquête de Typhaine de *Keranforêt*, entreprise qui

lui tenait maintenant le plus au cœur, il ne comptait pas prendre moins de peine. Il avait médité son plan d'attaque et avait décidé que sa visite à M^{me} de Keranforêt n'aurait pas un caractère cérémonieux.

Se doutant bien que Typhaine ne soufflerait mot de la rencontre du matin, il ne se présenta au château que le soir, au moment où M^{me} de Keranforêt, ayant besoin d'une heure de délassement, après sa journée laborieuse, se préparait à sortir avec ses nièces pour jouir, sur la grève, de la paix du jour finissant.

La soirée était belle, la température d'une douceur exquise. Prêt à s'enfoncer dans les flots, le soleil pourpre embrasait l'horizon.

La marquise voulut recevoir Bernard Reully au salon. Il se récria; il ne se pardonnerait pas de faire perdre une minute de cette heure parfaite. Si M^{me} de Keranforêt consentait plutôt à lui permettre de l'accompagner, il en serait trop heureux.

Du premier jour, la vieille dame avait éprouvé envers l'industriel une sourde hostilité. Mais, sagement équilibrée, elle avait l'habitude de raisonner ses impressions, et, sincère avec elle-même, elle avait reconnu que rien ne justifiait son antipathie — rien, sauf l'impression que Typhaine avait produite sur le jeune homme et qu'elle avait devinée.

Il était naturel que la beauté de sa nièce eût frappé un étranger, et il n'y avait pas là de quoi faire trembler la tutrice la plus prudente. Mais son cœur maternel allait au delà des limites d'une prudence ordinaire, et M^{me} de Keranforêt savait que le nuage léger recèle parfois l'ouragan. Elle ne voulait pas que l'avenir de son fils risquât d'être assombri.

La requête de Bernard lui déplut; mais était-il possible de refuser une si mince faveur à qui venait en personne apporter des nouvelles de l'absent?

Ce soir, Bernard n'accordait à Typhaine aucune attention particulière; il se tenait aux côtés de la marquise, l'entretenant de Pierre, lui expliquant la tâche dont il l'avait chargé. Il insistait sur le bénéfice que le jeune homme en tirerait pour son expérience et sa formation personnelles. Dans l'avenir, les connaissances acquises lui seraient très précieuses et élargiraient son horizon. Il glissa délicatement sur l'avantage pécuniaire. Puis, lorsque, sur la plage déserte, Claire fut venue s'asseoir près de sa tante, laissant sa sœur, dans un de ses modes mélancoliques, errer à son gré parmi les rocs pour se choisir un siège solitaire, ce fut à Claire que s'adressa sa conversation. Il entretenait la jeune fille de sa randonnée en Bretagne, plein d'une vivacité jeune, communicative.

Claire répondait gaiement.

— Mademoiselle Claire, demanda-t-il, vous connaissez certainement la merveille du Mont Saint-Michel?

— Hélas! non! répondit piteusement Claire. C'est un des désirs de ma vie qui ne sera jamais rempli, sans doute.

Bernard Reuilly rit d'un bon rire ouvert.

— Tu désespères trop vite, enfant, dit M^{me} de Keranforêt, souriante.

— Oui, vraiment, surtout quand il s'agit d'un souhait aussi simple, appuya le jeune homme. Vous doutez-vous que, si le trajet en chemin de fer est long et incommode, il ne faudrait guère plus de deux heures pour vous y rendre en automobile?

— Deux heures ! En automobile ! Oh ! s'exclama Claire avec un accent qui en disait long sur l'ardeur de son désir.

Bernard Reuilly se retourna vers M^{me} de Keranforêt :

— Me permettriez-vous, Madame, de donner à M^{lle} Claire cette satisfaction ? Si vous disposez de votre journée d'enfant et voulez bien l'accompagner, je serai très heureux de vous conduire au Mont.

M^{me} de Keranforêt allait poliment décliner l'offre. Claire, qui avait encore sa simplicité d'enfant, ne lui laissa pas le temps de parler. Elle lui jeta les bras autour du cou et implora :

— Oh ! petite tante chérie, dites oui, je vous en supplie ; je serai si heureuse ! Je vous l'ai dit, c'est un de mes plus ardents désirs. Vous qui aimez tant à me faire plaisir, petite tante, vous ne pouvez pas dire non.

— Je regrette sincèrement d'y être contrainte, ma chérie. Demain, je dois voir Bernutot pour un marché à conclure. Croyez, Monsieur — elle s'était retournée vers Bernard, — que je vous suis très reconnaissante d'avoir songé à faire plaisir à cette enfant.

— Bernutot, demain, tante ? Vous vous trompez certainement. C'est pour après-demain que vous avez pris rendez-vous. C'est moi-même qui l'ai noté sur l'agenda. Ainsi, dites oui, je vous en prie, dites oui, petite tante !

— Dites oui, je vous en prie, Madame, répéta Bernard du ton le plus simple.

M^{me} de Keranforêt eut de beaucoup préféré dire non. Elle ne le pouvait guère sans faire un affront à ce jeune homme qui venait de rendre à son fils

un service éminent. Elle céda, et il fut convenu que la confortable limousine serait devant le perron de *Keranforêt* un peu avant huit heures.

L'attitude de Typhaine envers le visiteur avait été à peine polie. Au grand désappointement de sa sœur, la fantasque jeune fille accueillit avec une extrême froideur ce projet d'excursion. M^{me} de *Keranforêt* ne manqua pas de le remarquer. Elle s'en fût plus inquiétée si Typhaine, depuis ces dernières semaines, ne l'avait habituée à ces sautes d'humeur. Il était assez naturel, d'ailleurs, que l'absence de son fiancé, encore si nouvelle et qu'elle paraissait vivement ressentir, lui rendit odieuse toute distraction.

Si sa tante avait pu pénétrer plus profondément dans l'intimité de sa nièce, elle eût été effrayée du désarroi de son pauvre cœur.

Lorsque Typhaine se retrouva seule dans sa chambre, procédant à sa toilette de nuit, elle fut saisie d'un transport de chagrin.

Elle devinait trop bien le jeu de cet audacieux qui prétendait s'imposer à elle. Cette promenade offerte à sa sœur n'avait été imaginée que pour elle-même. Il avait résolu de l'encercler dans les mailles d'un filet ! Elle briserait les mailles de ce filet, elle resterait libre, libre...

Mais non, déjà elle ne l'était plus : elle était liée à Pierre. Liée à Pierre... Il lui sembla soudain que ce lien qui aurait dû la soutenir s'était relâché, si relâché qu'il existait à peine, qu'il était tombé dans le passé. C'était Pierre, le fiancé, qui était devenu l'étranger.

Cet importun, qu'elle voulait haïr, remplissait sa pensée. Oh ! son devoir ! son devoir ! Allait-elle

oublier son devoir? Elle tomba à genoux, et le cri de la détresse humaine s'échappa de ses lèvres :

— Mon Dieu, ayez pitié de moi!

III

Le lendemain, à l'heure précise, l'auto reluisante, ses cuivres étincelants, s'avavançait rapidement dans l'avenue. Un virage savant l'amena au bas des marches du perron. Bernard Reuilly sauta à terre. Il était bien habillé et élégant dans son costume de touriste. Sa joie intime donnait à son visage, ordinairement froid, un rayonnement de vie et de jeunesse.

De la fenêtre de sa chambre, Claire, prête depuis longtemps, guettait l'arrivée de la voiture. Dès qu'elle distingua, dans la paix environnante, le grondement du moteur, elle bondit dans l'escalier, franchit le vestibule en courant et s'élança sur la terrasse.

Bernard Reuilly était à peine à terre qu'elle se trouva à ses côtés. Toute frémissante de plaisir, elle lui tendit familièrement sa main, un peu abîmée par les soins de la cuisine.

— Oh! je craignais que vous ne fussiez en retard! dit-elle avec pétulance. Je suis prête depuis bientôt une heure. Tante est prête aussi. Il n'y a que cette paresseuse de Typhaine qui va nous faire attendre. On ne devrait pas perdre une minute d'un si beau jour.

Certes, ce n'était pas pour l'amusement de cette

campagnarde plutôt laide, malgré sa ravissante chevelure, que Bernard avait voulu cette promenade. Cependant, sa joie si simple et si franche était communicative, et il répondit avec bonne humeur :

— Ne vous troublez pas, mademoiselle Claire, si mademoiselle votre sœur a décidé de nous faire attendre : nous commanderons au chauffeur de nous conduire un peu plus vite, pour rattraper le temps perdu, et vous aurez le plaisir de vous sentir emportée sur la route comme un bolide. Vous aimez l'auto ?

— Oh ! certainement, je l'aime. Pourtant, ni ma sœur ni moi n'en avons jamais goûté, confia Claire ingénument. Mais je suis sûre que nous l'aimons toutes les deux beaucoup. Je désirais vivement y monter au moins une fois, et Typhaine le désirait tout autant, je crois, bien qu'elle ne l'ait jamais dit. Mais je l'ai déjà vue, quand une belle voiture passait près de nous, nous ensevelissant dans un nuage de poussière et de désagréable fumée, pousser un soupir, un soupir d'envie, je suppose.

M^{me} de Keranforêt survint à point pour interrompre les indiscreètes confidences de Clairette. Elle répondit avec affabilité aux salutations de Bernard, puis, se retournant vers sa nièce :

— Va prévenir ta sœur que nous l'attendons, ma mignonne, dit-elle.

L'avertissement ne fut pas nécessaire. Typhaine se montra sur le seuil du vestibule. Sans hâte, elle traversa la terrasse. Elle était habillée d'une robe simple, de tissu léger, une robe peu coûteuse, mais il n'y avait rien à reprendre au goût qui avait présidé à sa confection. Elle ne sortait pas, sans doute, de chez le grand faiseur, mais la jeune ou-

vrière de la ville voisine, qui venait, à l'entrée des saisons, aider les jeunes châtelaines à préparer leurs toilettes, était intelligente et adroite, et Typhaine savait d'instinct ce qu'il fallait choisir.

D'un coup d'œil, Reuilly se convainquit qu'il pourrait chaperonner avec orgueil cette femme remarquable.

Les yeux ardents de la Bretonne se posèrent un instant, durs et fiers, sur ceux de Bernard, en une sorte de défi. Ce regard lui fut un stimulant : il serait beau de gagner cette âme orgueilleuse.

M^{me} de Keranforêt monta la première; Typhaine prit place près d'elle, s'appuyant avec une nonchalante aisance sur les coussins capitonnés.

Des fleurs fraîches, des roses admirables baignaient dans les cornets. Typhaine comprit l'hommage. Elle n'aurait qu'un mot à dire, et une voiture plus riche encore que celle-ci serait à elle. Elle revoyait le misérable équipage de *Keranforêt*, la calèche aux coussins éventrés, aux ressorts criards, rongés d'usure, que le cheval trop vieux n'avait plus la force de traîner. Le contraste faisait flotter sur ses lèvres un sourire amer; c'était ici, vraiment, qu'elle était chez elle. Le contraste frappa également Clairette qui émit tout haut les réflexions qu'il lui procurait.

— Tante, dit-elle en riant, je voudrais que Pierre fit fortune en Amérique pour qu'à son retour il pût vous offrir, à vous et à Typhaine, une auto comme celle-ci. Ne serait-ce pas très agréable d'aller en cet équipage à la messe, au bourg, les dimanches, et n'y ferions-nous pas bonne figure?

Les sourcils de Typhaine se contractèrent; une

ardente rougeur envahit son visage : elle devinaît que Bernard Reuilly la regardait.

— Bah ! répliqua M^{me} de Keranforêt sur le même ton enjoué, ce serait très agréable, sans doute, mais nous aurions beaucoup moins de mérite. Et il est meilleur de ne pas envier ce que l'on sait ne pouvoir obtenir.

Typhaine fut blessée. Son éternement la rendait susceptible. Sa tante avait lu ses pensées et lui donnait une leçon.

— On fait rarement fortune en un an, même en Amérique, mademoiselle Claire, remarqua l'industriel. Pour combler vos désirs, il faudrait que M. de Keranforêt consentît à demeurer loin de vous pendant plusieurs années.

L'irritation de Typhaine s'accrut ; c'était pour elle aussi que parlait cet étranger.

— Oh ! vous savez, je plaisantais. J'aime beaucoup mieux que mon cousin revienne, et Typhaine..

Le regard de sa sœur l'arrêta net. Claire comprit qu'elle avait failli commettre une indiscretion. Ce n'était pas à elle d'annoncer à un étranger, fût-il aussi aimable que M. Reuilly, leurs projets de famille.

L'industriel avait fait découvrir la voiture pour que l'on pût jouir de la vue de la route, si variée et si pittoresque dans cette région.

Claire ne ménageait pas les exclamations admiratives, et Bernard lui donnait la réplique.

C'était entre eux un assaut de jeunesse et de gaieté ; le jeune homme se montrait simple et naturel, parlant avec un respect attendri de son père intègre et ferme, avec une tendresse vraie de sa mère, si fine et si douce, et de sa jeune sœur Mona :

— Je voudrais que vous la connaissiez, mademoiselle Claire, disait-il; votre rire perlé me rappelle son rire; du premier jour, elle vous aimerait, et je crois que vous l'aimeriez aussi.

Claire fut conquise, et M^{me} de Keranforêt se reprocha ses préventions.

La visite de la Merveille du Mont fut un enchantement. Typhaine elle-même, en dépit de ses dispositions hostiles, se laissa prendre au charme. Elle était jeune, après tout, et sensible à l'art et à la beauté. Malgré elle, elle rejeta comme un manteau trop lourd la préoccupation torturante et se livra au plaisir de l'heure présente.

Bernard, qui, tout en s'occupant de Claire, ne cessait de l'observer, nota ce changement et en tira un heureux augure. Il l'avait escompté, d'ailleurs, et se garda d'en prendre avantage. Pas une fois, pendant l'exquis déjeuner à l'hôtel — il avait insisté pour que M^{me} de Keranforêt s'en remît à lui pour le commander, — il ne s'adressa directement à la jeune fille, sans que cette abstention eût rien d'affecté. La promenade avait été organisée pour Claire; c'était à Claire qu'il en faisait les honneurs, et c'est à elle qu'il proposa :

— Si vous consentiez à vous arracher d'ici une heure plus tôt, nous pourrions, au retour, nous arrêter à Dinard. Là encore, mademoiselle Claire, vous serez ravie.

Claire secoua la tête :

— Après ce que j'ai vu, je ne crois pas, dit-elle. Je ne verrai plus jamais rien d'aussi beau. Mais, comme cette occasion ne se retrouvera pas, je veux connaître tout ce qu'il est possible. Nous passerons par Dinard, n'est-ce pas, petite tante ?

M^{me} de Keranforêt n'avait à émettre aucune objection que celle dictée par la discrétion. Bernard Reuilly en triompha sans peine.

Du premier instant, cette visite à Dinard avait fait partie de son programme. Typhaine y prendrait un aperçu de la vie élégante qu'il souhaitait lui offrir. A cette époque de l'année, la plage était déjà très fréquentée. La belle recluse de *Keranforêt* emporterait dans sa solitude la vision du luxe des femmes, de l'empressement des hommes autour d'elles. L'envie naîtrait, la disposerait en sa faveur.

Quand les excursionnistes descendirent encore une fois de l'auto, c'était l'heure élégante de la station balnéaire. Ce fut aux côtés de Typhaine que Bernard traversa la plage. Sur le passage de ce beau couple, des regards interrogateurs se levaient. L'attention des groupes était attirée. La beauté de Typhaine, son port superbe faisaient sensation. La jeune fille s'en rendait compte, en éprouvait une jouissance d'orgueil.

Pendant que les hommes la suivaient de leurs regards d'admiration vraie, elle, elle regardait les femmes. Elle détaillait leurs toilettes, si différentes de la sienne; l'éclat des diamants qui étincelaient à leurs doigts ou à leurs oreilles la fascinait.

Elle ne vit pas la mer ni le charmant paysage. Pendant cette heure, elle vécut en rêve, ne prêtant nulle attention aux propos de l'homme qui marchait près d'elle.

Ce fut pourtant Claire qui eut le plus de peine à abandonner ce théâtre mondain. Trop candide pour soupçonner le piège tendu sous les pas de sa sœur, elle eût aimé prolonger indéfiniment cette journée, point lumineux dans sa vie monotone.

Le soir, M^{me} de Keranforêt retint Bernard à dîner. Typhaine était retombée dans sa morne apathie. Pour compenser l'irritante froideur de sa sœur, son ingratitude, Claire multiplia ses chaleureux remerciements, et leur sincérité était si entière que la reconnaissance de cette aimable jeune fille eût suffi à payer Bernard.

Il avait d'autres raisons de contentement intime. Son don de double vue lui montrait ce qui se passait dans l'âme de Typhaine. Il devinait que la vision magique de l'heure passée sur la plage de Dinard la hanterait toujours.

En nattant, le soir, sa chevelure pesante, la belle jeune fille retrouvait le goût du plaisir qu'elle avait éprouvé. Le triomphe d'aujourd'hui excitait l'envie d'autres triomphes. Le cadre entrevu était tel qu'elle avait rêvé le cadre de sa vie.

Dans ses veines, le poison commençait de s'infiltrer.

IV

Le soir, pendant le dîner, Bernard Reuilly annonça son intention de retourner à Paris dès le lendemain. Il prit congé, ne comptant pas, dit-il, sur le loisir de se présenter au château avant son départ.

En se réveillant le matin, un peu plus tard que de coutume, Typhaine éprouva une impression de soulagement. Cet homme dont elle avait peine, lorsqu'il était présent, à secouer la domination, se trouvait de nouveau écarté de sa route. Tant mieux si,

au milieu d'autres femmes plus élégantes, il l'oubliait. Elle n'aurait plus de tourment du choix entre ses goûts et la promesse qui la liait. Dans le cadre paisible et familial, elle ne penserait plus qu'à Pierre.

Elle procéda rapidement à une toilette sommaire et sortit pour son bain matinal.

Rafrâchie par le contact de l'eau salée et sentant dans ses veines une vigueur nouvelle, elle était sortie, les pieds encore nus, de la petite cabane de planches. Ses cheveux, dénoués pour qu'ils séchassent plus vite au soleil, inondaient ses épaules, les enveloppaient d'un riche manteau doré.

Un bruit de pas sur le sable la fit se retourner brusquement.

Bernard Reuilly était près d'elle.

Un éclair de colère alluma ses yeux, mais le jeune homme ne lui laissa pas le temps de parler.

— Typhaine, commença-t-il, j'avais l'intention de partir ce matin : je n'ai pu m'éloigner ; il me fallait vous répéter ce que je vous ai dit ici même. Je vous aime d'un amour qu'aucun amour ne saurait égaler.

« En retour, ne me donnerez-vous pas le vôtre ? »

— Jamais !

La voix était rauque, mais ferme.

— Typhaine, je vous supplie. Je ne pourrai renoncer à vous. Étudiez mieux votre cœur. Il est fait pour répondre à un amour comme le mien. La vie que je vous offre, c'est celle pour laquelle vous avez été créée, la seule qui soit digne de vous. Vous condamner à une vie triste et mesquine, c'est méconnaître les dons magnifiques que vous avez reçus. En avez-vous le droit ? Vous ont-ils

été donnés pour rester ensevelis sous le boisseau?

Typhaine eut un geste de protestation, mais ne prononça pas une parole. Confusément, elle sentait qu'écouter ces propos, c'était tendre ses mains pour qu'elles fussent liées; mais sa volonté lui échappait. Le breuvage de louanges que cet homme lui versait était doux à boire. Elle savait que c'était du poison...; elle n'en pouvait détourner ses lèvres.

— Dites un mot, Typhaine, continua le tentateur, dites-moi le mot que j'attends. Je vous supplie de me répondre; promettez-moi d'être ma femme. Dites-moi que vous le voulez bien, Typhaine.

Elle restait toujours muette. Un peu de sueur mouillait le front de Bernard, et sa voix avait pris une intonation singulièrement douce et anxieuse.

Il s'inclina plus bas vers elle.

— Typhaine, Typhaine, murmura-t-il, je vous supplie, ne me désespérez pas... Je vous aime, je vous aime de toute mon âme... Ce que vous me commanderez, je le ferai... Pourtant, ne me dites pas de m'éloigner... Je vous aime, Typhaine.

Ah! pourquoi s'adressait-il maintenant à son cœur, à ce pauvre cœur qui battait désordonnément, qui battait si fort qu'elle n'entendait plus que ses palpitations contre sa poitrine.

Il lui prit la main. Brusquement, elle essaya de la dégager, mais il la tenait fermement et ne la laissa pas aller.

Deux larmes coulèrent sur les joues de Typhaine.

Ces larmes le rendirent fou. Son cœur se souleva de passion. Il se pencha sur elle; ses lèvres effleurèrent ses cheveux.

— Ma fiancée! dit-il dans un souffle.

Avec un sursaut, Typhaine se dégagea.

— Non, non, protesta-t-elle avec véhémence; retirez-vous, monsieur Reully; vous savez bien que je ne suis pas libre.

— Vous êtes libre, complètement libre, affirmait-il avec force, emporté par son ardeur. C'est quand on vous a liée que vous ne l'étiez pas. Vous ne vous connaissiez pas vous-même. C'est votre devoir de vous reprendre. Vous ne pouvez sacrifier votre vie; ce serait d'ailleurs sacrifier en même temps celle d'un autre qui ne tarderait pas à s'apercevoir que votre âme lui échappe. De lui, je ne suis pas jaloux; je sais qu'en croyant l'aimer vous vous faites illusion. Oh! ne vous récriez pas!

Typhaine avait murmuré une protestation.

— Si vous l'aviez aimé, il vous eût emportée dans ses bras... Si vous connaissiez la force de ma tendresse, Typhaine! Dites-moi que vous m'aimez, faites-moi une promesse.

— Je ne puis pas.

--- Vous le pouvez si vous voulez.

— Je ne veux pas.

--- Vous n'êtes pas sincère avec vous-même, Typhaine.

Elle baissa la tête, et il reprit avec confiance :

— Il me faut rentrer à Paris ce soir. Dans quatre jours, à moins que, d'ici là, vous ne m'en fassiez la défense formelle, je reviendrai demander votre main à votre tante, Typhaine; vous ne me repousserez pas. Avant un mois, nous pouvons être mariés. Bien que le délai soit court, le cadre où je souhaite vous placer sera prêt.

Il souleva sa main inerte, la porta à ses lèvres.

Un instant plus tard, il était parti; Typhaine regardait devant elle; elle ne détourna pas la tête.

Un appel derrière elle la fit tressaillir violemment :

— Que fais-tu ici depuis si longtemps, Typhaine? interrogeait la voix cristalline de Claire. Ne penses-tu pas rentrer bientôt? Tu n'as pas déjeuné, et personne ne t'a vue encore. Oh! que tu es pâle! Es-tu malade ou fatiguée de la promenade d'hier?

— Je ne suis pas malade. L'eau était froide; j'ai besoin de me réchauffer au soleil.

— Le soleil n'est guère chaud encore. Il eût mieux valu te réchauffer en marchant. Rechauffe-toi bien vite, et viens.

Typhaine enfila ses bas, chaussa ses pantoufles, puis, tordant ses cheveux encore flottants, les releva au-dessus de sa nuque.

Claire continuait de jaboter :

— Quelle délicieuse journée, hier, n'est-ce pas, Typhaine? J'en ai rêvé toute la nuit. M. Reuilly est très aimable. Ne trouves-tu pas qu'il est très gentil?

— Très aimable, en vérité, marmotta Typhaine entre ses dents.

— J'aimerais bien qu'il revînt à *Keranforêt*. Peut-être nous offrirait-il une nouvelle excursion.

— Il reviendra, affirma Typhaine d'un ton âpre.

Claire regarda sa sœur avec un vif étonnement.

— Il t'a dit qu'il reviendrait?

Typhaine mâchait la tige d'une fleur sauvage cueillie au passage. Elle haussa les épaules et ne répondit pas.

Typhaine était bien excusable d'être maussade. L'absence de Pierre expliquait tout. C'était à Claire de ne pas se moutrer importune.

Les deux sœurs marchèrent en silence jusqu'au château.

Dès qu'elles y furent, Typhaine gagna sa chambre, malgré les objurgations de sa sœur qui voulait qu'elle déjeunât immédiatement. Elle avait besoin de se ressaisir, de réfléchir. Elle voulait repasser dans son esprit tout ce que lui avait dit Bernard Reully et discuter avec elle-même la vue nouvelle qu'il lui avait montrée de son devoir.

C'était jouer avec le feu. La cause du séducteur n'était pas loin d'être gagnée.



Un nouvel appel de Claire l'arracha brusquement à ses méditations. Pendant qu'elle était à la plage, le facteur était venu et avait apporté des lettres de Pierre. Il y en avait pour toutes : pour sa mère, pour sa fiancée, même pour Claire, qui ne se possédait pas de joie de n'avoir pas été oubliée et clamait sa satisfaction, mais ne put retenir une moue de dépit quand sa sœur, ayant parcouru des yeux la missive qui lui était destinée, en replia les feuillets et les emporta pour les lire seule.

C'était la seconde fois que Pierre écrivait depuis son départ. Pendant les derniers jours passés à *Keranforêt*, intimidé par l'attitude renfermée de Typhaine, il s'était montré lui-même peu communicatif. Dans sa première lettre, il avait doucement laissé parler son cœur.

Aujourd'hui encore, il exprimait les sentiments

les plus tendres. La tristesse que lui causait l'éloignement, il la gardait pour lui seul. A quoi bon augmenter de l'aveu de sa peine le chagrin de celles qui l'aimaient? Il était plus viril de relever leur courage.

La vie extrêmement active à laquelle il devait se livrer, les affaires auxquelles il allait être initié lui plaisaient. Le temps passerait.

Typhaine, prévenue, ne comprit pas la délicatesse qui avait retenu la plume de son fiancé. Le dard empoisonné des paroles de Bernard Reuilly : « S'il vous eût aimée, il ne serait pas parti », était resté dans la plaie.

Pierre ne se plaignait pas. Il ne l'aimait pas autant qu'elle avait cru. Le temps passerait, disait-il. Pour elle, les jours de cette existence morne comptaient comme des années.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle tenait toujours dans ses mains les feuillets froissés, mais la pensée de « l'autre » la hantait, de celui qui apportait, avec son amour, sincère aussi et ardent, la jouissance et la richesse..., peut-être le bonheur.

— Je rendrais Pierre malheureux, dit-elle amèrement, se souvenant des paroles de Bernard. Je ne puis changer mon sang. Je suis la descendante de ces Keranforêt que dévorait l'amour du plaisir. Ce sont eux qui protestent contre mon choix.

Ils protestaient sans doute et voulaient lui en imposer un nouveau. Leur tyrannie se faisait durement sentir. Faible, irrésolue, Typhaine remit chaque jour au lendemain la tâche difficile d'écrire à Bernard Reuilly la lettre qui lui signifierait clairement sa volonté de ne plus le revoir.

Plus d'une fois elle fut sur le point de se jeter

dans les bras de sa mère adoptive, de tout lui confesser.

Mais cette mère adoptive était la mère de Pierre. L'aveu de Typhaine, ses hésitations seraient pour elle une blessure. Typhaine, par délicatesse, recula.

La veille du jour fixé, elle s'aperçut avec terreur que l'heure d'écrire était passée. Il ne lui restait plus qu'à subir son destin.

Bernard Reuilly tint strictement parole. L'après-midi du quatrième jour, son auto courait dans l'avenue de *Keranforêt*.

De sa fenêtre, Typhaine la vit s'avancer. Elle éprouva à la fois de l'épouvante et du soulagement. Aujourd'hui, tout serait consommé.

De l'auto, Bernard la vit, la salua.

C'était de bon augure qu'elle fût là. Il crut qu'elle guettait sa venue et jugea la partie gagnée. Il avait tant craint de la perdre!

Une joie intense l'inonda qui lui donna plus de force et d'assurance pour l'assaut définitif.

Typhaine de *Keranforêt* était majeure; orpheline, elle ne dépendait que d'elle-même. Mais les convenances imposaient que la demande en mariage fût d'abord présentée à la parente qui l'avait élevée et lui donnait l'asile de son toit, avec la protection de sa tendresse.

Dure nécessité que celle de demander à cette mère la sanction de l'affront fait à son fils. Bernard était assez délicat pour sentir toute la difficulté de la tâche, mais il était trop épris pour reculer. Il ne lui avait pas été fait part des engagements entre Pierre de *Keranforêt* et sa cousine. Il se félicitait de cette omission qui laissait possible sa requête.

Il ne fit cette fois aucune difficulté de se laisser introduire au salon par Claire qui, l'ayant reconnu, s'était amicalement avancée à sa rencontre.

Mais le visiteur ne paraissait pas d'humeur aussi agréable que le jour du voyage au Mont. Après avoir salué courtoisement la jeune fille, il lui demanda tout de suite :

— Voulez-vous avoir l'obligeance d'avertir Madame votre tante de ma visite, mademoiselle Claire, et de lui demander si elle veut bien m'accorder quelques moments d'entretien?

— Je vais la chercher, dit Claire, interloquée du ton grave.

Son esprit sauta à cette conclusion que quelque malheur était arrivé à Pierre et que l'industriel venait l'annoncer. Mais elle se ravisa aussitôt. Elle avait remarqué les gants neufs du visiteur et sa tenue de ville très soignée. Bernard portait ordinairement un costume de sport. Une nuance dans sa contenance, aujourd'hui, exprimait la solennité plus que la tristesse. Quel était donc le but de sa visite? Bah! ce n'était pas son affaire; elle n'était chargée que d'avertir sa tante qu'elle ne savait où chercher, ce qui était jouer de malheur, puisqu'elle la quittait si peu, toujours prête à mettre ses mains ou ses jambes à son service.

Cinq minutes plus tard, la marquise rejoignait son visiteur au salon. Du premier coup d'œil, elle comprit, comme Claire, que ce n'était pas une simple visite de passant ou d'affaires; la visite avait un autre but. Plus perspicace que sa nièce, elle le devina sur-le-champ.

Bernard Reuilly ne se perdit pas en circonlocutions inutiles.

— Madame, dit-il d'un ton simple, je me présente aujourd'hui pour solliciter de vous et de mademoiselle votre nièce le bonheur de ma vie entière. Je viens vous demander de m'accorder sa main. Permettez-moi, Madame, de vous exposer ma situation et de vous parler de ma famille.

M^{me} de Keranforêt essaya de l'interrompre; volontairement, il n'y prit pas garde et continua, très ému, son discours soigneusement médité. Il parla sans enflure de sa famille, de son origine honorable, ne disant rien qui ne fût rigoureusement vrai :

— A part quelques parents éloignés, occupant dans la société une bonne position, je n'ai plus qu'une jeune sœur restée comme demoiselle pensionnaire, depuis qu'elle a terminé ses études, dans le couvent où elle a été élevée. Elle possède de mes parents une fortune personnelle à laquelle je compte ajouter moi-même une somme importante, en rapport avec ma propre fortune, qui est considérable. Il va de soi que j'ai l'intention, en me mariant, de constituer à ma femme une indépendance personnelle.

— Monsieur, put enfin placer la marquise, votre proposition est fort honorable pour ma nièce, mais elle vient trop tard. Ma nièce est déjà fiancée à mon fils, et le mariage aura lieu dès le retour de celui-ci.

Bernard se leva et s'inclina :

— Madame, il ne me resterait qu'à me retirer, si je ne gardais une lueur d'espoir. J'ai attaché à ce projet un trop grand prix pour ne pas essayer de gagner ma cause. Je demande à la plaider moi-même près de M^{lle} de Keranforêt. Voulez-vous me le permettre?

— Ma nièce vous répétera ce que je viens de

vous dire, Monsieur, répliqua froidement la châtelaine.

— J'accepterai mon arrêt de ses lèvres, Madame. Je ne puis l'accepter que d'elle seule.

La voix, en restant très respectueuse, très douce, annonçait une ferme résolution.

La marquise comprit qu'elle devait céder.

— Je vais parler à ma nièce, Monsieur. C'est elle qui décidera si elle doit vous voir.

M^{me} de Keranforêt monta à la chambre de Typhaine. Elle rencontra sa nièce sur le seuil. Elle était extrêmement pâle, et ses yeux exprimaient une sorte d'égarement.

La tante en fut épouvantée. Si, à ce moment, elle avait ouvert ses bras, Typhaine y fût tombée. Mais son saisissement figea son attitude, et Typhaine demeura clouée sur place. Une sorte de désespoir lui dicta sa résolution. Elle n'avait plus de courage pour lutter, pour souffrir. Il fallait en finir.

— M. Reuilly est au salon, Typhaine; il demande à te voir, dit M^{me} de Keranforêt d'une voix tremblante, mais sans inflexion de tendresse.

Typhaine essaya de raffermir la sienne.

— Je descends le recevoir, tante.

— Tu sais pourquoi il vient?

— Je sais.

— Veux-tu que je reste à tes côtés, Typhaine?

— Permettez-moi de le recevoir seule quelques instants.

— Tu n'oublieras pas ce que tu as promis à Pierre...

— Pierre est parti, murmura sourdement Typhaine.

M^{me} de Keranforêt demeura pétrifiée.

— Oh! mon Dieu! gémit-elle, est-ce possible?

Une demi-heure plus tard, Bernard Reuilly quittait le château, sans avoir revu la marquise. Typhaine l'avait voulu ainsi.

Quand le bruit de l'auto l'eut avertie de son départ, M^{me} de Keranforêt entra au salon. Typhaine y était encore, le front appuyé sur la vitre de la fenêtre. Elle se retourna vers sa tante et fit un pas au-devant d'elle.

— Je suis fiancée à M. Reuilly, balbutia-t-elle en montrant, à l'annulaire de sa main gauche, la magnifique bague qui remplaçait le modeste anneau offert par Pierre. Je lui ai promis de l'épouser dans quinze jours. Pardonnez-moi, tante.

Elle tendait ses bras suppliants. Ceux de M^{me} de Keranforêt demeurèrent le long de son corps.

VI

L'infidélité de Typhaine avait frappé M^{me} de Keranforêt d'un coup écrasant.

Si elle eût fait appel au cœur de sa nièce, à sa loyauté, à la reconnaissance qu'elle lui devait à elle-même pour les soins prodigués à son enfance et à sa jeunesse, elle eût sans doute obtenu gain de cause. Typhaine, ardente et passionnée, eût cédé à un élan de cœur. Mais qui pouvait affirmer que, plus tard, dans les moments pénibles inévitables, elle n'éprouverait aucun regret? Il était impossible

à une mère d'établir le bonheur de son fils sur une base aussi chancelante.

La marquise ne combattit donc pas les nouveaux projets de sa nièce; mais elle ne put se résoudre à accorder le pardon sollicité. Sa fierté l'aida à se redresser. Il ne fallait pas que le scandale rejaillît sur le nom de Keranforêt; le monde ne connaîtrait rien du drame intime. L'isolement auquel la pauvreté avait contraint la noble famille avait, du moins, cet avantage que peu connaissaient les projets formés. Le mariage de Typhaine serait célébré à *Keranforêt*, sans apparat, mais suivant toutes les convenances.

Le jour même, Typhaine quitterait la maison. Une fois qu'elle en aurait franchi le seuil, les portes lui en seraient inexorablement fermées. Celui pour lequel elle reniait ses premières affections serait reçu une seule fois, le jour du mariage, puisque c'était indispensable. Typhaine avait choisi librement; la place au foyer appartenait de droit à Pierre; il ne fallait pas, quand il y rentrerait, qu'il risquât d'y coudoyer un intrus.

Claire avait intercédé pour sa sœur. M^{me} de Keranforêt avait inflexiblement maintenu sa décision.

Claire était douloureusement frappée dans sa tendresse. La déloyauté lui faisait horreur. Était-il possible que Typhaine, sa belle Typhaine, la sœur qu'elle avait aimée sans avoir jamais songé à la juger, fût capable de parjure! Son affection lui cherchait des excuses. Ce n'était pas elle la coupable: c'était l'étranger, ce malfaiteur qui s'était présenté en ami et avait ensorcelé sa sœur; car il fallait que Typhaine fût sous l'empire d'un malé-

fice pour s'entêter dans son erreur. Si Pierre était averti, peut-être pourrait-il revenir à temps pour dissiper le charme.

Claire communiqua cette pensée à sa tante. Mais celle-ci secoua la tête. Une lettre arriverait trop tard, et un câblogramme ne pourrait fournir qu'une explication insuffisante. Et, en supposant que le message déterminât Pierre à partir sur l'heure et qu'il arrivât la veille du mariage, Typhaine renoncerait-elle à ses projets? Et lui, Pierre, légitimement blessé, voudrait-il le lui demander?

La quinzaine qui précéda le mariage fut pénible pour tous. M^{me} de Keranforêt, secondée par Claire, s'occupa courageusement des préparatifs. Voulant accomplir jusqu'au bout son devoir, elle essaya d'oublier, pendant ces quelques jours, qu'elle était la mère du fiancé trahi.

En dépit du mirage de l'avenir brillant, Typhaine était vivement affectée de la souffrance qu'elle infligeait aux siens. Les rapports quotidiens lui pesaient lourdement! Elle s'y soustrayait le plus possible. Souvent, dès le matin, elle quittait la maison et passait sur la grève déserte la plus grande partie de son temps. Son allure était parfois celle d'une démente.

Tous les jours, le facteur apportait une lettre pour elle. Elle l'emportait, et personne n'avait connaissance de son contenu.

Claire, brisée de chagrin, n'osait plus rien lui demander.

Bernard était trop ardemment épris pour n'avoir pas voulu revoir sa fiancée. Pour une heure à passer avec elle, il bravait la fatigue du voyage. Les portes du château lui étant closes, c'est au bord de

la mer qu'il rencontrait Typhaine, ou sur la lande, riche de la seule poésie de ses fleurs.

Sa fortune avait servi d'appât. Maintenant, sûr de posséder la femme, il voulait gagner son cœur. Il ne parlait plus de sa richesse; il n'entretenait Typhaine que de son amour, se répandant en expressions passionnées, essayant d'animer cette belle divinité qui s'abandonnait si peu.

Une seule fois, la veille du mariage, Typhaine parut se livrer davantage. Laisant son fiancé prendre dans les siennes ses belles mains froides, elle posa sa tête sur son épaule et fondit en larmes.

Quand ses pleurs s'apaisèrent, Typhaine releva la tête.

— Bernard, dit-elle, en échange de tout ce que je vous sacrifie, me donnerez-vous tout ce que vous m'avez promis?

— Tout, tout, bien-aimée, et au delà.

Il avait répondu avec une apparente ardeur. En réalité, les paroles de Typhaine lui avaient causé une torture morale si intense qu'il en sentit le contre-coup physique, comme si une main brutale lui avait serré le cœur.

Quel était le sens de cette étrange question? Que regrettait-elle de ce qu'elle quittait pour le suivre? Et que lui demandait-elle réellement: son cœur, son amour, ou les médiocres jouissances de l'argent?

Le doute qui lui gâtait toute joie revint plus poignant. Typhaine ne l'aimait pas. Elle n'avait en vue que la réalisation des promesses de luxe et de plaisir par lesquelles il l'avait conquise. C'était l'orgueil et la convoitise, non l'amour, qui la poussaient dans ses bras.

Dans sa vie d'homme d'affaires, Reuilly s'était

gardé les mains scrupuleusement nettes; il n'avait jamais transgressé, même légèrement, les lois de la probité.

Mais, pour obéir à la voix de ses passions, il avait étouffé celle de sa conscience, en écartant de sa route l'homme qui le gênait.

« Bien d'autrui tu ne prendras. » Il avait dérobé à Pierre de Keranforêt, en apparence son obligé, un bien plus précieux que l'or. Avant d'avoir joui de ce bien dérobé, la punition commençait. Sa victoire le laissait honteux et jaloux. Il s'était juré de boire à pleines lèvres à la coupe du bonheur; il avait lui-même préparé le breuvage. Ce breuvage était empoisonné.

TROISIÈME PARTIE



Dans un boudoir orné de meubles Louis XVI authentiques et du goût le plus pur, sur une bergère de soie de nuance tendre semée de bouquets de roses, une jeune femme est à demi étendue, extrêmement élégante dans sa somptueuse robe d'intérieur garnie de dentelles qui s'harmonisent merveilleusement avec sa peau d'une blancheur de neige et mettent en valeur sa magnifique chevelure rousse. Près d'elle gît un livre dont elle a abandonné la lecture.

Il y a un an aujourd'hui que Typhaine de Keranforêt est devenue M^{me} Bernard Reuilly. Cet anniversaire de son mariage fait passer devant son esprit la vision de ce jour.

L'évocation des souvenirs entraîne une revue de l'année qui vient de s'écouler — non pas un examen de conscience : depuis longtemps, Typhaine préfère ne pas interroger sa conscience, mais le défilé des événements journaliers, leur critique, l'analyse de son existence nouvelle.

Son mari l'a comblée autant qu'il l'avait promis. Le soir de son mariage, il l'a amenée à Paris, dans ce charmant hôtel de l'avenue Henri-Martin, dont

l'ameublement a été entièrement composé pour elle.

Bernard n'a pas voulu suivre la mode du voyage de noces; cet usage lui semble ridicule et dénué de sens; la fleur est plus belle quand la plante jette ses premières racines à la place où elle doit s'épanouir. C'est dans la demeure préparée avec tant de soins que Typhaine doit connaître l'amour, pour que cette demeure lui soit plus chère. Combien la jeune Bretonne sera plus pénétrée du charme de ce « home », dont elle doit être la souveraine, qu'elle ne le serait du luxe des hôtels les plus fastueux dont elle n'emprunterait qu'en passant le confort.

Depuis son mariage, Bernard Reuilly a employé toute sa force de volonté à refouler jusqu'au fond de son âme le doute qui s'est élevé en lui sur sa propre loyauté. Il a raisonné ce doute comme il raisonne ses actions, et, l'ayant discuté, pesé, il l'a jugé sans fondement sérieux. Il n'a pas trahi la justice. C'est avant de savoir qu'il était un rival qu'il a fait à Pierre de Keranforêt une offre magnifique. Le gentilhomme était complètement libre de la refuser. Il l'a acceptée de plein gré.

Typhaine était également libre de son choix; elle n'a agi sous l'empire d'aucune contrainte. Il a légitimement conquis la femme aimée. Il peut jouir de sa conquête.

Il en a joui pleinement, donnant son amour sans mesure.

Typhaine se souvient des premiers jours de son mariage. Pour paraître répondre à la tendresse passionnée de Bernard, il lui a fallu se faire violence.

Bernard l'aimait, il l'aime encore. Que lui reproche-t-elle donc ?

Sous la tendresse dont il l'enveloppe, elle n'a pas tardé à découvrir qu'il s'aime d'abord lui-même. En l'épousant, il a recherché sa propre satisfaction, celle de sa passion et de son orgueil. Si une bonne éducation a poli ses formes, son caractère s'est affirmé autoritaire. Bernard est le plus courtois des maris, mais il est le maître. S'il accède à tous les désirs de sa femme, c'est que, délibérément, il veut qu'il en soit ainsi.

L'estime et l'affection n'ont pas été la pierre de fondement de leur choix réciproque, le dévouement n'est pas venu étayer l'édifice; il manque de solidité.

Typhaine juge, en la diminuant, la valeur de son mari et pèse la qualité de son âme. Elle a connu une âme plus noble, un cœur plus désintéressé.

Un souvenir se dresse entre elle et lui, un souvenir qui la rend distante et apathique. Puis, se ressouvenant de son devoir, elle essaye de réagir et de montrer plus de tendresse. Mais, en réalité, elle n'aime pas, et elle sait que Bernard ne peut s'y tromper. Un fossé se creuse entre elle et lui.

La richesse la rend-elle plus heureuse ? Rien de cette existence si différente de celle qu'elle a menée jusqu'alors ne l'a étonnée. Elle est entrée de plain-pied dans cette vie qu'elle pressentait. Il semble qu'elle n'ait jamais vécu hors de ce cadre élégant. Ses toilettes somptueuses lui ont moins pesé aux épaules que les robes de toile ou de tissu trop mince de son adolescence et de sa jeunesse. Ses yeux

semblent avoir toujours été habitués à l'éclat des diamants.

De se trouver transplantée dans ce milieu lui avait été, elle doit le reconnaître, une très vive jouissance. Mais, cette satisfaction, elle la paye de nombreux tracasseries journalières. Sa maison est bien montée, un nombreux personnel est à ses ordres.

Mieux servie qu'à *Keranforêt*, elle est, en réalité, beaucoup moins libre de son temps et d'elle-même. La tâche d'une maîtresse de maison remplissant sérieusement son rôle — et son mari, méthodique et ordonné, entendait que ce rôle fût sérieusement rempli — est d'autant plus difficile qu'il faut gouverner plus de domestiques.

En réalité, ses devoirs ne lui étaient pas à charge; ses aptitudes y trouvaient leur emploi, et ses goûts de domination une satisfaction.

C'est d'une rançon plus lourde qu'elle payait son luxe. Issue d'un sang orgueilleux, elle était fière, et maintenant qu'elle apportait à se juger la même rigueur dont elle usait envers Bernard, tout, autour d'elle, lui criait : « Vendue! Tu t'es vendue! » Une rougeur intense montait à son front, envahissait ses joues. Et parfois des idées de fuite la hantaient.

Elle avait souhaité voir le monde, et Bernard l'y avait conduite. Elle y avait goûté des triomphes qui l'avaient enivrée et avaient flatté l'orgueil de son mari. Elle avait reçu des hommages. Puis, avec son goût d'analyse, elle les avait passés au crible de sa critique. Sachant qu'ils s'adressaient à son corps — qui, dans tous ceux qui s'empressaient à lui prodiguer des louanges, accordait une pensée à

son âme? — elle en avait vite éprouvé du dégoût. Son éducation la tenait à l'abri de certaines déchéances.

Non, le bonheur n'a pas répondu à son impérieux appel. Elle n'en a saisi dans ses mains avides que les apparences.

La légende n'est donc pas menteuse? Le philtre mystérieux de la fontaine d'amour, partagé avec Pierre, s'est, dans ses veines, changé en poison.

Toute sa vie sera ainsi désenchantée.

Au milieu du monde dont elle est devenue l'esclave, en même temps que l'ornement, elle vivra plus solitaire que dans le désert de *Keranforêt*.

Un point lumineux, peut-être : des espérances, encore toutes nouvelles, de maternité. Mais non, là encore elle ne peut entrevoir qu'une douloureuse déception. Elle qui n'a pas su gouverner son âme ne sera pas capable d'en former, d'en guider une autre. Bernard ne saura pas mieux. Heureux si cet enfant ne devient point entre eux un sujet de discorde!

Un ardent désir la saisit de se retrouver dans la pure atmosphère de *Keranforêt*, de retrouver celles qu'elle a quittées — moins sa tante, dont elle redoute le regard plein de reproches, que Claire, si douce, si simple, si admirablement dévouée.

Et lui, Pierre, l'ancien fiancé? Ah! c'est lui surtout qu'elle voudrait revoir! Que pense-t-il d'elle? Lui a-t-il pardonné son abandon? L'aime-t-il encore? A-t-il beaucoup souffert de sa trahison? Il ne lui a pas écrit une seule fois, une seule ligne. Elle eût préféré ses reproches à ce silence méprisant. Si elle le revoyait, ne fût-ce qu'un instant, elle

lirait dans ses yeux son amour, qu'elle regrette d'avoir méprisé..., ou sa condamnation.

Un coup léger frappé à sa porte la fit sursauter. Elle redressa sa pose abandonnée et reprit son livre.

La porte s'ouvrit. Une jeune fille entra.

Elle avait à peine dix-huit ans. Sa taille était gracieuse, ses traits purs et délicats. Une jolie chevelure châtain clair, simplement disposée, encadrait bien son front blanc. L'expression des yeux bleus était douce, et la bouche semblait prête à sourire. Elle tenait dans ses mains un léger paquet noué d'une faveur.

— Je vous dérange, grande sœur, dit-elle tendrement. Ce vilain Bernard bouleverse tous mes plans. Je savais que c'est aujourd'hui votre anniversaire de mariage, et je vous avais préparé un modeste présent. Je comptais vous l'offrir au moment du dîner; mais, puisque nous ne devons pas être seuls, je vous l'apporte maintenant. N'est-ce pas qu'il eût été bien plus gentil de rester dans l'intimité, ce soir?

— Nous n'avons pas d'invités, que je sache, répondit Typhaine, s'efforçant de paraître naturelle.

— Vous n'avez pas encore vu Bernard? Alors, il va venir sans tarder. Aimez-vous ce sachet que j'ai peint exprès pour vous, avec tant de plaisir?

Le paquet noué de ruban était passé de ses mains dans celles de Typhaine qui en enlevait la couverture.

Depuis deux mois, Mona Reuilly a atteint ses dix-huit ans. Le jour où, de son couvent, sa sœur lui avait rappelé qu'elle allait atteindre cet âge,

Bernard Reuilly était entré chez sa femme et lui avait montré la lettre de la jeune fille.

— Ma sœur a dix-huit ans, avait-il dit. Il n'est plus convenable qu'elle reste au pensionnat. Je suis son seul parent et son tuteur légal. C'est mon devoir d'exercer cette tutelle.

— Qu'entendez-vous par là? avait demandé Typhaine.

Cette froideur marquée avait fouetté l'amour-propre de Bernard, l'avait poussé à rejeter les précautions oratoires :

— Je veux dire qu'il me serait pénible de la confier à des étrangers et que je souhaite la recevoir chez moi.

Typhaine n'avait pas répondu.

Il s'était penché sur elle, et, posant ses lèvres sur ses cheveux :

— Chère aimée, avait-il dit d'une voix plus tendre, ne le voulez-vous pas aussi? Je serais si heureux que vous ne fissiez pas d'objections!

— Je suis bien jeune moi-même, il me semble, pour prendre la responsabilité d'une jeune fille.

— La responsabilité? Mais je la partagerai avec vous. Mona a un caractère charmant, et j'aurai soin de veiller à ce qu'elle ne soit pas une gêne pour vous. Elle a, vous le savez, une fortune personnelle. Je lui ferai préparer un appartement distinct. Elle aura sa femme de chambre à elle, pour que vous ne soyez pas un instant privée de la vôtre. Je me propose d'écrire à la supérieure du couvent et à Mona. Vous me feriez plaisir d'y joindre quelques lignes. Le voulez-vous, Typhaine?

Mieux disposée, elle eût acquiescé de bon cœur à ce désir de Bernard. Elle n'y voulut voir qu'une

charge imposée presque sans la consulter. Elle avait dédaigné de formuler son mécontentement. D'ailleurs, eût-elle obtenu gain de cause? Bernard se serait montré peiné, en affirmant tendrement qu'il ne voulait en rien contraindre la volonté de sa chère aimée. Puis, de cette soumission, il eût passé à l'étonnement. Il n'eût jamais supposé qu'un désir aussi raisonnable — ses volontés étaient toujours des désirs extrêmement raisonnables — fût en contradiction avec les souhaits de Typhaine. Encore une fois, il ne forcerait pas sa volonté. Jamais il ne forçait sa volonté, mais, invariablement, Typhaine était doucement amenée à céder.

Depuis longtemps, elle s'épargnait la peine de lutter.

Ce jour-là, elle avait écrit à la jeune fille quelques mots sans chaleur.

Quinze jours plus tard, Mona Reuilly arrivait, simple, affectueuse, gaie, bien plus la sœur de Claire par le caractère que Typhaine ne l'était elle-même. Le cœur de celle-ci s'était trop endurci pour s'ouvrir. Mona, apportant son besoin d'expansion et de tendresse, s'était heurtée à l'indifférence de sa belle-sœur. Elle avait eu plus de succès près de son frère. Soit force du lien du sang, soit secret besoin de Bernard d'une compensation à la froideur que sa femme ne prenait plus guère la peine de dissimuler, l'industriel s'était montré plus gai, plus ouvert. Une entente régnait, entre lui et sa sœur, qui n'avait jamais existé entre sa femme et lui. Celle-ci l'avait remarqué et n'avait tenté aucun effort pour y rien changer. Elle était demeurée indifférente.

II

Pendant que, dans son boudoir, Typhaine dissé-
quait et condamnait la vie qu'elle s'était choisie sur
ses brillantes apparences, Bernard Reuilly, dans son
cabinet d'affaires, les coudes sur son bureau et la
tête entre les deux mains, songeait.

Lui, ordinairement si maître de ses pensées, était
agité et parvenait avec peine à comprendre l'impul-
sion qui l'avait fait agir. Il venait de frapper un
coup hasardeux. Quels mobiles l'y avaient poussé ?
Qu'en attendait-il ?

Une heure auparavant, Pierre de Keranforêt,
revenu d'Amérique depuis quelques jours, était là,
avec lui, dans ce bureau.

Les affaires que le gentilhomme breton avait été
chargé d'établir ou de développer dans le Nouveau-
Monde avaient, grâce à son énergie et à son acti-
vité, à son intelligence aussi, connu une réussite
remarquable et pris un essor inattendu. De décou-
vrir un pareil employé avait été un coup de fortune.
Bernard Reuilly s'était pris d'estime pour le gentil-
homme qui avait d'emblée déployé de si rares qua-
lités.

La nécessité d'un règlement d'affaires exigeait
que les deux hommes se rencontrassent. L'attente
de cette entrevue n'avait pas troublé Bernard. Et,
inexplicablement, quand il se trouva en face de cet
homme, un vertige le saisit ; il s'attendait à être

souffleté au visage. Cette impression ne dura qu'une seconde. Pierre de Keranforêt s'avancait vers lui, très simple, le visage ouvert. L'industriel respira.

Il ne fut question que d'affaires. Bernard faisait tous ses efforts pour se garder l'esprit lucide. Il n'y parvenait qu'à grand'peine. Depuis que Pierre était devant lui, beau dans sa haute stature et son corps harmonieusement développé, beau aussi de visage, ses yeux rayonnant d'intelligence et de loyauté, une question le harcelait, lui martelait le cerveau : « Typhaine l'a aimé; l'aime-t-elle encore? Est-ce son souvenir qui se glisse entre elle et moi et la retient de m'aimer? Car je sais qu'elle ne m'aime pas... »

Il eût tout donné pour obtenir une réponse, et ce fut ce désir impérieux de savoir qui le poussa, contre toute raison, au moment où Pierre allait prendre congé, à lui demander :

— Faites-moi le plaisir de dîner avec nous ce soir.

— Je vous remercie; je suis déjà engagé.

Bernard savait que Pierre ne connaissait personne à Paris.

— J'aurais voulu que vous puissiez venir, insista-t-il; ma femme eût été heureuse de revoir un parent.

— Je viendrai, dit Pierre brièvement.

— A huit heures, dit Bernard du même ton concis.

Pierre sortit du bureau. Mona passait dans le vestibule. Il la salua et gagna la porte de la rue. Bernard était encore sur le seuil de son cabinet.

— Qui est ce monsieur? demanda Mona.

— Tu le verras, il dînera avec nous ce soir, dit-il rapidement, et il referma la porte.

Maintenant, la tête dans ses mains, il songeait. Il avait été fou d'inviter Pierre. Jamais Typhaine n'eût dû le revoir. Mais, si lui, Bernard, ne les voyait pas l'un en présence de l'autre, jamais il ne saurait ce qu'il fallait qu'il sût. Ce qui lui restait à apprendre lui mettait des gouttes de sueur au front. Il poussa un juron, lui qui ne proférait jamais une parole grossière, et ouvrit un tiroir.

Il en tira un petit revolver, léger et joli comme un joujou; l'arme était chargée; le cran d'arrêt en retenait la gâchette. Il l'examina un instant, haussa les épaules et repoussa l'arme au fond du tiroir.

Dieu merci, il n'en était pas là; il perdait l'esprit. Typhaine était à lui. Il la garderait. Elle ne l'aimait pas..., eh bien! il mériterait qu'elle l'aimât. Un jour, elle en viendrait à l'aimer. Son amour persévérant aurait sa récompense.

Il se leva, quitta son bureau et gagna le boudoir de sa femme. Il avait l'habitude d'y entrer ainsi à toute heure du jour.

Mona était assise près de Typhaine. Dès que son frère entra, elle remarqua son visage soucieux, empreint de résolution; elle devina aussi le geste qu'il allait esquisser pour la congédier, mais qu'il retint. Elle se leva et, avec quelques paroles gracieuses, se retira.

Bernard s'assit près de sa femme, lui passa un bras autour de la taille et, la forçant à incliner la tête, l'embrassa.

Typhaine, impatientement, essaya de se dégager.

— Il est temps que je m'habille pour le dîner, dit-elle.

— Je venais justement pour vous parler du dîner, ma bien-aimée, dit-il.

Et, la regardant d'un regard droit :

— J'ai invité Pierre de Keranforêt à dîner avec nous ce soir, ajouta-t-il.

Typhaine ne put réprimer un tressaillement ; une vive rougeur envahit ses joues. A cause de cette rougeur et de ce tressaillement qui la trahissaient, elle éprouva de la colère contre elle-même, plus encore contre Bernard qui la regardait si obstinément. Elle eût voulu le frapper.

Les yeux de Bernard devinrent durs. Un abîme s'ouvrait où ils allaient tomber tous les deux. Elle en eut la perception très nette. Un reste d'attachement au devoir, dont l'idée lui avait été inculquée dès l'enfance et subsistait avec une force qu'elle ne connaissait pas, l'horreur du scandale, le sentiment qu'elle avait mérité d'être châtiée, se mêlèrent confusément. Ce fut une sensation extrêmement rapide, mais déterminante. Elle domina son trouble et reprit son sang-froid.

— Puisque vous l'avez jugé bon, c'est bien, dit-elle d'un ton simple.

En même temps, elle levait sur Bernard des yeux si fiers que ce fut lui qui baissa les siens.

Mal à l'aise, il se leva. Ce qui l'agitait si violemment ne pouvait pas, ne devait pas être exprimé en paroles ; il ne se contraignit pas à chercher des banalités.

Typhaine se leva aussi. Tous deux se regardèrent un instant comme deux duellistes prêts à tirer les

armes. Pourtant, pas un mot n'avait été dit qui pût éveiller de l'hostilité. La source en était plus profonde. Une Typhaine nouvelle, que Bernard ne connaissait pas, se dressait devant lui, plus redoutable que l'ancienne, plus fière aussi, mais valant encore plus d'être conquise.

On frappa à la porte. C'était la femme de chambre. Elle s'excusa; elle croyait « Madame » veule. Elle venait rappeler à « Madame » qu'il lui restait à peine le temps de s'habiller pour le dîner, surtout si « Madame » voulait être recoiffée.

Bien souvent, la présence presque continuelle de cette femme de service avait excédé Typhaine. Ce soir, elle bénit son opportune intervention. Bernard Reuilly gagna son propre cabinet de toilette, troublé et mécontent. Il avait tendu un piège à sa femme. C'était mesquin, indigne d'elle et de lui, et le piège s'était retourné contre lui. Il avait encouru le mépris de Typhaine, sans avoir rien appris sur le fond de ses sentiments.

L'annonce brusque qu'elle allait se retrouver en face de son ancien fiancé l'avait troublée. Ce trouble était assez explicable par d'autres causes que l'amour.

Pourquoi craindre que Typhaine aimât encore, puisque son affection n'avait pas été assez forte pour la garder fidèle? Redouter la résurrection de ce fantôme d'amour était le fait d'un esprit faible et jaloux. Le soupçon était déshonorant pour Typhaine et pour lui. Il devait se tenir au-dessus de cette petitesse.

Volontairement, pour se vaincre lui-même, il s'attarda. Il n'épicrait point le premier regard qu'échangeraient les deux cousins.

LA BRÈCHE DANS LE MUR

Quand il descendit au salon, Typhaine s'y trouvait déjà... Typhaine avec Pierre de Keranforêt.

Les deux cousins causaient comme l'on cause dans le monde, de l'air le plus naturel. La jeune femme s'était habillée d'une robe très riche et s'était parée de bijoux de grand prix.

Bernard éprouva une légère contrariété; il lui déplaisait que sa femme eût commis cette faute de goût.

A quel mobile avait obéi Typhaine? Elle-même n'eût su le définir exactement. Avait-elle voulu présenter comme une excuse à son abandon le luxe dont elle jouissait? Ou avait-elle voulu, dans un besoin d'expiation, s'en imposer l'humiliation?

Mona entra sur les pas de Bernard, qui présenta sa sœur. La jeune fille était habillée d'une exquise robe de crêpe d'un blanc crème. Son cou, plus blanc encore et flexible comme un col de cygne, sortait de l'échancrure, portant sa jolie tête aux yeux intelligents et doux.

Pierre salua, et la conversation devint générale, jusqu'au moment où le valet vint annoncer que « Madame était servie ».

Avec une aisance parfaite, M^{me} Reuilly passa son bras sous celui de son cousin.

Rien ne transpirait des pensées intimes des convives; une cordialité parfaite semblait les unir. Qui ne sait quels sentiments hostiles, même féroces, l'urbanité des manières peut voiler?

Ici, pourtant, rien de tragique. Le front de Bernard Reuilly s'était rasséréiné. Il observait avec attention, et une idée nouvelle se développait dans son cerveau actif, une idée qui avait commencé de

germer quand Mona l'avait interrogé sur la personnalité de Pierre de Keranforêt. Il remarquait avec un vif plaisir l'entente spontanée qui s'était établie entre les deux jeunes gens. Eux seuls faisaient presque tous les frais de la conversation. Mona, simple et gaie, d'une délicieuse fraîcheur d'âme, racontait spirituellement des anecdotes de sa vie de pensionnaire. Son rire joli fusait clair comme des trilles de fauvette. Pierre, pris au charme du rire et de la voix, riait aussi.

La soirée se termina de bonne heure, Bernard Reuilly et son hôte ayant convenu à l'avance de sortir ensemble.

Au moment du départ, Bernard s'adressa à sa femme.

— Mon amie, dit-il, n'invitez-vous pas M. de Keranforêt à revenir? J'ai l'intention de le retenir à Paris encore demain toute la journée.

Typhaine formula l'invitation souhaitée, que Pierre accepta aussitôt.

Typhaine connaissait trop bien Bernard pour ne pas savoir que sa conduite était calculée. Quel jeu jouait-il donc?

Qu'importait! Les desseins de son mari la laissaient indifférente. Elle aussi, elle voulait revoir Pierre. Pas une minute de cette soirée qui n'eût été pour elle une contrainte et un lourd chagrin.

Elle subira ce même supplice, mais elle saura ce que cache cette aisance tranquille de son cousin. Son détachement est-il réel? Ses marques d'amitié sont-elles sincères?

Elle demeura torturée d'angoisse, redoutant son mépris, plus insupportable encore que la perte de son amour.

III

Si Bernard Reuilly avait assisté au premier moment de la rencontre de Pierre de Keranforêt et de sa femme, il n'eût rien appris de plus que le reste de la soirée ne lui avait révélé. S'il avait l'habitude de raisonner et de dominer ses impressions, Pierre de Keranforêt connaissait également la maîtrise de soi-même. Bernard y était conduit par son besoin de dignité morale, Pierre par sa conscience.

Quand, au moment où il attendait une réponse à ses lettres d'amour, il avait appris de sa mère l'infidélité de Typhaine et son prochain mariage, il avait éprouvé un violent chagrin. En son désarroi, il avait été sur le point de tout abandonner et de revenir à *Keranforêt*, comme un sanglier blessé revient à sa bauge.

La longue lettre de sa mère, toute débordante de compatissante tendresse, contenait aussi de sages conseils. Dans son premier émoi, il n'avait même pas lu ces feuillets.

Plus calme, il avait repris la missive et, cette fois, l'avait lue jusqu'au bout.

Oui, sa mère avait raison : il ne servirait à rien de revenir montrer un front humilié. Il était plus viril de se redresser sous le coup, et le travail serait la meilleure diversion.

Les premiers jours furent terribles. Le ressort

intérieur, qui lui donnait la force devant l'obstacle et la joie devant la souffrance, était brisé.

Sa volonté triompha de ses défaillances.

Il reprit sa tâche, s'initia au travail attendu de lui, s'y intéressa et déploya une ardeur, même une audace qui étonnèrent Bernard Reuilly.

Pierre lui-même avait été stupéfait des aptitudes qu'il s'était découvertes. Le succès stimula son courage, et peu à peu les entreprises auxquelles il était mêlé l'absorbèrent.

Il se gardait pourtant d'oublier *Keranforêt*. Le relèvement de son nom et du domaine ancestral restait son objectif. Commerçant avec des pays de grande culture, il étudiait les méthodes nouvelles qu'il pourrait employer, se rendait compte des améliorations à apporter dans ses terres. Il ne jouirait pas égoïstement de ces progrès; il répandrait autour de lui une bienfaisante influence.

La conscience et l'honneur étant sa loi, il s'interdisait de penser à Typhaine, devenue la femme d'un autre, et peu à peu son image s'était, non, certes, pas effacée, mais estompée. Sa blessure le faisait moins souffrir.

Maintenant que ses plans de restauration prenaient corps, ce n'était plus Typhaine qu'il y associait. C'était l'image de Claire, de Claire aux mêmes aspirations généreuses, qui se présentait à son esprit, beaucoup peut-être parce que sa mère, aimant sa nièce comme une fille et vivant avec elle en contact journalier, l'en entretenait dans toutes ses lettres.

M^{me} de Keranforêt n'avait pas noirci Bernard Reuilly aux yeux de son fils. Que l'industriel eût été séduit par la beauté de Typhaine et eût désiré

Pépouser ne pouvait lui être imputé à crime. Pour la marquise, c'était Typhaine la coupable, et elle avait présenté les choses sous cet aspect, assez logiquement pour que Pierre, presque à son insù, se laissât influencer.

Il était assez généreux pour excuser Typhaine, assez généreux aussi pour pardonner à Reuilly d'avoir été un rival plus heureux. En se trouvant en face de lui, il avait pu serrer sans arrière-pensée la main qui lui était tendue.

A son retour du Nouveau-Monde, en se retrouvant à *Keranforêt* — il y avait passé deux jours avant de venir à Paris, — Pierre avait compris son erreur vis-à-vis des sentiments nouveaux qu'il avait cru éprouver pour Claire. Ce n'était qu'une excitation factice, un dérivatif inventé par l'amour maternel pour aider à la guérison de son cœur meurtri.

Certes, la douce Claire était bonne et intelligente; elle pourrait être une compagne agréable. Mais il ne l'aimait pas d'amour, il ne l'aimerait jamais assez pour lui demander d'être sa femme.

Il ne souhaitait pas revoir Typhaine, et, s'il avait eu le temps de la réflexion, sans doute eût-il maintenu son refus d'accepter l'invitation de Bernard. Par surprise, il avait cédé à la tentation, tentation de curiosité dont il pouvait être victime.

Le soir où il avait pénétré dans l'hôtel des Reuilly, son cœur battait plus fort que de coutume, quoiqu'il tendît toute sa volonté pour se présenter à la femme de Bernard simplement en ami, en parent.

Quand le domestique de haut style l'avait introduit au salon, Typhaine s'y trouvait déjà; elle était

seule. Elle vint à lui, les joues en flammes ; mais le feu qui allumait ses yeux s'éteignit. Pierre s'inclinait cérémonieusement devant elle, la saluait comme une étrangère. Cette femme du monde, richement parée, n'était pas la Typhaine qu'il avait aimée dans le cadre familial de sa jeunesse.

Typhaine était plus lointaine que si elle était morte.

De toute la soirée, aucun élan ne le porta vers elle. Il eût plus volontiers parlé de sa maison familiale, de ses projets d'avenir, à cette aimable jeune fille que Reuilly appelait du joli nom de Mona et qui, par la douceur, la pureté, ressemblait à Clairette et possédait en plus la beauté, avec une grâce et un charme extrêmes.

Il pouvait revenir à l'hôtel de l'avenue Henri-Martin. Il ne craindrait plus la rencontre avec Typhaine.

Le lendemain, dans une longue conversation d'affaires, Bernard Reuilly offrit à Pierre de Keranforêt de participer à une nouvelle entreprise qui s'annonçait fructueuse et ne nécessiterait aucun exil, seulement quelques voyages et de courts séjours en Normandie. De lui fournir cette compensation matérielle était une satisfaction pour Bernard, un apaisement pour sa conscience. Pour une autre cause, il lui plaisait d'aider Pierre de Keranforêt à améliorer sa position de fortune.

Avec son don de juger les hommes, il avait apprécié les qualités du gentilhomme breton, prisant bien plus haut sa valeur morale, l'élevation de son caractère, sa délicatesse de cœur qu'il devinait, que ses aptitudes pour les affaires.

Sa sœur Mona était la jeune fille la plus char-

mante, la plus exquisement douée. Elle avait été élevée au couvent; les croyances du Breton seraient en harmonie avec les siennes. Elle serait riche — il comptait ajouter à sa dot une grosse somme, — assez riche pour n'être pas obligée, dans son choix, de tenir compte de l'argent. Il aimait sincèrement sa sœur, et, malgré l'absorption des affaires et son amour passionné pour Typhaine, son affection avait gardé une réelle fraîcheur. C'était peut-être le plus délicat de tous ses sentiments. Il voulait que Mona fût heureuse.

Peu d'hommes — Bernard n'en connaissait pas un autre — offriraient d'aussi sérieuses garanties que Pierre. De plus, ce mariage avec un gentilhomme titré consoliderait sa propre position dans la société aristocratique qui l'avait adopté et dont il était flatté de faire partie.

Tout l'incitait à ce mariage, et il avait décidé en lui-même qu'il se ferait.

IV

Pierre de Kerauforêt a donc accepté l'offre de Bernard Reuilly. Une semaine s'est écoulée, et il est encore à Paris. Après les heures consacrées aux affaires, Bernard, se prévalant de leur parenté, l'invite à finir la soirée en famille, et Pierre ne se fait pas prier. Les plaisirs de Paris l'attirent moins que le fin sourire de Mona.

Les soirées sont toujours, pour Typhaine, des

heures douloureuses. L'attitude de Pierre envers elle l'humilie. Il n'affecte pourtant aucune farouche réserve; au contraire, sa cordialité s'accroît; mais elle sait que cette aisance est le fruit de son détachement, et, comme elle ne cesse de l'épier, sa clairvoyance jalouse constate les progrès de l'empire que Mona prend sur son cœur. L'effacement qu'elle garde donne le change à Bernard, mais elle sait ce que lui coûte ce rôle.

Assise dans son boudoir, près de la fenêtre donnant sur le jardin qui s'étend derrière l'hôtel, elle se repaît de ses regrets. Par sa faute, elle a perdu le meilleur des biens. Que ne peut-elle recommencer sa vie!

Recommencer sa vie : cette pensée ne la quitte plus.

Le travail de broderie auquel elle a voulu se contraindre est tombé de ses doigts sur ses genoux.

Un pas familier, celui de Bernard, résonne dans le couloir. Elle reprend son ouvrage, feint de s'y appliquer. Reuilly traverse le petit salon, vient s'asseoir près de sa femme. Typhaine tire l'aiguille au hasard; les points se succèdent, hâtifs.

Bernard pose sa main sur le beau bras qui sort de la manche courte et le porte à ses lèvres :

— Laissez donc cet ouvrage stupide, Typhaine, dit-il, et écoutez-moi. J'ai à vous parler, à vous demander conseil.

Elle connaît ce préambule : c'est ainsi que Bernard commence lorsqu'il veut l'amener à acquiescer à une de ses volontés. Docilement, elle laisse tomber la broderie sur ses genoux.

Bernard passe un bras autour de ses épaules :

— Que pensez-vous de Mona, ma belle Typhaine? demande-t-il.

— De Mona? répète Typhaine surprise. A quel propos me demandez-vous cela?

— Ne jugez-vous pas que Mona est bonne et aimable, et que l'homme qui la choisira sera heureux?

Typhaine tressaille légèrement et son cœur se glace. Elle demande avec une feinte gaieté :

— Vous avez reçu pour elle une demande en mariage?

— Non, mais je vois pour elle un mariage possible qui la rendrait heureuse, j'en suis sûr. Seulement, je crois que ce mariage ne se conclura qu'avec notre concours, le vôtre spécialement.

— Le mien? balbutie-t-elle, se raidissant.

Dès les premiers mots de Bernard, elle avait tout compris.

— Oui, le vôtre. Je voudrais connaître les sentiments de Mona; ne pourriez-vous obtenir ses confidences? Elle vous confiera volontiers ses secrets si elle a de l'amitié pour vous.

— Mona a plus d'affection pour vous que pour moi, répliqua Typhaine, froidement.

— Les femmes sont plus habiles à manier ces affaires de cœur, leur doigté est plus délicat.

— Pour me parler ainsi, vous avez quelqu'un spécialement en vue?

Le ton de la jeune femme était presque agressif.

— Typhaine, mon aimée, vous êtes trop intelligente pour ne pas m'avoir deviné, et, entre nous, est-il besoin de tant de détours?... Je crois que votre cousin plaît à ma sœur, et je souhaite que Mona épouse celui qu'elle aime. Votre cousin ne

parlera pas le premier. (Il rougit fortement.) Mais, si le cœur de Mona est en jeu, j'irai au-devant des scrupules de Pierre de Keranforêt et je saurai ce qu'il faudra lui dire.

Typhaine se leva et vint s'accouder sur l'appui de la fenêtre. Elle avait besoin qu'un peu d'air rafraîchisse son front et ses tempes que le battement des artères martelait.

Depuis qu'elle avait revu Pierre de Keranforêt, la vie près de Bernard lui était devenue plus lourde. Dans son égarement, elle rêvait de briser ses liens... Elle comprenait pourtant la folie de ce rêve. Désertier son foyer ne la rapprocherait pas de Pierre. Le Breton ne l'accueillerait pas; il refuserait d'élever son propre foyer sur des cendres... La femme infidèle lui ferait horreur. Elle ne gardait pas d'illusions. Le passé était irréparable; elle récoltait ce qu'elle avait semé.

Bernard l'étudiait, lisant la lutte sur son visage contracté. Pour lui répondre, elle raffermi sa voix et demanda audacieusement :

— Vous vous préoccupez des sentiments de votre sœur; êtes-vous sûr de ceux de mon cousin?

Bernard sentit la raillerie. Pourtant, il ne s'emporta pas. Son étude du caractère de Pierre de Keranforêt l'avait amené à une comparaison qui le rendait plus humble et plus doux. Si Typhaine ne l'aimait pas autant qu'il souhaitait être aimé, c'est qu'il s'était mépris, peut-être, sur les moyens de gagner son amour.

— Je ne suis sûr de rien et ne veux importuner personne, répondit-il avec calme. Je vous demande d'interroger Mona; nous verrons ensuite. Le voulez-vous, chère amie?

Typhaine s'était retournée vers la fenêtre et, appuyée sur le balcon, se penchant vers le jardin, courbait sa belle nuque très blanche où frissonnaient de fins cheveux dorés.

Bernard appliqua un baiser sur la nuque. Typhaine eut un mouvement d'impatience aussitôt réprimé. Elle ne pouvait se dérober aux caresses de Bernard : il les avait payées.

Reuilly se retira, déçu. En entrant chez sa femme, il espérait que du sujet de leur entretien jailliraient spontanément, non une claire explication, elle était impossible, mais les quelques mots qui suffiraient à lui rendre la confiance absolue.

Frémissante, la jeune femme quitta la fenêtre. Elle s'arrêta devant une haute glace et se contempla longuement.

— Trop belle, murmura-t-elle avec découragement, je suis trop belle. Si je l'eusse été moins, il n'aurait pas songé à moi, et Pierre m'eût aimée tout autant.

Elle revint s'asseoir dans son fauteuil; sa broderie avait glissé à terre; elle ne songeait pas à la ramasser. La pendule de marbre rose, aux bronzes délicats, sonna cinq heures. Mona allait venir pour prendre le thé. Que lui dirait-elle?

Elle ne lui parlerait pas de Pierre. Elle ne se sentait pas la force de lui en parler. Jamais elle n'aurait le courage d'offrir à une autre le don qu'elle avait perdu. C'était un des manques de tact habituels de Bernard de la charger de cette enquête.

Mona entra, toute rose, toute fraîche dans une jolie robe de sortie. Elle n'avait même pas pris le temps d'enlever son chapeau.

— Chère Typhaine, je suis en retard, s'excusait-elle gentiment. J'en suis très fâchée. Vous n'auriez pas dû m'attendre pour prendre votre thé. Pour ma pénitence, j'aurais goûté toute seule, comme une petite fille qui n'a pas été sage. C'est la faute du conférencier, vous savez; il nous a retenues plus longtemps que de coutume. D'ailleurs, le sujet était si intéressant que nous ne nous sommes aperçues de l'heure qu'à la sortie. Si cela vous plaît, je vous montrerai les notes que j'ai prises. Je ne me suis pas attardée à bavarder avec mes amies. Je me suis arrêtée juste le temps d'acheter ces roses pour vous. Ne les trouvez-vous pas belles? Cette rose thé! Laissez-moi l'attacher à votre corsage. Votre peau paraît comme du lait, à côté.

Le gentil babil de Mona avait donné à sa belle-sœur le temps de se calmer. Elle s'était levée et s'était approchée de la table à thé.

Mona s'empara de la théière, couverte d'un douillet « cosy », et versa pour la jeune femme une tasse du liquide doré.

— C'est gentil de faire ainsi la dinette à deux, reprit-elle; c'est dans l'intimité que je me plais le mieux. Je ne suis pas comme vous, Typhaine : je n'aime guère le monde.

— Pourquoi pensez-vous que j'aime le monde?

— Mais parce que vous semblez heureuse quand vous y allez, et Bernard est si fier de vous y conduire! Quand je serai mariée, je ne tiendrai pas à aller dans le monde.

— Et si votre mari exige que vous y alliez?

— Oh! il ne l'exigera pas!

Mona avait répondu avec vivacité. Elle se repentait sans doute de sa promptitude, car elle devint

rouge jusqu'aux oreilles, et son visage se couvrit de confusion.

— Qu'en savez-vous? dit Typhaine. On ne connaît guère à l'avance les exigences des hommes.

— Je n'épouserai qu'un homme dont je connaîtrai bien les goûts, parce que je veux que nos goûts s'accordent. Je veux pouvoir m'appuyer sur mon mari comme sur un guide expérimenté, et j'aimerais qu'il pût aussi s'appuyer sur moi pour marcher ensemble, les yeux et le cœur en haut. Je souhaite être sa compagne, non son joujou.

— Voilà de jolies petites phrases, dit Typhaine, railleuse. Avez-vous déjà rencontré ce compagnon idéal?

Un souffle froid éteignit l'ardeur de Mona. Elle répondit simplement :

— Je n'ai pas encore choisi. Il me faudra un peu de temps pour être sûre de mon choix.

Elles parlèrent d'autre chose. Le soir, Typhaine dit négligemment à Bernard qu'elle avait causé avec Mona, et que Mona n'aimait pas Pierre de Keranforêt.

Celui-ci quitta Paris le lendemain pour retourner en Bretagne. Bernard Reuilly n'avait pas essayé de le retenir.

QUATRIÈME PARTIE

La femme de chambre de M^{me} Bernard Reuilly venait de lui apporter, sur un plateau d'argent, les lettres du matin.

D'un coup d'œil, la jeune femme reconnut, sur une des enveloppes, une écriture familière. Elle étouffa une exclamation et, d'une main agitée, saisit la lettre. La missive venait de sa sœur Claire.

Depuis que, le jour de son mariage, elle avait quitté *Keranforêt*, Typhaine n'avait reçu, ni de sa tante ni de sa sœur, aucune marque d'amitié ou même de souvenir. C'était en vain que Claire, son indignation apaisée cédant la place à l'ancienne tendresse, avait sollicité de sa tante le pardon de la coupable : M^{me} de Keranforêt n'avait voulu rien entendre, et Claire n'avait pu reprendre les relations. Mal à l'aise pour parler des siens avec Pierre devant son mari, Typhaine n'en avait obtenu que des nouvelles un peu vagues : sa tante et sa sœur étaient en bonne santé et continuaient leur vie accoutumée.

Quel motif déterminait sa sœur à rompre aujour-

d'hui ce long silence? Pierre était-il intervenu en faveur de celle qu'on avait reniée?

Typhaine déchira l'enveloppe et lut rapidement des yeux. La nouvelle était la plus inattendue : Claire lui annonçait son mariage et, de la part de sa tante, l'invitait à y assister. Typhaine ne pouvait repousser la réconciliation offerte — la bonne Claire ne disait pas le pardon. — Il serait si bon de se retrouver et de s'aimer comme autrefois!

Revoir *Keranforêt*, retrouver la maison familiale! Typhaine tomba sur un siège et fondit en larmes.

Un mois plus tôt, sur la côte bretonne bordant le domaine de *Keranforêt*, deux enfants très jeunes jouaient au bord de la mer. Un homme de trente à trente-cinq ans, assis sur un roc de la falaise, levait de temps à autre ses yeux du livre qu'il lisait, pour surveiller leurs ébats.

Le matin, Pierre de *Keranforêt* était parti pour la pêche; l'heure du flux allait le ramener. Pour l'aider à remonter au château son attirail de pêche, Claire était venue l'attendre sur la plage. Elle aussi suivait d'un œil amusé les jeux des deux petits et y prenait encore plus d'intérêt que le lecteur. Elle aimait les enfants, tous ceux du village la connaissaient, et son seul regret, en envisageant un avenir solitaire à *Keranforêt*, était de n'avoir jamais à presser sur sa poitrine un de ces petits êtres qui serait de sa chair et de son sang. Elle eût adoré les enfants de Typhaine et de Pierre et leur eût joyeusement dévoué sa vie, si Typhaine n'avait pas brutalement brisé cet espoir innocent.

La voile blanche de la barque de pêche venait

d'apparaître, doublant le cap de la baie. Claire se leva. Aussitôt, elle s'élança en poussant un cri auquel répondit un cri d'enfant. La petite fille, imprudemment montée sur une roche élevée, venait de tomber sur le sable.

Le double cri arracha le lecteur à son livre. Il se leva précipitamment et courut vers l'enfant.

Claire avait déjà soulevé dans ses bras la petite fille gémissante.

— Je crois qu'elle est blessée, dit-elle, en levant ses yeux doux sur celui qui était, suivant toute apparence, le père de l'enfant.

— Blessée! Oh! mon Dieu! dit le père avec une profonde détresse. Je l'ai mal surveillée. Que faire? Où trouverai-je du secours, ici? Y a-t-il un médecin dans les environs?

Claire secoua la tête :

— La ville la plus proche est à une heure de voiture. Vous avez une voiture, peut-être?

— Oui, nous sommes venus en voiture. J'habite *Kerprat*, à quinze kilomètres d'ici. J'avais promis à ces enfants de les conduire aujourd'hui au bord de la mer. Il faut maintenant ramener cette petite. Donnez-la-moi, Mademoiselle; je la porterai jusqu'à la voiture.

L'enfant continuait de se plaindre.

— Il faut lui éviter toute secousse, dit Claire à voix basse, sans se décharger de son fardeau; je crois qu'elle a la jambe cassée.

— Que faire? Quo faire? répéta-t-il avec angoisse.

Dans les circonstances exigeant de la décision, le doux Claire était fort résolu :

— Le mieux est de la porter chez nous, à *Kerprat*.

forêt, dit-elle avec une tranquille fermeté. Quand nous l'y aurons installée, vous irez chercher le médecin que vous ramènerez avec votre voiture.

— Puis-je accepter? commença le père de l'enfant.

Claire l'interrompit avec une douce résolution :

— Vous n'avez pas le choix, à moins que vous ne voyiez un meilleur parti à prendre.

Le père, désespéré, n'en voyait pas.

— Je suis obligé d'accepter, dit-il. Cette enfant est lourde; je la porterai moi-même.

Il passa tendrement la main sur le front de l'enfant.

— Ma belle petite Poulotte, dit-il.

A bord de sa barque de pêche, Pierre de Keranforêt venait de jeter l'ancre et, voyant sa cousine en conciliabule avec un étranger, avait prestement sauté à terre, sans prendre souci de débarquer sa pêche.

Quand il se fut approché, Claire le présenta rapidement :

— Mon cousin de Keranforêt.

— Comte de Fontguen, annonça lui-même l'étranger.

— Cette enfant est blessée, dit Claire; il s'agit de la porter à la maison sans la faire souffrir.

— C'est très simple, dit Pierre : un filet de pêche nous servira de hamac; la petite fille y sera comme dans une couchette.

— Je vous suis infiniment reconnaissant, Monsieur.

— C'est moi qui suis heureux de vous être utile. Je reviens à l'instant.

En quelques enjambées, Pierre regagna le bateau.

Quelques instants plus tard, il en rapportait un long filet, plié en plusieurs doubles.

Quand M. de Fontguen s'était nommé, Claire e'était souvenue d'avoir entendu raconter, l'année précédente, la mort tragique de la jeune comtesse de Fontguen, victime d'un accident de cheval, au cours d'une partie de chasse. Sa compassion pour la petite blessée s'augmenta de la savoir orpheline.

Pierre de Keranforêt et M. de Fontguen tenant les extrémités du filet, Claire posa dans le berceau léger la jolie enfant que son père avait appelée Poulotte.

Le petit garçon, encore presque un marmot, tout penaud de voir que personne ne s'occupait de lui, pleurait tout bas, en suçant son pouce. Claire le prit par la main et le consola.

— Nous prenons les devants pour avertir ma tante, dit-elle. Marchez lentement, en évitant les heurts, n'est-ce pas?

La recommandation était superflue. M. de Fontguen se reprochait amèrement d'être, par son peu d'attention, la cause de l'accident. Il se fût traîné sur les genoux, si cela lui avait été demandé, pour le réparer.

Pendant le trajet de la grève au château, Pierre offrit à son compagnon de se rendre lui-même à cheval à la ville. Il y serait en une demi-heure. Une auto amènerait le médecin au château. Ce temps gagné permettrait de reconduire la petite fille à Kerprat avant la nuit.

De loin, M^{me} de Keranforêt vit sa nièce remonter l'avenue, portant un bambin dont la tête frisée s'appuyait sur son épaule. Les boucles du ché-

rubin n'étaient pas plus blondes que les boucles légères qui auréolaient le front en sueur de la jeune fille.

Stupéfaite, M^{me} de Keranforêt sortit au-devant de sa nièce. En quelques mots, Claire la mit au courant.

— J'ai cru bien faire d'offrir votre hospitalité, petite tante, acheva-t-elle.

— Tu as eu raison, petite fille. Confie cet enfant à Guillemette, pendant que nous ferons le nécessaire.

Attiré par une tartine de confiture, le marmot se laissa emmener par la servante pour une inspection des lieux qui se trouva de son goût.

Le lit était déjà garni de draps blancs, dans une chambre attenant à celle de Claire, quand M. de Fontguen et Pierre arrivèrent, chargés de leur fardeau délicat.

Avec d'infinies précautions et une extrême légèreté de touche, Claire étendit la petite fille, l'encourageant avec de tendres paroles, pendant que Pierre, ayant dépêché le jardinier au bateau pour rapporter sa pêche, sellait lui-même son cheval pour se rendre à la ville.

Claire s'installa auprès de la petite Poulotte et ne la quitta plus. La fillette avait pris sa main et, après quelque temps, tomba dans une demi-somnolence. Le bras tendu de Claire s'engourdissait, des fourmillements y couraient; mais, pour ne pas troubler le repos de l'enfant, elle ne changea pas cette position incommode.

L'attente dura près de deux heures. Le D^r Pierlon n'étant pas chez lui, Pierre avait dû l'attendre.

Dès que le médecin expérimenté eut examiné l'enfant, il hocha la tête :

— Pour la jambe, c'est fracture simple, dit-il. Le plus inquiétant, c'est la fièvre assez forte que je constate. Je crains pour le cerveau; ce serait une imprudence de transporter cette petite.

— Pourtant, objecta M. de Fontguen, la délicatesse...

— Ce n'est pas une question de délicatesse : la vie même de votre petite fille est en jeu. Attendez au moins à demain; nous verrons alors ce qui sera possible.

M. de Fontguen s'inclina. M^{me} de Keranforêt n'avait pas attendu le verdict du médecin pour offrir de garder l'enfant. Il y avait bien assez de place pour que M. de Fontguen lui-même pût, s'il le souhaitait, passer la nuit.

Il déclina l'offre; il avait déjà vu qu'il ne pouvait confier sa chère Poulotte à des mains meilleures et plus attentives.

Quand le blond chérubin qui répondait au nom guerrier de Georges, bien qu'il fût accoutumé au familier diminutif de Jo, sut que sa sœur restait au château, il manifesta la volonté formelle d'y rester aussi. Pour triompher de sa résistance, son père dut prendre l'engagement, sollicité par Claire, de le ramener le lendemain.

La nuit de la petite malade fut agitée. Le docteur constata le lendemain qu'une fièvre cérébrale s'était déclarée. Tout mouvement serait dangereux.

Il fallut accepter la situation. Fâché d'user de la bienveillance des dames de Keranforêt, M. de Fontguen s'en excusait de son mieux. Toutes les dispositions furent prises pour ces quelques jours. Mais,

quand le comte parla d'amener une garde-malade, Claire protesta énergiquement : elle était trop heureuse d'être un peu utile. Et le père, sachant bien que ses soins seraient plus dévoués que des soins mercenaires, n'insista plus.

Pendant la semaine qui suivit, chaque matin le ramena à *Keranforêt*. Après s'être enquis de l'état de l'enfant, qui ne changeait guère, et une visite d'un instant, il sortait en compagnie de Pierre et ne rentrait avec lui que pour le déjeuner.

Depuis son retour d'Amérique, Pierre s'occupait activement de l'amélioration de son domaine. Bien pourvu d'argent, il avait fait venir des ouvriers. Les réparations qu'exigeaient la toiture et la façade du château étaient déjà fort avancées. Dans le parc, le vieux jardinier avait reçu toute l'aide nécessaire. Les belles lignes des allées retrouvaient leur perspective. Les massifs, élagués, gardaient leur aspect de riche vigueur.

Au bas du perron, dans les pelouses, les parterres de fleurs avaient été replantés. Encore un peu de temps, et le château en ruines serait redevenu une noble et confortable demeure.

Apaisés par un fort acompte, les créanciers seraient bientôt désintéressés, grâce à la nouvelle affaire entreprise par Bernard Reuilly. Pierre travaillait avec l'ardeur que donne le succès qui s'annonce, et il envisageait l'avenir, où passait parfois un nouveau rêve, avec sérénité.

M. de Fontguen, propriétaire lui-même, s'intéressait extrêmement aux explications de Pierre, tout prêt à profiter des nouvelles méthodes et faisant part de sa propre expérience. Des liens de sympathie s'étaient noués entre les deux hommes. Georges

— ou Jo — de Fontguen accompagnait son père à *Keranforêt*. Claire était devenue sa grande favorite, quoiqu'il ne dédaignât pas les appas plus matériels des friandises préparées par Guillemette.

Au bout d'une semaine, la fièvre de la petite fille céda. L'enfant entra en convalescence. La fracture de la jambe avait été bien réduite, et le travail d'ossification se faisait rapidement.

Le D^r Pierlon déclara que l'on pourrait sans inconvénient reconduire, dans un jour ou deux, la petite fille chez son père, à *Kerprat*.

Deux jours plus tard, une voiture attendait, au bas du perron de *Keranforêt*, qu'on y installât Poulotte.

Invité à faire ses adieux, Jo s'accrocha à la robe de Claire.

— Je ne veux pas m'en aller de chez toi pour tout à fait, déclara-t-il fermement.

— Mais, mon petit Jo, j'espère bien que tu reviendras me voir.

Le petit homme réfléchit un instant; puis, de l'air le plus grave :

— Je suis venu beaucoup te voir, tous les jours; c'est à toi de venir, à présent; et je veux que tu « viens », toi, demeurer chez moi.

Claire rit d'un joli rire musical. Elle souleva le marmot dans ses bras et l'embrassa.

M. de Fontguen avait entendu la remarque de Jo. Lui ne riait pas : il regardait ce joli tableau que formaient la jeune fille et l'enfant.

Il l'évoqua souvent, ce tableau, pendant ses soirées solitaires. Il n'avait guère plus de trente ans; devant lui se déroulait un avenir morne. Il s'occupait avec zèle de ses enfants; mais ceci suffirait-il,

avec le souvenir du passé qui s'estompait déjà, à remplir sa vie? Et ne constatait-il pas chaque jour que les enfants se passent difficilement des soins d'une mère?

Quelle autre jeune fille serait une meilleure mère que celle qu'il avait vue près d'eux, si aimante, si dévouée? Il était bien obligé de reconnaître qu'il n'éprouvait pas pour elle un sentiment très passionné ou romanesque. Mais Claire de Keranforêt apporterait à son foyer son égalité d'humeur, son dévouement absolu. Sa société était agréable, et il jouirait près d'elle de ce bien précieux entre tous : la sécurité.

Une semaine plus tard, il ramenait à *Keranforêt* la petite Poulotte, bien rétablie, et Jo, enchanté de la promenade.

— Mademoiselle Claire, dit-il, j'amène mes ambassadeurs. Voulez-vous, comme Jo vous y a invité, venir pour toujours habiter *Kerprat*?

La simplicité et le désintéressement de la jeune fille étaient trop sincères pour qu'elle eût entrevu cette récompense de son dévouement. Mais sa droiture était trop grande aussi pour qu'elle se trompât elle-même sur ses sentiments.

Elle mit sa main dans celle de M. de Fontguen.

— J'irai, dit-elle doucement.

Et son cœur affectueux connut la joie parfaite, car l'amour venait d'y fleurir.

II

Le mariage avait été fixé à un mois de date. Il se célébrerait sans apparat.

M. de Fontguen continuait de venir tous les jours à *Keranforêt*, et, chaque fois, Claire lui devenait plus chère.

La nouvelle fiancée se fût trouvée parfaitement heureuse si la pensée de sa sœur, qui ne serait pas près d'elle le jour de son mariage, n'avait jeté une ombre sur son bonheur.

Elle avait intercédé auprès de sa tante; mais, avec l'entêtement de la vieillesse commencée, M^{me} de *Keranforêt* n'avait fait aucune promesse. Elle exigeait que la démarche de réconciliation vînt de la coupable elle-même.

Quand son fils exprima son désir d'un rapprochement, la vieille dame put à peine en croire ses oreilles. Pierre, devant lequel, depuis son retour, elle n'osait prononcer le nom de Typhaine, parlait d'inviter les *Reuilly* comme de la chose la plus naturelle du monde.

Elle savait que Pierre avait revu Typhaine à Paris. Était-il donc si bien guéri de son amour qu'il ne craignait pas de « la » revoir dans le cadre, dans l'intimité d'autrefois? Même sa mère ne pouvait l'interroger. Un an d'absence n'avait certes pas refroidi l'affection de son fils ni amoindri sa confiance. Mais, pour avoir cessé de s'en entretenir, certains sujets deviennent bien difficiles à reprendre.

Sa prudence maternelle la fit trembler, mais elle comprit qu'il fallait céder, et Claire put écrire la lettre de réconciliation.

III

Le même courrier qui avait apporté à Typhaine la lettre de sa sœur avait apporté à Bernard Reuilly une lettre de M^m de Keranforêt, lui faisant part du mariage de sa nièce et l'invitant à y assister avec sa femme. L'invitation s'étendait à M^l Reuilly.

Après avoir lu cette lettre, Bernard demeura pensif. Accepterait-il la réconciliation offerte et conduirait-il Typhaine à *Keranforêt*? Il réfléchit un long moment, rangea presque machinalement quelques papiers épars sur son bureau et se leva pour sortir. Le bruit d'un pas léger dans le couloir le fit se hâter vers la porte.

— C'est toi, Mona? Tu entres me faire une visite? C'est gentil de ta part.

Un peu étonnée — Mona n'entrait presque jamais dans cette pièce réservée, — la jeune fille suivit son frère. Sa gracieuse silhouette, si différente de celle des visiteurs accoutumés, s'amenuisa encore dans le vaste fauteuil de cuir que Bernard lui avança. Son fin et clair visage se détachait sur le dossier sombre. Mona attendit.

Il était bien rare que l'industriel éprouvât de la difficulté à aborder une explication. Droit au but, c'était sa méthode préférée. Quand cette méthode

était inapplicable, son tact lui indiquait la voie accessible.

Aujourd'hui, il éprouvait de l'embarras. Ce qu'il souhaitait, c'était sonder ce cœur de jeune fille, reprendre lui-même l'enquête qui, menée par Typhaine, n'avait pas abouti à la conclusion désirée. Il craignait d'y être malhabile. Il devinait que le cœur dont il voulait obtenir le secret était si délicat qu'il pourrait le blesser sans le vouloir. Devant sa pureté, il éprouvait du respect.

Son affection le rendait attentif; il avait remarqué chez sa sœur, depuis le départ du gentilhomme breton, une légère dépression, une diminution de gaieté. Ce changement devait-il être attribué à sa santé? Du jour où il s'en était inquiété, ce changement avait disparu.

De ce fait, insignifiant en apparence, il avait tiré des conclusions dont il fallait, aujourd'hui, vérifier la justesse.

— Mona, demanda-t-il, te plairait-il de faire un voyage?

Mona eut un joli rire.

— Cela dépend du but du voyage, dit-elle.

— La Bretagne?

Sous le regard de son frère, la jeune fille devint toute rose.

— Je viens de recevoir une invitation qui te concerne, reprit Bernard avec enjouement.

La rougeur de Mona, l'éclat de ses yeux avaient dit à Bernard ce qu'il voulait savoir. De cet instant, il décida que l'invitation de M^{me} de Keranforêt serait acceptée.

— Je vais commettre une indiscretion que Typhaine ne pourra me reprocher, continua-t-il

gaiement. Je t'ai entendue passer, et, pensant que la perspective de ce voyage te plairait, je n'ai pas résisté au plaisir de t'en parler tout de suite. Je reçois à l'instant une lettre de M^{mo} de Keranforêt, me faisant part du mariage de la sœur de Typhaine — une charmante fille que tu aimeras, — et, à cette occasion, la marquise nous invite tous les trois. Tu peux commencer tes préparatifs.

— Qu'en pense Typhaine? demanda Mona, qui savait, sans en connaître la cause, que les relations avaient cessé entre Typhaine et sa tante.

— Je te l'ai dit, je reçois la lettre à l'instant. Je n'ai pas encore eu le temps de voir Typhaine. Naturellement, elle sera heureuse du rapprochement. Je vais lui parler sur l'heure.

Il était bon pour la jeune femme que son mari eût été retenu par sa conversation avec sa sœur. La lettre de Claire lui avait causé une émotion profonde que sa surexcitation nerveuse avait avivée. Elle avait éclaté en sanglots. D'être surprise dans cette crise eût été pour elle une dure humiliation, et Bernard eût éprouvé lui-même une vive contrariété.

Ses larmes avaient amené une détente. Apaisée, Typhaine avait pris une détermination : quoi qu'en pût penser Bernard, elle irait à *Keranforêt*. Elle partirait le plus tôt possible.

Quand son mari entra dans la chambre, elle s'avança au-devant de lui, sa lettre à la main.

— Bernard, dit-elle, je reçois une lettre de ma sœur.

— Qui vous demande d'assister à son mariage, votre tante vous faisant la faveur d'oublier ses griefs, acheva Bernard gaiement.

Le ton léger de son mari la froissa.

— Les griefs de ma tante étaient fondés, dit-elle. J'ai mal agi, et je le regrette.

Bernard vint à elle, l'enserra dans ses bras et la regarda dans les yeux.

— Typhaine, demanda-t-il, est-ce donc vrai que vous regrettez de m'avoir épousé?

Une douleur poignante étouffait sa voix. Le cœur de Typhaine s'amollit. Elle n'osa pas avouer la vérité brutale.

— Quand je suis sincère avec moi-même, murmura-t-elle, je suis obligée de reconnaître que j'ai mal agi.

— Mais tu ne regrettes pas de m'avoir épousé, Typhaine?

Son ton était devenu très doux, presque suppliant.

— Je vous ai choisi librement, dit-elle.

Elle éludait la question. Il relâcha son étreinte. Un pli profond s'était creusé entre ses sourcils, et ses lèvres tremblaient. Par sa force de volonté, il domina la colère qui grondait en lui, et, montrant la lettre qu'il avait apportée :

— Moi aussi, j'ai reçu l'annonce du mariage de cette bonne Claire, dit-il, et je crois que nous ne devons pas mettre une ombre à son bonheur en refusant d'y assister. Et vous-même, Typhaine, ne serez-vous pas heureuse de revoir *Keranforêt*?

— Très heureuse, balbutia Typhaine, blessée que le choix de la décision ne lui eût pas été laissé.

— Vous faut-il beaucoup de temps pour vos préparatifs?

— Seulement quelques jours.

— Une semaine vous suffit? Vous pourriez partir avec Mona. Moi, je vous rejoindrais la veille du

mariage. Ne faites pas attendre cette gentille Claire : écrivez-lui dès ce soir, voulez-vous? Moi-même, je répons sur l'heure à votre tante.

Il se pencha sur sa femme, baisa son beau visage blanc et glacé comme le marbre et quitta le boudoir.

Typhaine saisit sur le guéridon, à portée de sa main, une rose si fraîche qu'elle paraissait vivre dans le vase de cristal où elle baignait, et en arracha un à un les pétales nacrés.

Son cœur ulcéré changeait tout en poison.

IV

A peine Bernard Reuilly avait-il quitté la chambre de sa femme qu'un coup léger fut frappé à la porte. Une voix douce demanda :

— Puis-je entrer?

Et le joli visage de Mona se montra dans l'entrebâillement.

— Je ne vous dérange pas, Typhaine? Je voudrais causer avec vous.

— Vous ne me dérangez pas, répondit Typhaine, s'efforçant d'adoucir sa voix qu'elle sentait rauque.

Mona vint s'asseoir près d'elle et prit dans ses mains menues les belles mains de la jeune femme. Ces mains étaient glacées.

— Oh! que vous avez froid, grande sœur! Êtes-vous souffrante?

Typhaine eut un geste négatif.

— Mettez cette écharpe sur vos épaules. J'ai

voulu vous dire tout de suite combien je me réjouis avec vous.

— De quoi? demanda Typhaine.

— Ne me parlez pas si rudement, Typhaine chérie. Je vous demande pardon si j'ai été indiscreète; je pensais que... je me disais...

Elle s'arrêta, ne sachant comment achever.

— Vous pensiez?

— Que vous deviez être contente du mariage de votre sœur. Bernard vient de m'en faire part.

— Ma sœur paraît heureuse. Il lui reste à apprendre que le mariage apporte surtout des déceptions.

Mona regarda Typhaine. Ce n'était pas la première fois que sa belle-sœur, qui possédait toutes les apparences du bonheur, laissait percer devant elle ce désenchantement. Que lui manquait-il donc pour être heureuse?

Elle se disait que, si elle épousait elle-même un homme de son choix — l'image de Pierre de Keranforêt se mêlait à son rêve, — il y aurait entre eux plus d'union véritable qu'entre Typhaine et Bernard. Ils ne poseraient pas les fondements de leur bonheur sur les circonstances extérieures, mais sur des assises que l'épreuve même ne peut ébranler.

L'aigreur de Typhaine révélait une souffrance. Le cœur délicat de Mona crut en saisir la cause. Reprenant les mains de la jeune femme et appuyant la tête sur son épaule, elle leva sur elle des yeux pleins de tendresse.

— Chère grande sœur, dit-elle, pourquoi ne voulez-vous pas avoir confiance en moi? Croyez-vous que je ne voie pas votre souffrance, que je ne de-

vine pas combien il vous est pénible de vivre séparée des vôtres? Ce sera pour vous une grande joie de les revoir; je me réjouis avec vous. C'est cela que je voulais vous dire.

Les premiers temps du séjour de Mona, l'Yphaine, assez contente de l'introduction dans sa vie de cet élément qui coupait les tête-à-tête avec Bernard, s'était montrée affectueuse et aimable. Peu à peu, une bizarre jalousie avait refroidi son amitié. Les goûts simples de la jeune fille, sa droiture lui avaient paru la critique de ses propres goûts, de ses habitudes. Même la prédilection de Bernard pour sa sœur lui avait porté ombrage, en lui prouvant — un peu confusément, pourtant — qu'il était capable d'une tendresse plus pure, plus noble que l'amour qu'il lui accordait. Il ne l'avait pas introduite dans cette région plus élevée de son âme, et elle-même n'avait pas su y pénétrer. Son cœur était resté presque vide et cherchait un autre aliment.

Par besoin d'affection, quand Pierre de Keranforêt avait reparu dans sa vie, elle avait souhaité la résurrection de l'ancien amour. Quand elle avait compris qu'il était définitivement mort, quand elle avait constaté l'impression, chaque jour plus profonde, produite sur son cousin par la grâce de Mona, sa jalousie s'était muée presque en aversion.

Pourtant, elle ne repoussa pas les caresses de la jeune fille, même elle inclina la tête, et, vaincue un instant par sa douceur, elle baisa la jolie chevelure châtain clair qui se trouvait presque sous ses lèvres.

— Je me réjouirai de revoir *Keranforêt*, dit-elle pensivement.

— De votre sœur Claire? Vous ne m'en avez

jamais parlé, Typhaine... Parlez-m'en, aujourd'hui. Est-elle jolie aussi? Est-elle aussi belle que vous?

— Claire n'est pas jolie, même elle passe pour laide.

— Pour laide? Oh! fit Mona, comme si cette affirmation la consternait. Est-elle petite ou grande? De quelle couleur sont ses cheveux, ses yeux?

— Elle est de taille moyenne. Ses cheveux sont très blonds, très légers; ses yeux sont beaux et très bleus.

— Vous voyez bien! s'exclama Mona, redevenue joyeuse. Je savais bien qu'elle était charmante.

— Elle n'est que très bonne et très douce.

— Je suis sûre que je l'aimerai.

— Tout le monde l'aime, dit Typhaine avec sincérité.

— Bernard vous a dit que M^{me} de Keranforêt veut bien m'inviter aussi? demanda Mona, un peu hésitante. Est-ce que vous consentirez à m'emmener, petite sœur? Cela ne vous contrariera pas?

Mona lui demandait son consentement. Qu'importait son consentement? Bernard l'avait-il consultée, lui?

— Je vous emmènerai, Mona.

— Je suis très heureuse d'aller en Bretagne, à Keranforêt.

Elle avait prononcé ce dernier mot avec une sorte de ferveur et avait levé encore une fois ses yeux expressifs sur ceux de sa belle-sœur. Avec quelle confiance elle ouvrirait son cœur, si Typhaine s'y prêtait seulement un peu! Mais celle-ci paraissait se soucier si peu de ce que pouvait penser Mona! La jeune fille se leva pour quitter la chambre, et Typhaine ne dit pas un mot pour la retenir.

V

Une animation inaccoutumée régnait au château de *Keranforêt*. Le mariage de Claire serait célébré dans quelques jours, et aujourd'hui même on attendait Typhaine Reully et sa belle-sœur.

Claire s'occupait des derniers préparatifs pour les recevoir. Elle était montée ouvrir les fenêtres des chambres destinées aux chers hôtes, afin que le soleil et la brise de mer, enrichie des parfums des arbres et des fleurs du parc, y entrent à flots. Maintenant, elle gagnait la cuisine où, depuis peu, une jeune servante aidait la vieille Guillemette.

Un bambin à tête frisée, tout rond dans son maillot de laine, suivait la jeune fille dans ses allées et venues, lui tenant la main ou s'accrochant à sa robe, à moins qu'il ne galopât devant elle. C'était Jo de Fontguen, de plus en plus amoureux de sa future jeune maman.

La jeune Poulotte aussi, maintenant complètement guérie, s'attachait plus timidement, mais très profondément à Claire.

A mesure qu'il la connaissait mieux, M. de Fontguen découvrait en sa fiancée de nouvelles qualités et s'applaudissait de son choix. Une douce intimité s'établissait entre eux.

Claire goûtait paisiblement son bonheur, presque étonnée qu'il pût être si grand et remerciant Dieu de l'avoir ainsi comblée.

A mesure que son cœur se dilatait, sa tendresse

envers sa mère d'adoption s'accroissait ; ses soins et ses prévenances redoublaient. Pour la marquise aussi, le mariage de Claire était une grande joie. Elle n'avait jamais eu que bien peu d'espoir d'établir sa parente dénuée de fortune ; mais la Providence y avait pourvu de la façon la plus inespérée. Claire contractait le mariage le plus honorable et le plus avantageux.

Après un coup d'œil à la cuisine, Claire rejoignit sa tante dans la salle à manger. Un couvert élégant était déjà disposé. M^{me} de Keranforêt avait vidé les écrins du peu d'argenterie qu'ils contenaient encore.

— Oh ! s'exclama Claire, comme vous avez pris de la peine ! Typhaine n'est pas une étrangère.

— Elle est maintenant habituée au luxe, répliqua la marquise, et il ne faut pas qu'elle ait honte de nous devant la sœur de Bernard Reuilly.

Claire s'abstint de répondre. Sa tante n'avait pas entièrement désarmé ; la présence de Typhaine dissiperait ce reste de rancune.

Une voix mâle, bien timbrée et joyeuse, les fit tressaillir, car elles tournaient le dos à la porte et elles n'avaient pas entendu Pierre entrer.

— On oublie donc l'heure, ici ? disait-il d'un ton gai. Ne dois-tu pas m'accompagner à la gare, Clairette ? Si tu n'es pas prête, je pars sans toi.

— Tu es bien pressé, il me semble. Tu me fais tort d'un quart d'heure. C'est ennuyeux d'attendre à la gare.

Oui, Pierre de Keranforêt était pressé. Il ne voulait pas retarder d'une seule minute le moment où il verrait Mona, Mona qui occupait maintenant son cœur et sa pensée, et pour laquelle tous les

embellissements de *Keranforêt* avaient été imaginés et exécutés. L'arrivée de Mona était une fête; celle de Typhaine, l'aimée d'autrefois, ne lui causait aucune émotion.

Claire, que le retour de sa sœur remplissait d'une joie profonde, posa son chapeau devant la glace, en arrangeant ses cheveux — coquetterie qu'elle ignorait autrefois. — Elle accordait d'ailleurs beaucoup plus de soin à sa mise, s'efforçant de plaire même dans son extérieur.

La voiture les entraîna, elle et son cousin, au trot rapide du jeune cheval qui avait remplacé la vieille *Reine-Blanche*.

A mesure que le train se rapprochait de la Bretagne, Typhaine sentait son cœur se fondre. Ce fut d'abord sur elle-même qu'elle s'attendrit. Peu à peu, elle se détacha du présent, revit son enfance qui eût pu être si douloureuse et qu'une bonté maternelle avait recueillie. L'effacement, devant elle, de sa sœur, qu'elle avait attribué à de la simplicité d'esprit et jugé tout naturel, lui parut ce qu'il avait été réellement : la résultante de son propre égoïsme et du dévouement inlassable de Claire. L'égoïsme avait été la loi de sa jeunesse : égoïsme, l'abandon de son fiancé; égoïsme, le mobile de son mariage.

Elle ne s'épargnait pas la vérité, mais ne puisait dans ce sévère examen de conscience qu'un immense découragement. Elle était malade moralement. Quelle main saurait la relever, la guérir?

Claire l'enserrait dans ses bras, lui prodiguait les plus doux mots d'amitié. La présence de Pierre et de Mona, qui se saluaient amicalement, retint Typhaine d'éclater en sanglots. D'un violent effort

elle se domina, s'enquit de sa tante et présenta sa jeune belle-sœur à Claire. Pour cacher son émotion, elle feignit la gaieté :

— Que tu es embellie, Clairette! disait-elle. Où as-tu cueilli les roses de tes joues?

— Dans le jardin du bonheur, peut-être, répondit Claire en riant. Tu verras, à *Keranforêt*, bien d'autres changements.

La femme riche de Bernard Reuilly devait, en effet, rencontrer d'autres surprises. L'avenue bien soignée avait repris grand air et servait d'introduction non plus à une ruine, mais à un véritable château empruntant à sa vicillesse de la majesté.

Une pensée directrice, une main active, intelligente et pourvue d'argent, se devinaient sous ces changements. Des larmes montèrent aux yeux de Typhaine. Ceci était la résurrection qu'elle avait rêvée, que Pierre lui promettait et dont elle avait désespéré.

Elle n'avait pas su faire confiance. Elle ne pourrait supporter qu'une autre prît la tâche de soutien, d'inspiratrice.

Son regard se porta sur Pierre et Mona qui causaient gaiement, et de nouveau la jalousie l'étreignit au cœur.

M^{me} de Keranforêt reçut sa nièce avec affection et sans faire aucune allusion au passé. Quoique la maternité de Typhaine fût encore lointaine et que celle-ci ne parût ni s'en préoccuper ni en être incommodée, elle se montra, les jours suivants, pleine de sollicitude pour la future mère. La marquise avait également accueilli avec bienveillance la sœur de Bernard Reuilly, et la bonne grâce de la jeune

fille lui avait rendu facile l'accomplissement de ses devoirs d'hospitalité.

Pour lui faire connaître la contrée, Pierre entraîna Mona dans de longues promenades le long des côtes et des falaises, si belles dans cette région du nord de la Bretagne.

La jeune fille exprimait avec sincérité son enchantement.

Ce n'était pas la seule poésie du sol qui l'attirait. Elle aimait la race forte et fidèle qui l'habite; elle aimait sa foi robuste, dépourvue de tout respect humain.

Une affinité lui semblait exister entre elle et ce pays de Pierre de Keranforêt; elle aimerait y vivre, y réaliser son rêve d'amour.

Chaque jour aussi, l'inclination qui avait attiré Pierre se changeait en un sentiment plus tendre, et, sans qu'un mot d'amour fût échangé entre les deux jeunes gens, leurs cœurs se soudaient.

Six jours s'écoulèrent. Une atmosphère de paix, de tendresse semblait régner. M. de Fontguen passait au château la plus grande partie du temps. Mona disputait à Claire la société des enfants dont la gentillesse l'émerveillait.

Typhaine portait au milieu des siens un visage serein. Pourtant elle restait tourmentée, augmentant sans cesse ses regrets de tout ce qu'elle avait perdu, se refusant au retour sincère sur elle-même qui l'eût pacifiée et sauvée.

Elle avait reçu de Bernard une lettre passionnée. Il ne pouvait se passer d'elle. Pourtant il lui était impossible de quitter Paris; il n'arriverait que le lendemain soir, la veille même du mariage. Après l'avoir lue, Typhaine déchira l'épître en menus

fragments qu'elle jeta au vent. C'était Bernard, le séducteur, qu'elle rendait responsable de ses propres torts.

Le soir, en dînant, Pierre annonça que le lendemain, de grand matin, il partirait pour la pêche. Il assumait la charge de fournir le poisson du dîner. Il rentrerait vers dix heures, à l'heure de la marée.

Typhaine dormit mal. Elle eut de la fièvre, et ce malaise physique augmenta le malaise moral qui l'avait engendré. Passionnément, pendant les heures d'insomnie, elle fit une fois de plus la somme de ses griefs contre Bernard, contre Pierre, contre Mona, contre elle-même. Des éclairs de conscience essayaient de la ramener à la vérité, mais elle était incapable de la reconnaître.

Vers le matin, brisée de fatigue, elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Les arbres du parc bruissaient, la voix grondante de la mer dominait leur murmure. La brise du large souleva sa chevelure dénouée, la tordit autour de ses épaules. Elle aimait ce temps rude. Lorsque la tempête soufflait, elle courait avec plus de joie à la plage, impatiente de se livrer aux vagues qui la flagelleraient.

L'aube blanchissait. Quand le jour serait levé, elle irait comme autrefois à la mer qui n'avait pas changé. Une pensée qui lui faisait horreur, et que pourtant elle n'avait pas la force de repousser, germait dans son cerveau, s'y implantait... Elle irait et ne reviendrait jamais.

Le spectacle, devant elle, devenait admirable. Le soleil, émergeant des nuages de pourpre et d'or, versait sur la campagne reposée ses premiers rayons, les plus doux. Typhaine ne voyait rien;

elle n'entendait que la voix de la mer qui l'appelait.

Un bruit étouffé, dans la maison, l'avertit que quelqu'un d'autre s'était arraché au sommeil. Quelques instants plus tard, la porte du vestibule s'ouvrit. Pierre de Keranforêt sortit de la maison.

Un nouveau bruit très léger, celui d'une fenêtre qui s'ouvre avec précaution. Pierre se retourna, leva la tête, salua une personne qu'elle ne pouvait voir, et sourit. Son regard n'alla pas jusqu'à la fenêtre de Typhaine.

Ce salut et ce sourire achevèrent de la désespérer. A la hâte, elle finit de s'habiller. Pierre s'était dirigé vers les communs; il était entré dans le hangar où les engins de pêche étaient serrés. Elle le rejoindrait avant qu'il eût gagné la côte et causerait avec lui. Elle ne savait exactement ce qu'elle attendait de cet entretien; pourtant elle avait une sorte de prescience que son avenir en dépendait.

Elle descendit et, trouvant la porte du vestibule ouverte, elle sortit, traversa précipitamment la terrasse et gagna l'allée à travers le parc, où Pierre s'était déjà engagé.

Elle n'avait quitté le château que depuis quelques minutes quand Claire et Mona descendirent à leur tour. C'était pour elles que Pierre, connaissant leur dessein, avait laissé la porte ouverte. Toutes deux se rendaient à la messe matinale du village, pour demander le honneur de Claire à Celui qui est le Maître de le dispenser.

Pleines de leur joie innocente, marchant enlacées, jouissant de leur propre paix autant que du beau matin, elles s'engagèrent dans l'avenue, à cent lieues

de se douter de la scène qui se jouait à quelques pas.

En sortant du hangar, Pierre avait pris, derrière les communs, un sentier menant directement à la côte. Marchant d'un bon pas, il atteignit la châtaigneraie qui avait été exploitée l'année précédente. Autour des vieilles souches, les pousses vigoureuses, auxquelles se mêlaient des ronces, formaient déjà une sorte de taillis. Sans s'arrêter, Pierre admira la force de vie qui entretient ou renouvelle la jeunesse de la terre.

Un bruit de pas précipités, derrière lui, le fit se retourner. Il reconnut Typhaine.

La hâte de la course avait fait monter aux joues de la jeune femme une pourpre éclatante. Ses yeux superbes étincelaient, sa gorge se soulevait.

Pierre s'arrêta.

— Où courez-vous de si bon matin, belle fée de l'aurore? dit-il avec enjouement, quoique l'air tragique de sa cousine l'eût frappé.

— J'ai atteint le but de ma course, répondit-elle d'un ton farouche. C'est vous que je cherchais, Pierre.

— Vous êtes chargée d'une commission importante?

— Ne persiflez pas. J'ai besoin de vous trouver bon comme autrefois. J'ai beaucoup de choses à vous dire, Pierre : des choses très sérieuses. Écoutez-moi. Asseyons-nous.

— Pas ici, c'est trop près de la route; descendons un peu plus vers la mer.

Elle le suivit pendant quelques pas, gardant le silence. Il lui montra une souche offrant un siège commode. Elle s'assit. Il resta debout devant elle.

— Pierre, commença-t-elle, avec une douceur contrastant avec le feu de ses yeux, je veux vous demander pardon.

— Je ne vous garde pas rancune.

— Pourtant, je vous ai offensé, Pierre, je vous ai fait souffrir.

— Je vous ai pardonné, Typhaine. Laissons le passé.

— Vous l'avez donc oublié?

— Je ne l'ai pas oublié... Mais à quoi bon remuer des souvenirs pénibles pour nous deux? Je voulais river votre jeunesse à une chaîne sans doute trop lourde. Vous avez préféré, au peu que je pouvais vous offrir, l'opulence qu'un autre vous apportait. Il me suffit maintenant de vous savoir heureuse.

— Et si je n'étais pas heureuse?

— Je vous plaindrais de tout mon cœur, Typhaine.

— Pouvez-vous me parler avec cette froideur? Vous ne m'avez jamais aimée.

— Pendant toute ma jeunesse, j'ai eu le cœur plein de vous. Après votre mariage, j'ai compris que j'avais aimé une femme que mon imagination avait créée.

Typhaine poussa un gémissement.

— Pour la femme qui s'est vendue vous n'avez que du mépris.

— Oh! ne le croyez pas; non, ne le croyez pas. J'ai compris, je vous assure que j'ai compris.

— Non, tu n'as rien compris! Tu m'as vue heureuse, dis-tu? Ah! ah!

Elle eut un rire amer.

— Heureuse! Avec l'enfer dans le cœur! Moi, je ne t'ai jamais oublié, Pierre. J'ai eu un moment de vertige, de folie. Je n'ai pas été maîtresse de moi.

Mais c'est toi que j'aimais réellement, toi que j'aime encore. Dis-moi que tu m'aimes aussi, que tu m'aimes toujours !

Dans son emportement, elle s'était levée, et, lui prenant les mains, le força à s'incliner, son visage tendu vers le sien.

Lui avait gardé tout son calme.

— Typhaine, dit-il d'un ton grave, vos mains sont brûlantes ; vous êtes malade. C'est la fièvre qui vous dicte ces paroles que vous n'avez pas le droit de prononcer.

Typhaine gémit de nouveau, et, se laissant aller à son exaltation :

— La fièvre ? Oui, je suis malade à mourir. Mais ce que la fièvre me pousse à te dire, ce secret qui me pèse comme un fardeau dont il faut que je me délivre, c'est la honte qui fait de ma vie un tourment depuis mon mariage. Dis-moi que tu ne me méprises pas, que tu m'aimes toujours, et tout sera changé.

— Il faut que tout change, en effet, mais non comme vous l'entendez, Typhaine.

— Pas un mot de tendresse ! Il n'en veut pas m'accorder un mot de tendresse !

Sa plainte était déchirante.

Mais la femme ardente qui était en elle se réveilla brusquement.

— Tu ne te soucies plus de moi ! Tu me méprises ! s'exclama-t-elle. Tout ce que tu daignes m'offrir, c'est ton pardon ! Crois-tu que je n'ai pas deviné ton secret ? T'imagines-tu que je n'ai pas surpris ton manège et celui de cette petite fille, de cette Mona ?

— Taisez-vous, Typhaine, interrompit Pierre

avec autorité; je vous défends de mêler son nom à vos propos.

— La femme perverse que je suis n'a pas le droit de prononcer le nom de cet ange! raille Typhaine.

Pierre lui prit les mains, la força à se rasseoir et s'assit près d'elle.

— Écoutez-moi, dit-il d'un ton grave. Vous êtes injuste envers vous et envers les autres. Vous me reprochez de ne plus vous aimer. N'aurais-je, moi, aucun reproche à formuler? Alors que tout mon cœur était à vous, combien de fois vous êtes-vous jouée de ce cœur? Vous m'avez fait beaucoup souffrir, Typhaine. Moi, je vous aimais, et vous, vous ne m'aimiez pas..., vous n'aimiez que vous-même. Ne dites pas que je suis dur; vous êtes trop intelligente, vous avez l'âme trop haute, en dépit de ses faiblesses, pour ne pas comprendre que je vous dis la vérité. Et, si je vous montre la vérité, c'est parce que je suis resté votre ami, parce que j'ai gardé pour vous, malgré votre infidélité, une réelle affection.

« Vous me reprochez de ne plus vous aimer; vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté d'arracher mon amour de mon cœur. Moi aussi, j'ai connu la fièvre qui brûle et les regrets qui déchirent. Mais j'ai élevé mon âme.

« J'ai prié et j'ai puisé la force dans celle qui est au-dessus de la mienne. Je me suis jeté dans le travail qui brise le corps, pour retrouver le repos de mes nuits. Peu à peu, grâce à Dieu, le calme s'est fait.

« Ma vie paraissait désormais sans but; je lui en ai fixé un nouveau : le devoir. Le mot est austère, la chose ne l'est pas, ou, du moins, elle paie magni-

tiquement : elle donne la joie, avec l'estime de soi-même. »

Typhaine avait posé sa belle tête sur l'épaule de son cousin, et il ne l'avait pas repoussée. L'incarnat que la course avait fait monter à ses joues avait disparu ; elle était très pâle et gardait les yeux fermés. Elle semblait insensible ; mais, de temps à autre, un battement des paupières, un frémissement de son corps indiquaient qu'elle écoutait avec une attention passionnée.

— Laissez-moi vous parler de vous, Typhaine, continua-t-il d'une voix très douce. Vous n'êtes pas heureuse, dites-vous. Il faut que vous soyez heureuse, je veux que vous le soyez. La pensée que vous l'étiez m'a aidé à surmonter ma peine.

Deux larmes perlèrent entre les longs cils d'or brun et coulèrent sur la joue blanche comme le satin d'une robe nuptiale.

— Vous devez être heureuse ; votre bonheur dépend de vous.

La belle tête alanguie s'agita légèrement, en signe de dénégation.

— Il dépend de vous d'être heureuse, reprit Pierre avec autorité. Et vous le serez, Typhaine, le jour où les écailles vous seront tombées des yeux.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda une voix qui n'était qu'un souffle.

— Je veux dire le jour où vous ne prendrez plus la voix de votre imagination pour celle de votre cœur. Ce jour-là, vous donnerez à votre vie une nouvelle direction.

— Quelle direction voulez-vous que je lui donne ? Ma vie n'a plus de but.

— Toute vie a un but, Typhaine, même la plus chétive, vous le savez bien?

— Non, j'ai oublié; peut-être n'ai-je jamais su.

— Il suffit d'un instant pour vous souvenir ou apprendre. Voulez-vous que j'aïlle jusqu'au bout de ma pensée, mon amie? Vous ne serez pas blessée?

— Parlez.

— Vous vous êtes trop aimée vous-même; vous vous êtes mal aimée. Sortez de votre égoïsme; oubliez votre orgueil.

— Je ne pourrai pas.

— Vous le pourrez; vous valez plus que vous ne croyez, Typhaine.

— Non; je suis devenue mauvaise, je resterai mauvaise. Je ne crois pas que je puisse suivre vos conseils. Mais votre voix m'a apaisée, vos paroles m'ont fait du bien... La paix, j'ai besoin de paix.

— Notre paix dépend de nous-mêmes, répliqua Pierre gravement. Elle est le fruit de la victoire.

Il se leva; Typhaine se leva aussi, mais elle chancela. Il la força à se rasseoir, et, frappant sur une gibecière soutenue par une courroie passée sur son épaule :

— J'ai là quelques provisions pour mon déjeuner, dit-il gaiement. Les mains prévoyantes de Claire m'ont préparé un en-cas... Nous allons partager. Un peu de café? Je gagerais qu'il est excellent.

Il versa du réconfortant liquide dans une tîmbale que Typhaine porta avidement à ses lèvres. Elle but d'un trait.

— Vous aviez raison, dit-elle; cela me fait du bien... comme vos sermons. Embarquez-vous maintenant, mon pauvre Pierre. Je vous ai fait perdre

beaucoup de temps. Je regarderai la barque prendre le large, puis je remonterai à *Keranforêt*.

— Tendez la voile vous-même, Typhaine, et gagnez la haute mer. Vous savez ce que je veux dire. A bientôt!

Avant qu'elle eût relevé la tête, il descendit à grandes enjambées vers sa barque.

L'heure de la marée était presque passée, et la pêche compromise.

Pourtant, lorsque, la voile hissée et gonflée par le vent, il s'assit à l'arrière, tenant d'une main la barre du gouvernail et de l'autre l'écoute du foc, il se sentit heureux. Il venait de faire la plus belle aumône : celle qui ne s'adresse pas au corps, mais au cœur et à l'âme.

La douce image de Mona se mêlait au bien accompli, et elle venait peut-être de le préserver d'un grand péril.

VI

Après le départ de sa femme et de sa sœur, Bernard Reuilly avait trouvé sa maison bien vide. Dans ses soirées solitaires — il avait abandonné, depuis son mariage, le cercle qu'il n'aimait plus — il avait essayé de lire. Son esprit trop préoccupé n'avait pu s'assujettir à une lecture sérieuse, et, ses méditations le ramenant toujours à sa propre histoire, le roman des autres l'excédait. Ayant le goût de l'analyse, il repassait dans son esprit les détails de son existence, pour s'en expliquer la condition présente.

Le but que, dès sa jeunesse, il s'était posé : se créer dans le monde une situation solide et enviable, il l'avait atteint. Son travail assidu et intelligent lui avait assuré une situation hors pair. Il était extrêmement riche, d'une fortune bien assise.

Par son mariage avec une femme dont le nom et la beauté lui faisaient honneur, il avait consolidé sa position. Par surcroît, il se trouvait qu'il aimait cette femme, qu'il l'aimait ardemment.

Tout lui avait réussi, et il n'était pas heureux. Le bien auquel il attachait maintenant le plus de prix — malgré ses défauts, il était doué d'un cœur sincère, — l'amour de sa femme, il n'avait pu le gagner.

Que n'avait-il pas prodigué, pourtant, pour le conquérir? D'abord, son amour, il l'avait laissé déborder. Puis il avait comblé Typhaine de tout ce qu'une femme peut souhaiter. Il lui avait fait connaître les jouissances les plus raffinées du luxe; il l'avait présentée dans une société choisie, parée des toilettes les plus élégantes et couverte de bijoux comme une idole.

Elle s'était laissé adorer, mais n'avait pas ouvert son cœur.

Qu'avait-il donc manqué entre eux?

Après avoir fait revivre le passé, il évoquait l'avenir; il entrevoyait avec amertume que la brèche continuerait de s'agrandir, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien de l'édifice.

Et, faisant contraste avec ce tableau sombre, l'image de sa sœur, de Mona, à laquelle celle de Pierre de Keranforêt s'associait inévitablement, passait devant ses yeux. Les deux jeunes gens commençaient de s'aimer. S'ils suivaient la pente de leurs cœurs, ils s'uniraient; leur amour fleuri-

rait, posé sur une base inébranlable. Bernard Reuilly s'en sentait bien assuré.

Et alors se posait un point d'interrogation formidable. Quelle différence essentielle existait entre lui et Pierre de Keranforêt, entre Typhaine et Mona?

Il s'était jugé, jusqu'alors, il se jugeait encore un homme supérieur. Et pourtant il éprouvait pour le gentilhomme breton non seulement de l'estime, mais cette sorte de déférence qu'inspire une supériorité morale plus grande. D'où venait cette supériorité? Sa confiance en soi le défendait d'une mesquine jalousie.

Il analysait ce qu'il connaissait du caractère du Breton avec la même minutie qu'il détaillait le sien.

Pierre était plus désintéressé, il vivait pour un idéal; lui, Bernard, pour des réalités. Mais était-il si différent, si étranger à l'idéal de Pierre? Tout ce qui était noble, bon, généreux, ne répondait-il pas à un secret attrait de son âme?

Mona, comme Pierre, se faisait de la vie un idéal, le même idéal, ou plutôt ils vivaient pour les mêmes réalités : tous deux vivaient leur foi. De la région où ils se tenaient rayonnaient une pureté, une beauté indicibles.

Était-ce de vivre hors de cette région qu'elle avait peut-être habitée que souffrait Typhaine — car Typhaine, pas plus que lui, n'était heureuse? — C'était lui, son mari, qui l'en avait arrachée en lui dédiant son culte païen.

Il l'avait épousée pour l'associer à sa vie de jouissances. Et ces jouissances n'avaient pas assouvi le rêve qui s'agite au fond du cœur des femmes, plus particulièrement quand leur enfance a reçu une empreinte religieuse.

Au fond du cœur des femmes? Le cœur de l'homme n'est-il pas semblable, en cela, à celui de la femme? N'aspire-t-il pas, tôt ou tard, à un bien supérieur à la satisfaction de ses appétits matériels ou d'orgueil? Et n'est-il pas plus ou moins disposé à se confier aux mains de la femme pour qu'elle le guide dans cette voie, si elle sait y marcher la première?

Si Typhaine avait voulu..., si elle avait su faire briller devant lui ce flambeau de la vérité, il l'aurait suivie; il aurait essayé de monter, de s'élever. Si elle avait pris sa main, il ne l'aurait pas retirée.

Elle n'avait pas choisi ce rôle. Était-ce justice de lui en vouloir? Ne devait-il pas plutôt se frapper la poitrine, lui qui avait tout fait pour l'entraîner sur une autre pente?

Prenant à cet examen une âpre jouissance, il l'approfondissait encore, et, ne reculant pas devant la vérité, il était arrivé à cette conclusion inattendue : « J'ai vécu pour moi, je me suis aimé par-dessus tout, l'égoïsme a été ma loi... (C'étaient presque les termes dont Pierre de Keranforêt s'était servi pour montrer à Typhaine la cause de sa souffrance.) C'est là la différence entre moi et le gentilhomme breton. »

Bernard Reuilly était doué d'une volonté puissante. Croyant avoir découvert l'origine du mal, il voulut en chercher le remède.

— Je reconstituerais mon bonheur, dit-il, je ne le laisserai pas couler. J'irai à Typhaine, je lui parlerai, je lui montrerai le fond de mon cœur. Le malentendu entre nous se dissipera, et nous commencerons une vie nouvelle.

Les deux jours qui suivirent, il dépensa, pour

expédier ses affaires, toute sa capacité de travail. Il avait hâte de se délivrer de ces soucis, hâte d'aller retrouver sa femme. La tâche qui l'appelait à *Keranforêt* était autrement importante que celle qui le retenait à Paris.

Il n'était pas sentimental, et pourtant il lui plaisait que ce fût à *Keranforêt*, où il s'était rendu si souvent, l'année précédente, le cœur frémissant de passion, qu'il tentât de nouveau la conquête de Typhaine. Il n'y emploierait pas les mêmes moyens.

Tout était prêt pour son départ, qui devait avoir lieu le soir même. A force de diligence, il avait gagné quelques heures.

Ayant commandé d'avancer un peu l'heure du dîner, sa valise déjà prête, il achevait de s'habiller dans son cabinet de toilette, quand un domestique frappa à la porte.

— On demande Monsieur au téléphone, dit-il.

Bernard eut un mouvement d'impatience. Que lui importaient les affaires, en ce moment? Ne pouvait-il, pour quelques heures, se dégager de leur tyrannie?

Vaincu par la force de l'habitude :

— J'y vais, dit-il.

Il gagna son cabinet. Quelques minutes plus tard, il raccrochait le récepteur, le front plissé, le teint plus pâle.

— Faites avancer l'auto, commanda-t-il d'un ton saccadé, mais ne descendez pas ma valise : je ne pars pas ce soir.

L'appel était venu d'un financier connu. Il était nécessaire que Bernard le vît le soir même. Des intérêts sérieux étaient en suspens. Une fausse ma-

œuvre, et ces intérêts seraient compromis. Lui seul pouvait vaincre la difficulté. Sa présence à Paris restait indispensable.

VII

Après que Pierre de Keranforêt eut quitté Typhaine, aux confins de la châtaigneraie, quand la voile de sa barque de pêche ne fut plus, à l'horizon, que l'aile d'un grand oiseau blanc sur la mer, la jeune femme remonta au château.

Elle gagna directement sa chambre pour compléter sa toilette. Elle achevait de s'habiller quand les voix rieuses de Claire et de Mona, sur la terrasse, l'attirèrent à sa fenêtre. Les jeunes filles la virent, la saluèrent de signes affectueux et l'invitèrent à descendre déjeuner avec elles.

De leur pieux pèlerinage, elles rapportaient une allégresse toute prête à se communiquer. De sa sortie matinale, Typhaine rapportait aussi un contentement intime.

D'avoir crié sa souffrance, elle se prenait à douter qu'elle fût réellement fondée. Elle y démêlait la part que son exaltation et ses nerfs y avaient ajoutée.

Au fond, Pierre avait raison : sa vie comportait des éléments de bonheur dont il dépendait d'elle de tirer parti. Elle était encore trop ébranlée pour se demander comment l'œuvre s'opérerait, mais un rayon d'espoir et de confiance luisait. Elle respirait un air plus pur.

Elle descendit rejoindre les deux jeunes filles et partagea avec elles l'onctueux chocolat préparé par Guillemette, et qui mijotait sur le coin du fourneau.

Le beurre, tout frais, était exquis sur le pain de froment. Le bien-être physique s'ajoutant à son réconfort moral, Typhaine se montra aussi gaie que Claire, aussi jeune que Mona. Elle était ainsi extrêmement séduisante, et Mona en fit innocemment la remarque :

— Je voudrais que Bernard vous vit ainsi, Typhaine. Vous êtes délicieuse quand vous riez, et, à Paris, vous ne riez guère.

— La Bretagne, pays de miracles, répondit Typhaine gaiement.

— Pays de miracles ou non, il n'offre guère de ressources, et il vaut mieux nous fier à nos mains, si nous voulons voir surgir des merveilles, riposta Clairette sur le même ton. A l'œuvre donc, mes belles fées. Quelle partie du travail choisis-tu, Typhaine?

— Si vous saviez utiliser les talents, s'exclama Mona, vous lui demanderiez de décorer le salon et la table. Elle est douée d'un goût merveilleux!

— J'accepte la tâche, dit Typhaine, à la condition que l'on me fournisse la verdure, les fleurs. C'est l'affaire de Pierre; mais, pour les choisir, ce campagnard a besoin d'un guide, et c'est à toi que revient le rôle, Mona.

Mona devint rose jusqu'aux oreilles, mais soutint bravement le regard doucement railleur de sa belle-sœur.

— S'il le permet, je le guiderai très volontiers, répondit-elle crânement.

Claire avait passé par-dessus sa robe un tablier qui l'enveloppait.

— Ne crains-tu pas d'être surprise dans cette toilette peu avantageuse, Clairette? demanda Typhaine en plaisantant.

— Cela ne m'inquiéterait pas outre mesure. M. de Fontguen me verra plus d'une fois sous l'uniforme; pourtant, j'ai pris mes précautions et lui ai fait défense de se présenter avant l'heure du déjeuner.

Ces propos badins convenaient à l'état d'esprit de Typhaine. Son mari n'arrivait que le soir. Jusque-là, elle préférait ne penser à rien. Quand Bernard arriverait, il y aurait déjà des étrangers au château; elle n'avait pas à se préoccuper de se composer une attitude. Déjà, demain, elle serait plus forte.

Il y avait en elle une telle puissance de vie que la réaction s'opéra plus vite qu'elle ne le pensait.

Sur le soir, vers l'heure de l'arrivée du train de Paris, il ne restait presque aucune trace de la dépression du matin. Dans la saine atmosphère qui l'entourait, son âme passionnée se dilatait et, passant avec violence d'un extrême à l'autre, s'exaltait de l'idée de dévouement, de sacrifice.

Elle avait hâte d'essayer ses pas dans la voie que Pierre lui avait tracée. Son ardeur s'avivait du désir de regagner son estime. Elle était dévorée aussi, à son insu, du besoin d'aimer qui lui restait au cœur.

Sa haine envers son mari, qu'elle avait crue si forte, s'était brusquement éteinte. Elle ne s'expliquait plus qu'elle l'eût éprouvée. Ce qui l'avait froissée en lui n'était qu'un excès de personnalité virile, et aussi des défauts pareils aux siens. En se

corrigeant elle-même, elle l'amènerait à adoucir ses angles.

Jamais, elle le savait, elle n'atteindrait à la parfaite douceur de Claire ou à la délicieuse simplicité de Mona. Elle était trop différente. Mais il n'était pas nécessaire qu'elle perdît sa personnalité. Il suffirait qu'elle employât sa force de caractère à « se dompter elle-même », comme le lui avait conseillé son cousin, à prendre désormais sa conscience pour guide de sa volonté.

Quand on lui apporta, le soir, le télégramme lui annonçant que l'arrivée de Bernard était retardée, ce délai lui causa une déception.

VIII

L'absence de Bernard Reuilly modifiait l'ordre qui avait été prévu pour le cortège du mariage.

Mona, que devait accompagner Pierre de Keranforêt, offrit spontanément à Typhaine de lui céder sa place.

— Pierre vous escortera, chère Typhaine, et, moi, je me chargerai de Jo et de Poulotte.

Ceci ne s'accordait pas avec les résolutions nouvelles de Typhaine.

— Non, Mona, dit-elle d'un ton décidé, c'est moi qui me chargerai des enfants. Claire m'en sera reconnaissante... et Pierre encore plus.

Mona devint toute rose. C'était la seconde fois

que Typhaine faisait allusion aux sentiments de Pierre.

Une semaine s'était écoulée depuis que la jeune fille recevait, avec sa belle-sœur, l'hospitalité de M^{me} de Keranforêt.

La liberté de la vie à la campagne, les promenades à peu près quotidiennes en compagnie de Pierre avaient créé entre eux une intimité que des mois de rencontre à Paris n'auraient pas amenée.

La conformité de leurs goûts, de leurs idées s'était affirmée. La raison appuyait le choix de leurs cœurs.

La candeur de Mona n'oblitérait pas son intelligence. Elle devinait l'inclination de Pierre.

Lorsqu'elle se posait la question délicate : « Suis-je aimée ? » elle ne doutait guère de la réponse. Elle l'avait lue dans la douceur du regard qui se fixait sur elle, dans la tendre protection du geste.

Elle s'avouait aussi sans prudence qu'elle aimait Pierre. Elle connaissait maintenant le genre de vie que le gentilhomme breton lui offrirait, et elle était disposée à en accepter les charges. La vie simple de la campagne ne l'effrayait pas. Elle saurait occuper ses journées.

Elle pouvait sans crainte confier son bonheur au cœur de Pierre, car son cœur était droit et loyal. Son caractère avait l'égalité et l'enjouement qui font le charme des relations quotidiennes.

En s'expatriant, il avait prouvé son énergie et les qualités qui savent vaincre la mauvaise fortune.

Leurs âmes communiaient dans les mêmes croyances, connaissaient les mêmes élans. Leurs

serments ne seraient pas de simples serments humains qui peuvent être relevés. Dieu les inscrirait pour l'éternité.

Il n'était pas jusqu'à l'extérieur de Pierre qui ne flattât sa fierté de femme.

M^{me} de Keranforêt aussi la traitait avec bienveillance, et Mona appréciait hautement la distinction et le charme de la marquise, et surtout ses sentiments élevés. Elle lui vouerait sans effort une affection filiale.

Elle n'envisageait la question d'intérêt qu'en se réjouissant d'apporter une fortune personnelle qui aplanirait toutes les difficultés pécuniaires.

Pourtant, depuis une semaine qu'elle vivait à *Keranforêt*, Pierre n'avait pas prononcé le mot désiré. S'il l'aimait vraiment, pourquoi ne le lui disait-il pas? S'était-elle trompée en prenant pour de l'amour une simple amitié?

De le supposer, même un instant, était un désenchantement cruel.

Les allusions de Typhaine lui avaient fait reprendre confiance. Typhaine ne parlait pas à la légère. Elle n'avait montré jusque-là aucun empressement à favoriser les sentiments de Mona. Pour avoir ainsi changé de dispositions, ne fallait-il pas qu'elle eût reçu les confidences de son cousin, et qu'elle les eût accueillies avec satisfaction? Mais, encore une fois, pourquoi Pierre ne parlait-il pas? Elle eût eu le mot de l'énigme si elle avait entendu le dialogue échangé entre Pierre et sa cousine Claire.

La veille du mariage, quelques moments avant le déjeuner, Claire, qui s'était habillée promptement,

était descendue au salon pour attendre l'arrivée de son fiancé.

Pierre, rentré de la pêche une heure plus tôt, avait en peu de temps fait disparaître les traces du dur travail auquel il s'était livré. Correctement vêtu, lui aussi attendait au salon.

— Sais-tu, chère Cendrillon, dit-il gaiement, se servant d'une appellation familière, que la fée ta marraine a dû, à l'heure de tes fiançailles, te toucher de sa baguette? Tu feras, sur ma parole, une charmante comtesse. Ton chevalier ne pouvait faire un meilleur choix, et, entre ses mains, ton bonheur aussi est assuré, ajouta-t-il plus sérieusement.

— Il ne me reste donc à souhaiter que de te voir heureux toi-même, Pierre. Je connais de petites mains très tendres entre lesquelles ton bonheur serait bien placé.

— Je connais les chères mains dont tu parles, Clairette, et j'ai l'intention de me confier à elles, si elles veulent bien se charger du rustaud que je suis. Mais il me semble plus délicat d'attendre.

— D'attendre quoi?

— Quelles qu'aient pu être les préférences de Typhaine...

— Ses torts, interrompit Claire.

— Ses torts, soit..., je ne veux pas, pendant qu'elle est ici, demander à une autre de prendre la place dont elle n'a pas voulu.

— Tu exagères la délicatesse.

— Je ne crois pas. De plus, je veux laisser à Mona le temps d'oublier l'impression que lui a produite la Bretagne elle-même. Notre contrée l'a conquise. Quand elle retrouvera Paris, son enthousiasme peut tomber.

— Toujours modeste, Pierre. Si je ne me trompe, c'est beaucoup moins la Bretagne qui l'a conquise que le Breton. Tu ne tarderas pas trop tout de même, n'est-ce pas? Ta mère va se trouver bien seule.

— Ma mère sait déjà ce que je pense. Mais rassure-toi : quoique je m'impose d'attendre, je ne suis pas moins pressé que toi de connaître mon sort et de le voir fixé.

M^{me} de Keranforêt n'avait pas manqué de remarquer la nouvelle inclination de son fils. Si Mona étudiait Pierre, elle étudiait Mona. D'abord, prévenue contre la sœur de Bernard Reuilly, elle avait appelé politesse mondaine sa charmante amabilité. Mais chaque jour avait emporté une de ses préventions, et il lui avait fallu reconnaître la grâce de Mona. Sa parfaite simplicité et sa droiture de caractère étaient hors de doute. Cette jeune fille possédait un ensemble de qualités rares et précieuses. Si Pierre gagnait son cœur, il gagnerait un trésor.

Quand elle avait amené son fils à lui faire la confidence de ses sentiments, elle avait redouté de sa part une objection : la fortune de Mona. Elle s'était apprêtée à combattre cette objection. Pierre apportait des avantages qui rétablissaient l'équilibre de la balance : son nom et son titre. Un peu attardée dans ses préjugés, la marquise y attachait une importance excessive.

Elle n'avait pas eu à faire valoir ses arguments. Pierre n'avait pas posé l'objection. Il savait d'intuition que Mona n'avait pas songé à cette question d'argent, et il n'y attachait lui-même qu'une importance secondaire. Il ne la connaissait d'ailleurs qu'imparfaitement : il ne s'était pas enquis de la

dot de la jeune fille et ne soupçonnait pas que son frère y ajouterait quoi que ce fût.

Bernard avait lui-même trop bien pénétré le caractère du gentilhomme breton pour effaroucher sa délicatesse en faisant tinter ses sacs d'or. Le contrat serait pour Pierre une surprise. Si la surprise était, au premier abord, déplaisante, elle se produirait trop tard pour qu'une reculade fût possible.

Cela faisait partie de son plan de réparation. S'il se méprenait sur le moyen de réparer, du moins son intention était droite. Il espérait que, lorsqu'il arriverait en Bretagne, il ne lui resterait qu'à donner à la demande en mariage qui lui serait adressée pour sa sœur, une pleine approbation.

Cet espoir ajoutait au contentement qu'il éprouva lorsqu'il put enfin quitter Paris, deux jours plus tard, et contribuait à l'entretenir dans son désir d'un rapprochement avec sa femme, qui serait le point de départ d'une vie nouvelle.

IX

Le mariage de Claire était accompli. Le soir même, M. de Fontguen avait emmené sa femme, et les hôtes choisis qui, depuis la veille, avaient animé le vieux château l'avaient déjà quitté.

Malgré la grande place tenue dans sa famille par la tranquille jeune fille, malgré la sincère affection de Pierre et de Typhaine pour elle, son départ ne

toucha profondément que la parente qu'elle appelait sa tante et aimait comme sa mère.

Pierre et Mona étaient occupés d'eux-mêmes. Mais les pensées graves et douces que leur avait inspirées ce mariage dans l'église du village, où pourrait être célébrée pour eux la même cérémonie, ils ne se les communiquèrent pas. Tous deux attendaient, lui, confiant; elle, anxieuse.

Typhaine aussi était absorbée par ses préoccupations personnelles. Ses gentils compagnons d'un jour : Jo et Poulotte de Fontguen, ne lui avaient guère laissé le temps, dans la journée, de se replier sur elle-même. C'était mieux ainsi, car ses pensées eussent été amères. Elle se défendait mal de comparer son mariage, qui avait eu l'intérêt pour mobile, à celui de sa sœur, basé sur l'estime et l'affection, et elle jugeait que Claire avait reçu la meilleure part.

L'exaltation qui l'avait soutenue la veille tombait déjà, et la tâche à entreprendre se hérissait de difficultés. Elle ne se rebutait pas encore, mais se sentait moins de courage.

Elle eût souhaité que Pierre eût avec elle une nouvelle conversation, qu'il la soulevât encore au-dessus d'elle-même; mais l'occasion d'un tête-à-tête ne s'était pas offerte, ne s'offrirait plus, car, Bernard présent, Pierre fuirait l'occasion. Il lui fallait, maintenant, ne compter que sur elle-même.

Ces pensées l'obsédèrent une partie de la nuit et se représentèrent avec force quand elle se réveilla, le lendemain, après quelques heures seulement de sommeil.

Son mari allait arriver. Il avait annoncé qu'il quitterait Paris la veille, par le train du soir.

Elle se leva et s'habilla. La pensée de l'action imminente lui rendait de l'énergie. Toute sa vie future dépendait, lui semblait-il, du premier regard échangé avec Bernard, des premières paroles qui seraient dites.

Dès qu'elle fut prête, elle sortit sans avoir vu personne, gagna l'avenue et la suivit jusqu'au chemin de traverse qui menait à la gare.

Guidée par l'habitude, elle s'engagea, sans même y prendre garde, dans le sentier. Elle fut brusquement arrachée à son abstraction en se trouvant dans la petite clairière de la chapelle romane et de la fontaine d'amour.

Depuis qu'elle avait bu de son eau miraculeuse à la même coupe que celui auquel elle avait alors promis sa foi, jamais elle n'était revenue là.

La chapelle était fermée; elle s'assit sur le banc de pierre, à côté du mur extérieur de la chapelle. Le lieu était plein d'une délicieuse fraîcheur. L'eau suintante de la source nourrissait des fougères d'un vert intense et finement découpés.

Des myosotis, plus bleus que l'azur tamisé par la frondaison des chênes, fleurissaient, mêlés aux blanches clochettes, formant des bouquets aux couleurs de la Vierge. Le bourdonnement des mouches, le pépiement des oiseaux, le sifflement d'un merle traversaient le silence sans le rompre.

Ici habitait la paix. Pourquoi les sots humains l'avaient-ils troublée en y mêlant leurs imaginations? La paix, bien suprême, plus nécessaire que le bonheur, plus facile à atteindre. Typhaine aspirait à la paix. D'en avoir reconnu la source, d'y vouloir puiser lui en donnait l'avant-goût.

Le pas d'un homme dans le chemin rompit le

charme. Elle se leva hâtivement. Dans la quiétude du lieu, elle avait oublié l'heure et le but de sa sortie matinale.

Bernard vit Typhaine; il vint à elle; son regard était doux, sa contenance humble. Typhaine ouvrit les bras.

Le cœur de Bernard, préparé à l'attendrissement, se fonda.

— Ma Typhaine, murmura-t-il, ma femme aimée, j'avais besoin de te revoir; j'aspirais à me faire pardonner.

Typhaine tressaillit.

Se faire pardonner? Il ne savait donc pas qu'elle avait elle-même grand besoin de pardon, elle qui avait été prête à lui causer la plus cruelle offense?

— Ne me demandez pas pardon, Bernard, dit-elle précipitamment; tout ce que j'étais en droit d'attendre, vous me l'avez donné.

Cette douceur de Typhaine, si nouvelle, pénétra Bernard jusqu'au fond du cœur.

Tendrement, son bras passé sous le sien, il la reconduisit jusqu'au banc de pierre, la fit asseoir et s'assit près d'elle.

— J'ai cru, ma Typhaine, dit-il du même ton doux qu'elle avait employé, t'avoir donné tout ce qu'une femme peut attendre, et cependant tu n'as pas été satisfaite.

— J'ai été ingrate, murmura Typhaine.

— Non, ne t'accuse pas. Je t'aime, Typhaine, je t'aime passionnément. Mais, dans mon amour, tu as démêlé les traces de mon égoïsme.

Etrange confession, en vérité! Bernard s'accusait de la même faute qu'elle avait commise.

— Ta beauté m'était si chère, continua Bernard, que j'ai oublié ton âme, Typhaine, et tu ne connais pas mieux la mienne. Nous avons vécu unis en apparence, et pourtant séparés l'un de l'autre. Nous n'avons pas connu la vraie joie qui se trouve seulement dans la communion des âmes. Nous pouvons la connaître encore. Il n'est pas trop tard... Je ne veux pas croire qu'il soit trop tard.

Elle voulut répondre. Sa gorge serrée ne put laisser passer les mots. Deux larmes perlaient au bord de ses cils. Les paroles n'étaient pas nécessaires. Bernard exprimait les sentiments mêmes que, ces jours derniers, elle avait tant médités. Elle put enfin murmurer :

— Tu es bon, Bernard ; tu es meilleur que moi.

— Non, non, mille fois non. Laisse-moi te faire une confession entière. Avant de reconnaître mes torts, j'ai pesé les tiens.

Elle tressaillit légèrement.

— Les miens ? murmura-t-elle.

— C'est toi que j'ai accusée d'abord, toi que j'ai jugée la première.

Une confusion mêlée d'angoisse la submergea. Ce juge clairvoyant avait-il vraiment pénétré jusqu'au fond de son âme ? Avait-il lu qu'elle avait été prête à l'abandonner, à le trahir ?

— Quand j'ai reconnu ta faiblesse, continua Bernard, j'ai compris que je n'avais pas su te guider, te soutenir. Il me suffisait que tu m'appartinsses, que je fusse ton maître. J'estimais que tu devais être reconnaissante de mes dons. Je te méconnaissais, Typhaine ; j'étais un insensé.

— Ne t'accuse pas plus longtemps, Bernard, interrompit Typhaine avec résolution. Tu ne pouvais

me juger que sur ce que je t'avais montré de moi-même : mon orgueil, la soif de richesses et de plaisir qui étaient dans mon sang. Je croyais que je n'avais pas de cœur, ou que mon cœur était mort. Et ce cœur s'est vengé : il s'est réveillé pour me faire souffrir.

Une souffrance traversa celui de Bernard, et le nom de Pierre de Keranforêt lui vint aux lèvres. Sa prudence le retint de le prononcer. Il laissa Typhaine continuer.

— Du jour même de mon mariage, je me suis méprisée pour le sentiment qui m'avait poussée dans tes bras. Je te gardais rancune de ma propre bassesse. J'étais humiliée de tes dons.

— Orgueilleuse ! murmura Bernard en souriant.

— Ce n'était pas de l'orgueil : c'était la vérité qui triomphait. J'avais honte de ma déchéance.

— Tu exagères, Typhaine. Ma femme entraît de plein droit dans la possession de ma fortune. C'est le moindre côté de la question. Tous deux, nous avons souhaité la jouissance ; nous l'avons cherchée et obtenue... Et nous n'avons pas été heureux.

« Ce qu'il eût fallu mettre en commun, c'est le bien qui était en chacun de nous pour le perfectionner, le rendre meilleur.

« En m'élevant dans le monde, j'ai cru tout acquérir. Et seul le bien moral vaut d'être poursuivi. Veux-tu me conduire dans cette voie, mon aimée ? »

Un éblouissement passa devant les yeux de Typhaine. A quelle tâche était-elle conviée ? Cette

tâche dépassait de beaucoup celle que Pierre de Keranforêt lui avait assignée. Il ne s'agissait plus de marcher seule dans une voie austère. Il fallait guider vers les sommets celui auquel elle avait juré fidélité jusqu'à la mort. Le saurait-elle? Elle se défia d'elle-même.

— Moi, Bernard? Un aveugle conduit par un aveugle...

— Nous ne serons plus aveugles. Dès que nous chercherons ensemble la lumière, elle luira devant nous; et elle nous sera nécessaire, puisque nous allons devenir des guides...

Ce langage convenait au cœur passionné de Typhaine. Elle s'exalta :

— Oui, tu as raison, Bernard. Nous marcherons dans la lumière et nous la ferons briller devant notre enfant pour que lui, du moins, ne s'égare pas.

Bernard secoua la tête.

— A nous aussi, on avait montré la route, dit-il. Mais, s'il lui arrive de s'en détourner, un jour, comme nous, il y sera de nouveau invinciblement attiré, si nous avons fait d'abord luire le flambeau.

Elle se leva et s'appuya sur le bras de Bernard.

Elle jeta un regard autour d'elle. Le feuillage des chênes bruissait, les oiseaux chantaient. Tout parlait de joie et d'amour. Le mauvais sort était conjuré. Le souvenir d'aujourd'hui effacerait l'ancien. Elle ne serait pas deux fois parjure.

Ils reprirent le chemin du château. Trop absorbés par leurs pensées pour échanger des propos insignifiants, ils se taisaient.

— Bernard, dit tout à coup Typhaine, nous sommes heureux, n'est-ce pas?

— Oui, nous sommes heureux.

— Et nous ne voulons plus être égoïstes. Il faut faire des heureux autour de nous.

— Tu veux beaucoup, beaucoup d'argent pour faire l'aumône?

— Fi! J'en ai déjà donné ici beaucoup plus que l'on ne m'en demandait. Non, il s'agit de rendre heureuse notre petite Mona.

— Mona?

— Ne joue pas l'ignorance; plus rien que la vérité, désormais. Il y a longtemps que tu sais que Mona aime Pierre, et, moi, je sais que Pierre aime Mona.

— Alors, dit Bernard en riant, ils n'ont pas besoin de nous.

Typhaine eut un moment d'embarras dont elle triompha :

— Sans doute à cause du passé, je crois que Pierre hésite à parler. Ne devrais-je pas lui faire entendre que je désire pleinement le voir heureux?

— Oh! Typhaine!

Bernard se pencha vers sa femme et l'embrassa. Il comprenait l'exquise délicatesse qui enlevait la dernière ombre à son bonheur.

.....

A quelques pas de là, sur le bord de la route, un vieux paysan travaillait. Le talus s'était écroulé, et, patiemment, enchâssant les pierres dans la terre glaise, le vieillard le relevait.

Typhaine le connaissait de longue date et lui adressa une amicale salutation.

— Toujours vigoureux au travail, père Jacques?

— Eh oui! mademoiselle Typhaine; quand l'ouvrage a été mal fait, il faut le recommencer. La base du talus avait été mal établie, et ça s'est écroulé. Pour que ça dure, voyez-vous, il faut d'abord que la base soit solide. C'est votre mari, pour sûr, mam'zelle Typhaine? Il vous fait honneur.

Bernard mit un billet dans la main du paysan.

— Ce philosophe sans le savoir a résumé notre histoire, dit-il en emmenant Typhaine. La base de notre bonheur avait été mal établie; nous le fondions sur nous-mêmes, et il a failli s'écrouler. A partir d'aujourd'hui, nous travaillerons à le reconstruire en nous appuyant sur le bien, pour nous aider à réparer la brèche dans le mur.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28½.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28½.
- ALBUM N° 12** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28½.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

